

Frère Gaston Lavoie, s.c.

Au fil de mes visites...



comme conseiller général,
des Frères du Sacré-Cœur,
de 1997 à 2012

Édition « sans nom »

Rome 2012



AVANT-PROPOS

Chers amis,

J'ai pris l'habitude, lors de certaines de mes visites comme conseiller général, de décrire mes découvertes, de commenter le vécu de l'une ou l'autre des personnes rencontrées ou encore d'exprimer quelques impressions ou réflexions sur les nouvelles réalités rencontrées.

Espérant que ces textes sauront vous intéresser, je vous les présente simplement, et en toute amitié.

Gaston Lavoie, s. c.

Victoriaville, le 10 mai 2015

CHAPITRE 1

MADAGASCAR

1er octobre au 16 novembre 1999

J'arrive de Madagascar. Je m'y suis rendu avec un autre conseiller général, le frère Mathieu Cabo du Sénégal. Nous y sommes restés du 1er octobre au 16 novembre. Pendant cette période d'environ 6 semaines, nous avons visité les dix villes ou lieux où les Frères du Sacré-Cœur dirigent des écoles. Nous y avons rencontré les frères, les professeurs, de nombreux groupes d'élèves et quelques fois des groupes de parents. Enfin, toutes des personnes intéressées par les œuvres d'éducation que la communauté tient là-bas.

Cette grande " île rouge", comme on l'appelle à cause de sa terre rouge, située au sud-est de l'Afrique, m'a donc accueilli pendant un mois et demi. C'est un des endroits du monde où il y a le plus de pauvreté. Les quelque soixante-quinze (75) frères malgaches qui s'y dévouent travaillent dans des écoles appartenant généralement aux diocèses, écoles bâties par l'aide internationale. Ces écoles sont situées à la capitale Antananarivo, une ville où se côtoient la richesse des gouvernants et des compagnies internationales, et la pauvreté extrême de beaucoup de pauvres gens venus à la capitale espérant y trouver un travail régulier. Ces écoles se situent surtout dans des milieux plus ruraux du sud de l'île où la lutte pour se nourrir est quotidienne.

Pour donner une idée de la situation économique, je peux dire que le salaire, pour ceux qui peuvent travailler, est d'environ 40 \$ par mois. Les journaliers peuvent gagner 0.75 à 1 \$ par jour pour un travail manuel excessivement dur. En effet, tout ou

presque se fait à la main. J'ai vu des hommes et des femmes préparer des champs pour la culture du riz avec pour seul instrument une bêche. Le travail est immense et pénible. La mécanisation n'existe pas, si ce n'est pour quelques riches. J'ai vu dans mon séjour seulement 2 tracteurs utilisés pour le travail de la ferme. Pour les gens un peu plus riches, ce sont les zébus (bœufs à bosse du pays) qui aident au transport, aux labours ou à tout autre travail plus difficile. Il y a très peu ou pas de chevaux. Les gens marchent sur de longues distances avec des poids assez lourds sur la tête lorsqu'ils vont au marché pour y vendre leurs produits ou pour y acheter quelque chose. Les jeunes font de même pour aller à l'école.

La situation économique m'a beaucoup frappé. Dans certaines régions, les gens sont vraiment très pauvres, et manger est un souci quotidien pour les familles. Il suffit d'imaginer qu'avec le salaire infime indiqué précédemment, il faut acheter le nécessaire. Ça va toujours lorsqu'on parle des produits locaux tels le riz, le manioc -un légume- ou les fruits saisonniers (bananes surtout), produits qu'on mange 3 fois par jour si possibilité il y a, mais pour le sucre, le sel, l'huile, la viande et tous les produits importés, cela coûte une fortune. Acheter du pain, du fromage ou encore du spaghetti montre que l'on est à l'aise...Il y a un service gratuit de médecins, mais il n'y a pas d'assurance médicaments! Et comme les médicaments viennent de pays étrangers, les prix se comparant à ce

que l'on paie au Canada, ils ne sont pas accessibles pour eux.

Les écoles de nos frères se financent par l'écolage (frais payés par les étudiants) qui se situe de 3 à 5 \$ par mois selon les niveaux et les milieux. Avec cela, il faut payer les enseignants (entre 40 et 65 \$ par mois, payer l'électricité, faire les réparations, engager quelques personnes de surveillance, car il faut se protéger contre les voleurs particulièrement la nuit. Bien sûr, il n'y a pas d'argent pour les livres scolaires et les bibliothèques. Les professeurs ont le tableau et la craie comme moyens pédagogiques et les élèves copient tout dans un cahier. Pour pouvoir boucler les budgets, j'ai vu des classes de 50, 70 élèves chez les plus grands et même de 100 chez les plus petits. Environ 50% de la population estudiantine va à l'école. Plusieurs n'y vont pas, car ils n'ont pas les moyens financiers de payer. Il y a bien le système public qui est gratuit, mais l'enseignement y est tellement pauvre que les parents qui veulent instruire leurs enfants font des efforts très grands pour les envoyer dans une école privée catholique ou protestante.

Et que faire durant l'année si les parents ne peuvent pas payer? Renvoyer les élèves à la maison, patienter, vivre sans cet apport indispensable pour financer l'école? Quelques écoles tentent d'organiser des systèmes de bourses venant de pays plus riches afin d'aider au paiement pour les familles qui ne peuvent le faire qu'en partie. Cela aide beaucoup. Il y a aussi l'aide d'organismes internationaux qui supportent parfois quelques projets de première nécessité.

Je comprends un peu mieux maintenant la nécessité de l'entraide internationale. Je vois aussi que malgré nos misères, la vie menée chez nous dans les pays du nord, en Italie ou au

Canada, peut difficilement se comparer aux réalités quotidiennes et aux préoccupations des gens ordinaires de là-bas. Les quelques dollars que nous dépensons souvent inconsciemment, les objets que nous jetons au dépotoir seraient nécessaires pour le vécu ordinaire de ces pauvres gens. Un fait particulier m'a frappé. Là-bas, les gens en général, y compris les frères, ne s'achètent pas ou presque jamais du linge neuf. Ils achètent ce qu'ils appellent des friperies, c'est-à-dire du linge usagé qui est ramassé en Europe ou en Amérique, transporté là en gros ballots et offert au marché. On y voit tous les gilets ayant déjà fait la fureur dans les pays industrialisés: Titanic, des groupes musicaux, tel Bon Jovi, parfois Céline Dion... ou encore de la publicité pour tel événement ayant eu lieu aux U.S.A. il y a deux ou trois ans.

J'avais déjà rencontré de la grande pauvreté en Papouasie-Nouvelle-Guinée. Celle de Madagascar s'y compare et me semble plus généralisée. Il me semble que le pays manque nettement d'organisation. Il y a de la corruption au niveau des dirigeants, mais il y a aussi un certain fatalisme chez les gens. C'est comme ça... Il n'y a pas grand-chose à faire! Le pays était plus riche et mieux organisé auparavant, mais en 1970, il y a eu une révolution socialiste à tendance communiste qui a été un échec. Tout le monde dit que les dirigeants actuels élus plus ou moins dans la tricherie ne font rien de bon. Mais l'achat des votes et les promesses électorales exagérées sont encore être monnaie courante...

Voilà! Je voulais partager ce que j'ai vécu au cours des dernières semaines. Cela me fait une raison de plus de vouloir célébrer le Jubilé de l'an 2000 dans une idée de justice et d'égalité entre les peuples, la raison fondamentale de la venue de Jésus sur la terre. Il y a encore du travail à faire !

CHAPITRE 2

SÉNÉGAL

1^{er} avril au 10 mai 2002

Je viens de passer 41 jours, du 1^{er} avril au 10 mai, au Sénégal. Ce pays est beau. Sa température, parfois très chaude, est fortement influencée par le Sahel. Cet immense désert apporte ses vents chauds et crée de grandes régions désertiques ou presque... Dans le nord du pays, le sable et la sécheresse sont présents particulièrement à l'intérieur, dans les terres. Il y fait « assez chaud »... mais malgré tout, j'ai pu passer de bonnes nuits.

Ce pays jouit d'une bonne stabilité politique. La France y est très présente. Elle en retire certainement des avantages importants... Nous y avons environ 70 frères autochtones en plus de 4 ou 5 missionnaires canadiens ou français. C'est un groupe dynamique et jeune.

Le problème principal est l'eau. Lorsqu'on peut avoir des puits, c'est la merveille... Cependant, une difficulté majeure existe dans les régions du Nord. En effet, cette région est un ancien fond de mer et cela sous-entend que le sel n'est pas loin... Souvent, après avoir creusé un puits, l'eau arrive très bien et abondamment, mais après quelques mois d'usage, le peu d'eau potable accumulée se vide... et bang, tout l'espoir se tourne en eau salée.

Cela permet cependant le développement d'une petite industrie. À certains endroits sur le bord de la mer, on exploite le sel par l'évaporation. J'ai vu des amas importants de sel accumulés ici et là. Des commerçants

les achèteront pour en faire la revente sur les marchés.

Et j'ai vu également des montagnes d'arachides... en attente de traitement pour faire de l'huile. Et pour la première fois de ma vie, j'ai pu constater que les CASHEWS ne poussent pas dans les petites boîtes métalliques PLANTERS... J'ai mangé la pomme d'acajou et j'ai vu la noix d'acajou poussant au bout de cette pomme. Il faut cependant faire griller la noix pour qu'elle soit comestible.

Nous avons des frères à Dakar, la capitale. Il y a toutes les catégories économiques dans cette ville : des pauvres, une classe moyenne et des riches. Il y a également le monde musulman. En effet, la population du Sénégal est à 95% musulmane. Nous entendons très tôt le matin les appels à la prière venant des minarets ...

Les frères travaillent surtout dans les écoles. Ils dirigent, en plus des écoles, 2 centres de développement rural. Dans la plupart de ces centres, nous avons des problèmes financiers... L'ensemble du pays souffre de difficultés économiques majeures. Certains produits, tel l'arachide, ont subi une baisse des prix au niveau international et tout le monde en souffre.

Dans nos 9 écoles privées appartenant aux diocèses ou à la communauté (2), nous avons des problèmes pour garder nos élèves... La raison est que les parents n'ont pas toujours le peu qu'il faut pour payer la

scolarité nécessaire au paiement des professeurs et à l'entretien des édifices...

Depuis quelques années, le gouvernement a commencé à ouvrir des écoles publiques gratuites. La qualité y est très faible, mais elles existent. Nos directeurs doivent donc se battre pour organiser des activités afin de financer les écoles, accepter de longs délais dans le paiement des scolarités, ou essayer d'avoir des bourses d'organismes internationaux et de donateurs privés afin de recevoir plus d'élèves gratuitement ou à demi-frais... Beaucoup de parents tiennent à envoyer leurs enfants dans les écoles privées pour assurer une meilleure éducation à leurs jeunes.

Nous avons deux écoles à Dakar, la capitale. Elles sont très bien et passablement modernes. Les écoles situées à l'intérieur des terres sont cependant beaucoup plus difficiles à maintenir. Les milieux sont pauvres.

Au sud du pays, il y a la Casamance, une région verdoyante où tout pousse. La terre est bonne et la production des fruits et légumes est importante. La végétation est verte et les jardins fruitiers sont très beaux, MAIS il y a un problème majeur. Il y a un groupe indépendantiste qui se transforme parfois en bandes armées et qui sème la terreur. Il y a des assassinats de temps à autre. Les investisseurs n'osent plus se rendre là et la région s'appauvrit. Certains villages se vident. La culture y est périlleuse à cause des mines antipersonnes qui sont placées à certains endroits de culture ou occasionnellement sur la route. Tout cela amène un climat d'insécurité qui empêche tout développement. Dans cette région, la Casamance, nous animons un centre agricole à Affiniam et dirigeons deux collèges à Ziguinchor et Bignona. Un bon nombre de nos frères sont originaires de cette région.

CHAPITRE 3

ESPAGNE

30 septembre au 17 novembre 2002

Première étape de mon séjour en Espagne.

Je vous donne librement certaines réflexions sur les villes visitées et les communautés rencontrées. Sans grand style littéraire. Voici donc un peu ce que j'ai vu ou vécu ces dernières semaines.

D'abord, le 30 septembre en fin d'après-midi, voyage de Rome à Barcelone avec le frère Paul Montero, américain, et le frère Ramón Luis Garcia, un espagnol.

Barcelone: sur le bord de la mer. Une très belle ville où notre ami Christophe Colomb y a une importante statue. Une quinzaine de frères dans un bon collège. J'ai visité l'église du pardon située sur le sommet d'une montagne: très belle. Construite, il y a cent ans. Et sur un autre sommet un château pour défendre la ville dans les temps historiques. Site des olympiques en 92 : un beau terrain de soccer et d'athlétisme.

Vitoria: Voyage en avion. Arrivée le vendredi soir. Réunion le lendemain avec le conseil provincial et fête du doyen des frères espagnols: 93 ans. Vitoria, capitale du Pays basque avec ses troubles politiques et le groupe terroriste ETA. La plus belle ville visitée avec de nombreuses rues réservées aux piétons. J'ai visité la cathédrale ancienne. Construite au 6e siècle. Elle est en rénovation. Première visite d'un chantier de rénovation historique. J'ai vu les ouvriers restaurant de vieilles sculptures en pierre de plus de mille

ans, les tombeaux des gens enterrés sous le plancher de la première église et de la seconde, construite sur le même site. Notre collègue a été renouvelé dernièrement dans les murs anciens. On a obligé à conserver les murs antiques: on a vidé le tout et refait complètement l'intérieur. Une vingtaine de frères.

Puente la Reina. Petit village de 5000 habitants. Nous y avons un collègue pour élèves en problèmes, envoyés par le gouvernement. Environ 35, la moitié sont pensionnaires. C'est très difficile (internat et école) pour les 5 frères qui y vivent. Ils font un bon travail dans des ateliers de cuisine, de menuiserie et de soudure avec quelques professeurs laïques. J'ai visité et marché sur un pont de pierres de plus de mille ans sur la route du Chemin de St-Jacques de Compostelle. Beaucoup de personnes font ce pèlerinage à pied: un mois, deux ou même trois dépendamment du lieu de départ. Je ne le ferai pas cette année... Un certain nombre de Québécois le font. Ce pèlerinage religieux existe depuis plus de 1000 ans à partir de France ou de l'Espagne.

Alsasua: Samedi le 12 oct. Fête entourant le centenaire de la venue des frères en Espagne. Ayant été chassés de France par la Révolution, un certain nombre de frères sont venus ici. Environ 300 frères et ex-frères pour cette rencontre. Oui, on a parlé! C'était pour plusieurs une première rencontre depuis très longtemps. Des activités du centenaire, il y en aura toute l'année et pour tous. À l'entrée, pour donner des idées aux cuisiniers, un demi-ananas

rempli de morceaux d'ananas et de fruits de mer, arrosés d'une sauce: pas méchant. En passant, il m'arrive régulièrement de souper à 21 h 00, 21 h 30 ou même à 22 h 00.... Un peu tard, n'est-ce pas!

Haro dans la Rioja. J'y suis avec Paul Montero. Nous changeons d'équipe régulièrement. Une région de raisins et de vins. Beaucoup de vins... J'ai visité une Bodega, lieu de fabrication du vin. Le vin de la Rioja, MUGA. Vous connaissez? J'ai pu en déguster quelques sortes... Une petite ville d'environ 10 000 personnes. Un collège de 325 jeunes, de trois ans jusqu'à la fin du secondaire. Très bel esprit. Nous avons visité un monastère dans les environs datant du 6e siècle. Dans ce lieu au X^e ou XI^e siècle s'est écrit le premier texte espagnol. Cette langue se parlait par le peuple, mais n'était pas écrite. Un moine qui avait préparé un sermon en latin avait pris des notes dans la marge, en espagnol, probablement pour parler en espagnol à un groupe. En partant d'ici, je passerai par Valladolid pour y prendre le frère Ramon qui y fait la visite et me rendrai ensuite près de Madrid, à Posuelo. Ramón et Paul iront au noviciat de Griñon pour continuer. Je vais bien et la température commence à rafraîchir un peu.

Deuxième étape de mon journal de voyage.

Dans la dernière communication, j'étais à Haro, lieu des vins de la Rioja et me proposais de continuer vers la communauté de Valladolid. Le mardi, donc, je partis de Haro et me rendis à **Alsasua** pour me joindre à Ramón et Paul. J'ai visité rapidement le collège et les frères qui y vivent.

Et en auto, nous nous sommes dirigés vers **Valladolid** pour le dîner

vers 14 h 30. Nous y avons une école nouvelle, achetée d'une congrégation de religieuses françaises. Il y a 5 frères. Dans l'après-midi, une rapide visite de cette ville historique. Ce fut jadis une cité royale et un centre culturel important. La ville contient des monuments très beaux, entre autres, l'école de sculpture, la place centrale, le lieu de naissance d'un ancien roi d'Espagne... Dans cette ville, il y a un groupe important de Bohémiens ou Gitans. Plusieurs vont à notre école. C'est un groupe plus difficile qui a des problèmes scolaires importants et qui ne cadre pas toujours dans nos normes de vie stable.

En fin d'après-midi, nous nous sommes dirigés vers **Posuelo de Alarçon**. Ramón et Paul ont continué vers Griñon. Ces villes sont à la périphérie de Madrid. À Posuelo, nous avons un centre d'accueil pour des groupes de jeunes de Madrid. J'y ai passé 4 jours avec les 8 frères. Le samedi matin, je me suis rendu à **Griñon**. Dans cette petite ville, en banlieue de Madrid, est situé notre noviciat. Un jeune y est actuellement en formation avec des jeunes de d'autres communautés de frères. J'y ai passé une journée et demie. 5 frères y vivent. Ils m'invitent à visiter avec eux la ville de **Toledo**. Cette ville du Moyen-Âge, bien conservée, fait partie du patrimoine culturel mondial. Une très belle ville située sur une montagne, entourée d'une muraille et protégée en grande partie par une rivière qui l'encerclé environ aux deux tiers. Un des joyaux est certainement sa cathédrale avec ses sculptures de marbre, son chœur magnifique et les peintures de son musée. Nous nous sommes promenés dans des rues anciennes et étroites, un peu semblables à celles du Vieux-Québec, très bien entretenues. Ils ont organisé en 2000 un escalier roulant pour

monter dans la ville sur la montagne. C'est plus reposant ainsi...

De Griñon, nous nous sommes rendus à **Madrid**, à la maison provinciale. Nous y passons la nuit de dimanche. Le lendemain matin, nous partons en autobus pour **San Sebastian**. C'est un retour au Nord, dans le Pays Basque. Le pays Basque est une région qui lutte pour son indépendance de l'Espagne. Un groupe terroriste commet des attentats régulièrement pour défendre sa cause... Des centaines de morts depuis plus de 40 ans. Il y a également un parti politique qui vise l'indépendance. Il est au pouvoir. Ses liens avec ETA ne sont pas toujours clairs...

De là, je me suis rendu à **Rentería**, ville voisine. J'ai fait la visite de la communauté de 11 frères et du collège seul. Les deux autres sont à San Sebastian. Cette école est importante dans l'histoire de la communauté, car elle a hébergé le conseil général de la communauté après l'expulsion de la France en 1903. Le collège est situé en plein centre d'une ville qui est en croissance importante depuis une vingtaine d'années. L'esprit de la ville est un peu perturbé à cause du terrorisme.

Après 4 jours, je suis retourné à **San Sebastian** pour une journée de visite. Une ville superbe avec une baie merveilleuse presque fermée par deux montagnes. Sur ces montagnes, à l'entrée de la baie, il y avait des forteresses pour se défendre. De là, nous avons une vue exceptionnelle. Le long de la baie, une promenade toujours occupée par les touristes et les citadins. Nous nous sommes rendus également visiter le long de la côte en direction de la France qui est à environ 20 km. Paysages de plages très belles ou de montagnes superbes jusqu'à la frontière. Il fait une température

exceptionnelle pour un 1^{er} novembre. J'ai vu des gens se baigner dans ma promenade vers la France. Nous n'y sommes pas entrés, faute de temps.

Samedi à 3 heures, nous avons pris l'autobus pour **Zaragoza**. Un voyage de 3 h 30. Dimanche midi, je suis invité à dîner chez la parenté de Ramón, originaire d'ici. Sa mère est toujours vivante. Nous sommes dix à table. Je les connais tous, car ils sont déjà venus à Rome. Une rencontre agréable.

Troisième et dernière étape de ma visite en Espagne.

Me voilà donc à **Zaragoza**, dans la région de l'Aragon. Ville ancienne conquise par Cesar Auguste, oui, le même dont on parle dans la bible à la naissance de Jésus. Zaragoza tiendrait son nom d'une déformation de César Auguste... Une ville qui contient des merveilles artistiques. Une ville qui a plus de 2000 ans d'histoire et dont les eaux de l'Ebro, le plus long fleuve d'Espagne, ont servi au commerce au temps des Romains, des Arabes et finalement des Rois chrétiens qui ont conquis successivement cette région. Cela en fait une ville contenant des richesses des différentes civilisations. Elle est considérée comme partie du patrimoine culturel mondial.

Dans la semaine du 3 novembre, nous avons visité le Collège et les frères. Ils sont une vingtaine dans un collège d'environ 900 élèves. Nous avons pu visiter un peu la ville, particulièrement la Basilique del Pilar. Un monument exceptionnel dédié à la Vierge del Pilar. Marie y serait venue de son vivant (une apparition se situant au 2 janvier de l'année 40) pour encourager st Jacques dans son travail apostolique en Espagne. La Basilique est visitée chaque année par des

centaines de milliers de pèlerins. La statue de la Vierge est placée sur une colonne de marbre. Chaque jour de l'année, elle est revêtue d'un manteau spécial. Les Frères ont offert un manteau à l'occasion de leur centenaire en Espagne. Elle le portera le 30 septembre de chaque année.

La fin de semaine des 8, 9 et 10 septembre, nous avons participé à un congrès des comités de parents des écoles des Frères du Sacré-Cœur en Espagne. Environ 150 participants. J'y ai dit le mot d'ouverture officielle et donné un message du conseil général. Des conférences intéressantes sur l'éducation et sur l'histoire des Frères en France et en Espagne y ont été données. Nous avons également visité La Seo, une ancienne église transformée en temple musulman et retransformée en église... Très belle avec ses peintures, ses arches et ses marbres... Plus tard, dans la journée du samedi, nous avons visité l'Aljaferia, une forteresse qui a vécu les moments des conquêtes musulmanes et des rois chrétiens. Une architecture arabe très intéressante. C'est actuellement un musée. Une partie sert de siège du gouvernement d'Aragon.

Après le congrès, le dimanche soir 10 novembre, nous nous sommes rendus à **Madrid**, l'étape finale de notre séjour. Un gros collège avec une communauté de 22 frères. Rencontres individuelles de chaque frère, rencontres de la communauté, des professeurs, du conseil de direction, d'un groupe de jeunes impliqués en pastorale du Collège, etc. Et pour finir, un rapport sur toute la visite en Espagne à composer en espagnol et à présenter au conseil provincial le samedi matin... Le temps se fait court

et le souffle commence à manquer... Les 7 semaines à parler seulement l'espagnol apportent également sa fatigue. Et nous nous reposons, Paul et moi, en parlant anglais pour la première fois de la visite... Pour nous changer les idées... Nous nous étions donné comme mot d'ordre de ne parler ni français, ni anglais pendant la visite pour nous donner des chances avec l'espagnol... Nous avons assez bien réussi.

Nous n'avons pas réellement visité Madrid, si ce n'est quelques marches dans les environs de la maison... Et ce fut une semaine de pluie et de vents... Dimanche, le 17, nous nous envolons pour **Rome** où le frère Bernard, le supérieur général, nous attend à l'Aéroport. Et nous retrouvons Rome sous la pluie...

Voilà l'histoire d'un séjour de 7 semaines dans un très beau pays à la culture riche et ancienne. Les multiples châteaux du Moyen-Âge avec ses décorations propres (chaque petit roi avait son château), les monastères anciens et immenses où les arts se sont développés et l'influence des conquêtes arabes ont fait de ce pays un ensemble culturel riche, dans son style particulier...

Les Espagnols sont un peuple accueillant. Ils aiment la vie. Ils mangent et boivent très bien et abondamment, généralement très tard en soirée (21 h 00, c'est très tôt...). Nos frères travaillent beaucoup, trop à mon idée, car ils n'ont pas de temps pour eux-mêmes... Ils ont des collèges bien organisés qui sont appréciés des parents et des jeunes. Il s'y donne une éducation de qualité.

CHAPITRE 4

COLOMBIE

23 janvier au 1 mars 2003

23 janvier: Voyage Rome – Madrid – Bogotá

Je pars de Rome tôt le matin pour l'aéroport de Fiumicino. Un voyage de deux heures pour me rendre à Madrid où je rencontre le frère Ramon Luis García avec qui j'irai en Colombie. C'est son onzième voyage dans ce pays qu'il aime bien et dont il me dit beaucoup de belles choses. Nous sommes accueillis à Bogota après un voyage d'environ 10 heures par le supérieur régional, le frère José Ignacio Carmona, un espagnol, missionnaire dans ce pays depuis une trentaine d'années.

Bogotá:

Bogotá est une ville très étendue d'environ 8 millions d'habitants. Ce serait la seconde ville en étendue en Amérique, après New York. Bogotá est située sur un plateau à environ 2 650 mètres d'altitude. C'est haut pour moi le petit gars du Bas-du-Fleuve habitué à vivre au niveau de la mer. J'éprouve parfois des problèmes pour respirer. Il me manque d'air. Je dois prendre de grandes respirations. On me dit que cela va passer avec le temps et de ne pas faire trop d'exercices exigeants...

La température ici est fraîche à l'année. La nuit cela descend ordinairement à 5° C et parfois moins. Le jour lorsqu'il fait soleil, cela monte vers les 25° C. La raison bien évidente est l'altitude de cet immense plateau.

La température se maintient ainsi à l'année sans grands écarts.

Dans l'aéroport et dans les alentours, il y a quelques soldats armés. Dehors, quelques personnes vendent des petites choses: fruits, bonbons, briquets, cigarettes,... comme un peu partout. Les routes sont assez belles et il y a un bon trafic. Parfois des bouchons...

Maison régionale à Bogotá : 24 au 30 janvier

Nous nous rendons à la maison du supérieur régional où il vit avec le responsable de la formation, 3 jeunes frères étudiants à l'université et 4 jeunes aspirants qui commencent leur université. Les jeunes sont dynamiques. Quelques-uns parlent un anglais satisfaisant. Un parle assez bien le français.

La maison, belle et propre, est située dans un quartier classe 3. Ici, on classe les quartiers par leur degré de pauvreté. 6 est le quartier des riches et 1 celui des indigents qui survivent comme ils le peuvent dans des taudis. Dans notre quartier 3, les routes sont respectables avec quelques trous, mais ça va! La maison est toujours fermée à clef, avec barres aux fenêtres. C'est comme ça partout. Il y a beaucoup de vol. L'auto doit obligatoirement être dans le garage intérieur, sinon quelques minutes pourraient suffire pour en perdre de bons morceaux!

On me dit que la pauvreté s'est accrue beaucoup dans le pays depuis

quelques années à cause surtout de l'insécurité vécue dans les campagnes. Les rebelles et les FARC (Forces Armées Contre Révolutionnaires) font la lutte au gouvernement et se battent souvent entre eux pour le contrôle de certaines régions. Ils se financent des cultures de la drogue. Les cultivateurs de certaines régions s'enfuient sous la menace de l'un ou de l'autre groupe qui n'hésite pas à tuer pour montrer leur force et posséder les terres agricoles. Ces problèmes de guérilla et de violence déplacent beaucoup de gens, créant des réfugiés dans plusieurs villes du pays. Cette violence est difficile à comprendre de l'extérieur. Elle dure depuis plus de 50 ans et fait régulièrement de nombreux morts. On estime les morts à 3500 par année. Et il y a de nombreuses prises d'otages ou personnes séquestrées pour rançon.

Le gouvernement dans tout cela n'est pas nécessairement pur. On l'accuse de corruption et d'entrer lui-même dans le jeu des meurtres et de la violence... Le président actuel semble vouloir remettre de l'ordre dans son entourage et inspire confiance à plusieurs. D'autres n'ont confiance en personne... Dans un pays de corruption, le doute persiste!

Port-au-Prince (Haïti) : 31 janvier au 3 février

Départ de Colombie pour Haïti. Expérience de fouille très poussée à la douane... On nous a fouillés 3 ou 4 fois avant d'entrer dans l'avion. En Colombie, on surveille beaucoup le commerce de la drogue ou encore le blanchiment d'argent. C'est une plaie.

Je voyage avec le frère José Ignacio pour aller célébrer la fête de fondation de la Province d'Haïti. J'y représente le supérieur général. Ce

groupe de 34 frères haïtiens devient indépendant, c'est-à-dire une province de l'institut. Ils ont été fondés par la province de Montréal, il y a 60 ans. Après différents hauts et bas, ils possèdent maintenant une bonne organisation avec un bon noyau de jeunes et dynamiques frères haïtiens. Leur recrutement est bon. Ils ont cette année 5 novices et 6 postulants. Ces jeunes ont de 20 à 30 ans et me semblent sérieux. Il ne reste que 4 missionnaires canadiens.

La situation du pays est affreuse. La capitale Port-au-Prince me semble une vraie poubelle tellement tout est abandonné et malpropre. Les bouchons de circulation sont terribles... À quand la vraie libération pour ce pauvre peuple qui souffre tout en gardant sa joie de vivre? Retour en Colombie lundi le 3 février.

Collège Antonio Nariño (Bogotá) : 4 au 6 février

C'est un collège où vivent 9 frères, dont 4 jeunes frères, étudiants universitaires. C'est un collège de la zone media moins, classes 2-3. Il y a environ 800 étudiants de 5 ans à 17 ans, c'est-à-dire du préscolaire à la fin du secondaire (11ème). Tout le monde porte un costume: chemise blanche, pantalon ou jupe noire et gilet rouge avec écusson "corazonista" (écusson des Frères du Sacré-Cœur). Des classes de 45 élèves me surprennent un peu. C'est normal ici. Les jeunes me semblent très attentifs et calmes.

Sur la cour de récréation, ils sont très polis et nous saluent. Nous rencontrons un groupe de jeunes plus âgés (16-17 ans) pour discuter un peu de leur situation et de leurs problèmes. Ce sont des jeunes très ouverts et ils nous parlent très librement. Ils nous

semblent très préoccupés cependant par la situation économique de leurs parents. Le travail est rare et si l'un d'eux perd son travail, cela peut signifier pour eux l'obligation de cesser l'école. Notre école étant privée, il faut payer un petit montant à chaque mois pour payer les professeurs et les autres dépenses. Les écoles publiques sont misérables, d'après ce qu'on nous dit. Environ 5% des élèves des écoles publiques sont admis à l'université faute de qualification suffisante. Ceux de nos écoles y sont admis à plus de 95%. Les parents font des efforts énormes afin d'aller dans les écoles privées. Un autre problème qui tracasse beaucoup les jeunes est la séparation des parents. On estime à 40-50 % le taux de séparation. Cela insécurise beaucoup les jeunes. L'école admet des élèves qui paient moins ou presque rien, surtout lorsqu'il y a des problèmes particuliers à la maison.

Collège Corazonista (Bogotá) : 7 au 11 février

C'est un collège immense qui accueille près de 2000 jeunes de 5 à 17 ans. Bien que situé à environ 20 kilomètres du centre-ville, il est très fréquenté et apprécié par les parents. C'est un collège bâti dans la nature, loin de tout. Les enfants viennent tous les jours de Bogotá en bus scolaires et y vivent de 7 heures à 16 heures. Tout est bien organisé. Le matin : cours normaux; et ensuite, repas. En après-midi, des activités pour tous : écoles de tennis, de basket, de patinage, de hockey sur béton, cours de danse, cours de récupération scolaire, locaux pour faire les devoirs, etc. Ce système est très apprécié des parents qui travaillent généralement tous les deux. Les jeunes sont bien organisés dans un lieu de campagne extraordinaire.

Il y a une communauté de 6 frères qui y vit. Ils dirigent ce collège avec un groupe très important de professeurs et d'animateurs de toutes sortes. Les samedis, ce sont des matinées d'écoles sportives pour ceux qui le désirent. De nombreux parents viennent avec la famille pour se détendre et pique-niquer.

Ce collège est toujours surveillé par un gardien armé. Cela est un peu impressionnant... La nuit, dans ce collège et dans tous ceux que j'ai vus, il y a de vaillants chiens qui veillent sur la propriété. C'est nécessaire. Dans la nuit de vendredi à samedi, un groupe des FARC a fait exploser une auto remplie d'explosifs dans le stationnement d'un club huppé de Bogotá. À ce jour, 34 morts dont plusieurs femmes et enfants. C'est la violence absolue dans ce pays merveilleux qui possède tout pour bien vivre.

Marinilla : 11 au 14 février

Nous prenons l'avion pour nous rendre à la ville suivante plus au sud, Marinilla. Environ 30 minutes de vol entre Bogota et Medellín. Nous survolons des montagnes très hautes. Par la route, cela prendrait facilement 6 à 7 heures dans un chemin de montagne. Et il y a toujours la possibilité de se faire arrêter par les groupes armés. Cela n'est jamais bon pour un étranger. Nous sommes des gens à rançon...

Nous descendons à environ 2 100 mètres du niveau de la mer. Il fait un peu plus chaud. C'est beaucoup plus agréable qu'à Bogota.

De l'aéroport, cela nous prend environ 20 minutes pour nous rendre au collège. La verdure est

resplendissante tout au long du chemin. Le terrain du collège est très beau. Un grand terrain entouré d'arbres et de fleurs. La terre semble très riche. Et comme il y a de l'humidité, des pluies régulières et de la chaleur, tout pousse très bien et vite. Les frères ont un jardin qui donne jusqu'à trois récoltes par année. Les arbres fruitiers produisent à l'année. Un vrai paradis terrestre...

Une communauté de 4 frères et de 3 jeunes aspirants dans un petit collège d'environ 400 jeunes garçons. L'atmosphère est excellente et le personnel très attaché aux frères et à leur école.

Mais toujours la violence est présente. Il y a quelques années, la secrétaire de l'école a perdu son mari, tué gratuitement par des bandits armés à la porte du collège. Raison: vol. Ici, on tue facilement pour des riens. C'est une société qui vit dans la violence continue. Et pourtant, les gens sont très sympathiques et accueillants. Il y a du travail d'éducation à faire. Et je crois que le premier travail pour réorganiser le pays est de recréer un climat de confiance par une plus grande justice envers tous. Contrôler la corruption, se donner un gouvernement fort, rendre autonomes et indépendants la police et le système judiciaire, etc. Il n'y aura jamais d'amélioration sans une meilleure répartition des richesses et la justice sociale appliquée à tous...

Medellín : 14 mars au 18 février

Nous arrivons dans la seconde ville en importance du pays, Medellín. Elle compte 2 millions d'habitants. Ici, nous sommes à environ 1500 mètres au niveau du dessus de la mer. C'est un climat tropical. La résidence est très ouverte pour faire circuler l'air le plus possible. Nous sommes bien et pour la

première fois, je sors mes chemises à manches courtes et mes sandales. Je me baigne pour la première fois depuis ma transplantation de prothèse l'an dernier. Je dois faire attention au coup de pied de brasse. C'est un peu contre-indiqué! Il fait bon de goûter à ce climat. Enfin le sud!

Le dimanche après-midi, je fais un tour de la ville, aux endroits où on peut aller en sécurité. Medellín est une ville située dans une grande vallée. Elle est entourée de montagnes assez hautes. Le centre-ville est beau avec quelques monuments de qualité et des sculptures. On voit cependant qu'il est un peu négligé. Il y a un parc sur une montagne près du centre. Cela donne un beau point de vue sur l'ensemble. Nous nous rendons dans un secteur plus riche. C'est digne des plus belles villes. Il y a de la verdure partout et les édifices sont très bien entretenus.

Ici, se répète l'histoire de Robin des Bois. En effet, sept (7) frères dirigent un collège de 1600 élèves le matin et avec les profits, ils reçoivent presque gratuitement 260 élèves pauvres de la région dans l'après-midi. Ces jeunes, selon des ressources financières de leur famille, paient, peu ou pas pour venir à l'école. Les plus pauvres reçoivent même leurs frais d'autobus. En plus, un certain nombre bénéficient de bons pour le repas à l'école. Pour certains, c'est l'unique repas du jour.

L'école est située près d'une zone dangereuse, un quartier très pauvre où dominent les rebelles. Presque toutes les familles de l'école comptent un membre qui a eu des problèmes avec les rebelles ou les Forces armées révolutionnaires de Colombie (FARC). Quelques-uns ont été tués, des jeunes gens ont disparu, tués ou forcés à se joindre aux groupes

armés sous peine de mort, d'autres ont été séquestrés pour en obtenir des rançons... Trois jeunes de l'école ont actuellement leur père séquestré.

Je visite également un petit internat-école tenu par une sœur italienne. Une vingtaine de jeunes filles de 3 à 15 ans y vivent sans aucune ressource sauf les dons reçus et la débrouillardise de la sœur. Cet internat reçoit des enfants rejetés par les parents parce qu'ils ne peuvent pas les nourrir ou les rejettent tout simplement. Et une vingtaine d'autres jeunes, garçons et filles, se joignent à elles pour la classe. Les professeurs sont des bénévoles des environs. Notre collège réussit à leur donner quelques dollars à chaque mois. Le collège accueille aussi quelques-uns de ces jeunes gratuitement à l'école de l'après-midi. J'ai rencontré une jeune étudiante en droit et ancienne élève de cet internat. Quand elle le peut, elle aide les jeunes qui lui ont succédé.

Barranquilla: Collège Corazonista et Collège Corazonista Rue 74: 19 au 26 février

Le vol de Medellín-Bogotá a duré environ 35 minutes. Mais, il y a eu un hic! La situation géographique de l'aéroport fait qu'il est fréquemment dans le brouillard. Nous avons attendu 3 heures et demie avant de décoller. Après un vol sans histoire, nous arrivons finalement dans la vraie chaleur tropicale. Barranquilla est située sur le bord de la mer Caraïbe. Il fait environ 35° C ou plus le jour... La nuit cela baisse un peu... Nous sommes dans la bonne saison actuellement, car il y a toujours une bonne brise. Cette ville d'environ un million et demi de personnes ressemble aux villes d'Amérique latine. Elle est divisée selon les classes sociales : les riches, les

gens ordinaires petits travailleurs de tous métiers et les très pauvres qui survivent tout juste. Les gens se préparent à fêter le carnaval. Tout bouge... Beaucoup de gens viendront d'ailleurs. On aime la danse et la fête... Les gens sont joyeux, affables, de contact facile. Nous sommes dans les Caraïbes. Le peuplement a été influencé par une présence importante de noirs africains, anciens esclaves. La situation politique difficile du pays ne se fait pas tellement sentir ici. Les jeunes sont très ouverts et affectueux. On aime la vie.

Les frères travaillent dans deux collèges. Ils ont commencé l'aventure colombienne ici avec 6 élèves, il y a 47 ans. Vers les années 80, au collège régulier du matin Rue 74, ils ont ajouté une section pour élèves pauvres l'après-midi. En 1993, ils ont bâti sur un autre terrain, un collège nouveau, immense et très bien organisé. Il y a actuellement 2000 élèves de niveau social 4 ou 5. Six frères y vivent. Le niveau académique est excellent et les jeunes sont travailleurs. Les fins de semaine, c'est un lieu d'activités pour toute la famille: piscine, terrains de balle, de soccer, de tennis, de pique-nique, etc. Les parents y jouent des tournois de balle molle ou de soccer. C'est un vrai centre récréatif.

Et l'ancien collège accueille 1050 élèves de niveau social plus bas. Les frais de scolarité sont très faibles et presque inexistantes pour certains. Le tiers du budget est payé par la communauté avec les surplus de l'autre collège. Dans cette école, l'atmosphère est formidable. Les jeunes et les parents de ces familles modestes apprécient la chance qu'ils ont de fréquenter une excellente école à un prix très bas. L'an dernier, cette école s'est classée 56e sur environ 8500 dans le pays. Trois frères y travaillent.

L'équipe des professeurs y est formidable. Il y a de nombreuses activités offertes tous les après-midi : danse, sports, musique, informatique, anglais, orchestre, etc. Le tout gratuitement. C'est grouillant d'activités de 7 heures du matin à 4 heures et demie de l'après-midi..

Les deux collègues ont un projet commun dans un quartier excessivement pauvre : El Barrio de la Paz. Par des collectes et des activités de soutien, ils soutiennent la construction d'un centre d'accueil pour une cinquantaine de jeunes garçons et filles. Une sœur est responsable de l'accueil. Les jeunes viennent de la rue. Des parents tués par les rebelles, des familles déplacées ou la pauvreté extrême laissent régulièrement des enfants sans foyer. Les jeunes et les adultes des deux écoles apportent de l'argent ou de la nourriture le 1^{er} vendredi de chaque mois. Cela nourrit les jeunes du foyer. Les grands élèves des deux collèges donnent également des cours et offrent des activités le samedi dans ce quartier. Les besoins des jeunes de ce quartier sont immenses.

Le dimanche 23 février, nous nous sommes permis un peu de tourisme. Nous avons visité la ville de Cartagena. Une ville fortifiée, jugée imprenable dans le passé, à cause de sa situation géographique et de la difficulté d'y accéder par la mer. Nous y avons visité un monastère historique, la forteresse et la ville ancienne fortifiée. La partie ancienne de la ville est très belle avec ses maisons bien restaurées

et ses rues étroites. Au retour, nous arrêtons à la mer. Je me baigne dans une eau très chaude. Dehors, il fait environ 36° C et lorsque je sors de l'eau, je trouve l'air frais...!

Bogotá : 26 février au 1^{er} mars.

Retour à Bogotá. Une heure et 15 minutes de voyage en avion. Notre arrivée est retardée par une pluie torrentielle. Nous tournons dans le ciel environ une demi-heure avant d'atterrir. La visite est presque terminée. Nous nous rendons à la maison régionale. Nous y avons quelques rencontres. Vendredi, nous visitons le Musée de l'or de Bogotá. Il s'y trouve de nombreuses pièces en or des civilisations de ce pays. C'est beau, spécialement la chambre d'or garnie presque entièrement de masques, colliers et pièces variés.

Samedi, nous rencontrons les cinq membres du conseil régional afin de leur faire un rapport de notre visite et d'analyser avec eux la situation globale des communautés et des collèges du pays. Nous leur présentons également quelques nouveaux défis. À trois heures, nous prenons la route de l'aéroport pour le retour à la ville éternelle, Rome.

Ce fut pour moi une visite agréable. J'ai fait la découverte d'un groupe de frères-éducateurs dynamiques, d'un pays riche de sa culture propre, mais pauvre de la violence omniprésente.

CHAPITRE 5

PÉROU

3 au 27 août 2003

Le 3 août : Départ de Montréal

Je voyage avec la compagnie Lan Chile en direction de l'aéroport JFK de New York. De là, je continue vers Lima aux environs de minuit avec un peu de retard. Je voyage avec un étudiant universitaire canadien né au Pérou. Sa famille est venue au Canada pour y travailler, il y a environ 20 ans. Nous parlons surtout français, mais il parle très bien l'espagnol. Il retourne au Pérou pour faire une recherche universitaire. Il y rencontrera ses grands-parents et le reste de la famille qu'il n'a pas vue depuis 14 ans.

4 août : Arrivée à Lima.

Vers les 7 heures du matin, j'arrive à Lima. Le frère Felipe Albaïna que j'ai déjà rencontré à Rome m'y attend. Les formalités de la douane se font vite et je me rends au collège St Judas Tadeo, où vit une communauté de trois frères. Surprise! Le frère Ramón Luis García, l'autre conseiller qui fera la visite du Pérou avec moi, n'est pas là. Il vient de Madrid, passant par la Colombie. J'apprends qu'il n'a pas pu prendre son vol à Bogotá, car il y avait trop de billets de vendus (over booking). Il doit attendre le prochain vol dans une journée. Il nous arrivera la nuit prochaine avec, comme boni de retard, un billet international gratuit pour un pays d'Amérique à son choix. Pour moi, aujourd'hui est jour de récupération de ma nuit passée dans l'avion.

5 août : Visite de Lima.

Le frère Ramón arrive tel que prévu. Pour apprivoiser un peu Lima, nous faisons une visite de quelques quartiers de la ville, d'un centre d'accueil de jeunes où travaillent quelques frères, le Puericultorio, et de notre maison d'animation et de formation, la maison André Coindre.

Le Pérou est habité majoritairement par les descendants des Incas. Les touristes se rendent nombreux dans les ruines de Cuzco, près du mont Machu Pichu, siège de la capitale antique des Incas. Lima, sa capitale actuelle, est une ville immense d'environ 8 millions d'habitants. Elle s'est développée très rapidement depuis une vingtaine d'années en raison de l'arrivée massive de réfugiés venant du reste du pays. Cette migration fut causée par la rébellion menée par un groupe d'extrême gauche très violent, le Sentier Lumineux. Leur but : terroriser la population, amener le plus de gens possible à Lima afin que la ville ne devienne plus gouvernable et renverser le gouvernement. Le résultat : un pays complètement désorganisé, une pauvreté quasi généralisée et des populations sans attache sociale. Ce groupe a été passablement désorganisé par les forces du gouvernement par la suite. La grande violence de l'armée et de la police a également été reconnue par un comité de réconciliation nationale qui vient de publier son rapport. On parle de près de 70 000 morts violentes durant ces 20 années.

Ici, à Lima, la température est froide et humide. Toute la côte ouest, donnant sur le Pacifique, est ainsi. C'est quasi un désert. Et ce qui surprend, c'est que l'hiver, le long de cette côte, il ne fait presque pas soleil. De plus, il ne pleut presque jamais. Le degré d'humidité se maintient généralement au-dessus de 90 degrés. C'est humide et un peu déprimant actuellement.

6 août : Visite à Canto Grande (Lima)

Une communauté de trois frères vit dans ce milieu très pauvre en banlieue de Lima. Les trois travaillent à l'école : le directeur, le bibliothécaire et un professeur. Ils y font un travail exceptionnel dans un milieu particulièrement difficile.

Le quartier Canto Grande n'existait pas, il y a environ 25 ans. Une raison de son existence est l'afflux important des déplacés causé par la guérilla. Les gens ont été chassés violemment de leurs villages de la sierra (les montagnes) ou de la selva (la forêt tropicale) et se sont réfugiés à la capitale. Un jour, plusieurs centaines de réfugiés ont tout simplement occupé un immense terrain appartenant à l'armée et s'y sont installés sous des cabanes faites de branchages et d'herbes. Et peu à peu, ils se sont bâti des maisons plus solides en briques... Un fait surprenant, presque toutes les maisons sont inachevées. Lorsqu'ils ont de l'argent, ils commencent un premier carré sans fenêtre ni toit...(sur la côte, le toit n'est pas nécessaire, car il ne pleut jamais...) et on continue ainsi quand on le peut, ajoutant cuisine, chambres ou second étage... A Canto Grande, comme à plusieurs autres endroits, quelques années après l'occupation de terrain, ils ont réussi à normaliser leur situation et à faire

enregistrer les terrains. Alors, on y installe l'électricité et les services d'eau et d'égouts. Ce n'est cependant pas possible partout... Ici, le terrain a manqué. Les gens se sont bâti dans les montagnes qui entourent la petite vallée, creusant dans le roc des montagnes dénudées et y accrochant leur maison comme ils le peuvent. Ces maisons, en briques ou en tôles et en treillis de grandes herbes, sont reliées par de petits sentiers pédestres. C'est parfois un exploit de s'y rendre. Quelques-unes ont l'électricité, mais pour l'eau et les égouts, c'est impossible... J'ai aussi constaté que les Péruviens construisent leurs maisons dans un bon ordre. Ils se bâtissent toujours le long de routes principales généralement larges et droites. Les petites routes perpendiculaires suivent le même modèle.

L'école que les frères dirigent ici est un peu particulière. C'est une école de l'organisme de bienfaisance Fe y Alegria (Foi et Joie). Ce groupe a été fondé par un prêtre jésuite, et recueille de l'argent des O.N.G. et de personnes riches au niveau international, pour aider à construire des écoles, dans les populations éloignées « là où s'arrête la route ». Canto Grande était, il y a une vingtaine d'années, le bout du monde... Cela a eu un impact important sur l'accroissement de la population. Le groupe a commencé par l'achat du terrain. Les premières classes ont été bâties avec des treillis de branches et d'herbes et, peu à peu, lorsque l'argent est arrivé des donateurs, on a refait en briques (en matériau noble, comme on dit ici). D'abord, 2 classes et un bureau pour la direction et ainsi de suite... La participation des parents est obligatoire. Il n'y a pas d'autres employés que les professeurs payés pauvrement par l'État. Les parents doivent obligatoirement faire du bénévolat pour l'entretien, la sécurité et même la

construction de nouvelles salles de classe. Actuellement, ils ont une école de 1600 élèves avec une section le matin et une l'après-midi. Cette école insiste beaucoup sur la formation technique sachant bien que la quasi-totalité de ses élèves ne poursuivra pas ses études. En plus des cours réguliers, elle forme des couturiers et couturières et des soudeurs. Elle élabore actuellement un projet de formation de menuisiers. L'école est également ouverte aux parents pour certaines formations académiques, informatiques ou professionnelles. Tous les ateliers sont équipés par des dons d'organismes internationaux ou par des dons de nos écoles d'Espagne. Il ne faut pas cependant penser que cette école est organisée comme celles de nos pays riches. C'est « beaucoup » plus simple. Cette école est la 32ième fondée par Fe y Alegria. Actuellement, il y en a plus d'une cinquantaine. Elles sont toujours bâties « au bout du chemin... »

Samedi, le 9 août : retour vers Lima

Après cette visite, nous retournons à Lima pour y rencontrer tous les frères du pays. Ils sont quinze. La communauté est venue ici, il y a 21 ans, en 1982, à la demande de l'évêque de Yurimaguas dans la selva (forêt tropicale de l'Amazonie). Il y a actuellement 5 communautés locales. Les frères sont tous espagnols. Un espoir de recrutement local existe présentement. Il y a 3 jeunes, professeurs ou universitaires, qui désirent venir chez nous et ont commencé la première étape de formation, le postulat. S'ils continuent, ils feraient le noviciat en 2004. Ils seraient nos premiers frères péruviens. C'est une nécessité pour la communauté d'avoir des frères locaux si nous voulons continuer les oeuvres

que nous avons. Les frères des pays du Nord diminuant présentement, leur apport missionnaire va nécessairement diminuer.

Dimanche, le 10 août : Voyage vers Yurimaguas.

Nous nous levons tôt le matin, car l'avion est à 7 heures. Un vol d'un Focker 28 d'environ 80 places nous amène à Tarapoto où nous laissons plusieurs passagers. Il ne nous reste qu'une quinzaine de minutes de vol. Mais une surprise nous attend. Nous devons descendre, car une vitre de l'avion est brisée... Et nous attendons trois heures avant que n'arrive un autre avion. Nous arrivons à Yurimaguas sous une pluie équatoriale... Brève, mais intense ! Cette ville d'environ 50 000 habitants est la dernière avant la grande forêt équatoriale qui n'a pour unique route que le fleuve Huallaga et ses affluents. Toutes ces eaux se versent plus tard dans le fleuve Amazone. Le terrain est très plat. Le fleuve va parcourir 5000 km avant de se jeter dans l'Atlantique. Sur cette distance, il a une très faible dénivellation d'environ 150 mètres. Vous pouvez imaginer les multiples méandres qu'il fait.

Ici, nous avons une température très chaude et la végétation est abondante. C'est presque l'Amazonie. Nous arrivons dans le temps des fêtes patronales de la province, celles de la Vierge des Neiges. C'est l'occasion de célébrations religieuses, culturelles, sociales, musicales, etc. À toutes les nuits, nous avons droit à de la musique gratuite dans les rues et cela jusque vers les 4 heures du matin et avec forte intensité... On y danse, chante et consomme beaucoup de bière et d'eau de vie...

Je découvre une population sympathique et accueillante. La vie est simple. Le centre de la ville est bien organisé et offre de nombreux services. Le moyen de transport généralisé est le mototaxi. Une moto transformée ayant deux roues arrière soutenant un siège arrière à deux places avec un toit. Cela vient de l'Asie. C'est agréable d'y voyager surtout lorsqu'il fait beau... En s'éloignant tant soit peu du centre, on découvre cependant une grande pauvreté matérielle.

Ici, il y a une communauté de 3 frères qui travaillent à l'École de formation pédagogique de la région. On nous reçoit avec des pièces musicales de flûtes et tambours et des danses traditionnelles très bien exécutées. C'est un centre gouvernemental où on forme de futurs professeurs. Les frères dirigent ce centre et y enseignent. Il y a environ 300 élèves et l'atmosphère semble très bonne. Les élèves arrivent cependant avec une formation secondaire très élémentaire. Il y a beaucoup de travail à faire et plusieurs ne peuvent répondre aux exigences du programme. Les frères travaillent également dans un centre de formation des catéchistes. Leur présence est très appréciée. Ils doivent faire des choix et refuser de nombreuses propositions d'engagement de toutes sortes.

La veille de notre départ, nous recevons une invitation de l'évêque pour faire une promenade sur le fleuve Huallaga, début de l'Amazone. Une belle excursion de 6 heures qui nous conduit vers deux petits villages de la brousse situés le long du fleuve, unique moyen d'accès. Notre voyage est agrémenté par la vue de plusieurs oiseaux aux couleurs vives. Le vendredi, nous retournons à Lima, sans problème, sauf le retard de l'avion causé par le brouillard.

Suivent 2 jours de repos à Lima. Je visite un peu le centre historique : une très belle place centrale entourée du palais du gouvernement, de la cathédrale et de la mairie . Je visite également quelques églises de style espagnol. Je m'arrête dans un centre de vente de produits artisanaux. Il y a des produits pour tous les goûts, particulièrement des produits de laine de lama et des oeuvres de céramique typiques.

Dimanche le 17 août : Barranca

Dimanche matin, nous partons pour Barranca, une ville d'environ cinquante mille habitants située à environ 200 km de Lima. En y allant, nous nous retrouvons en plein désert. La côte est complètement désertique. Du sable, des dunes et des montagnes dénudées... Parfois, dans ce désert, nous voyons d'immenses poulaillers. De temps à autre, lorsque coule une rivière, nous nous retrouvons dans une véritable oasis de verdure. Et là, il y a une culture importante de tous les fruits et légumes possibles.

Barranca est une ville qui a des problèmes économiques importants. La population est passablement pauvre. Il y a de belles plages non exploitées. Et la ville possède peu d'attraits. Nous y avons une école d'environ 420 élèves. Cette école se caractérise par l'accueil. Impossible d'entrer sur la cour sans être assailli par une kyrielle d'élèves, et cela à chaque jour. Les filles nous font la bise et les garçons nous serrent la main. Les professeurs font de même. Tous sont très sympathiques.

Il y a ici trois frères : un directeur et deux professeurs. Un système de bourses permet à environ 20% des élèves de venir à l'école avec des réductions partielles ou totales de coût.

Tous semblent heureux. Un bon nombre de Chinois la fréquentent. Au début du 20e siècle, les arrière-parents de ces derniers sont venus au Pérou comme travailleurs plus ou moins esclaves. Comme ils étaient de gros travailleurs, ils se sont généralement bien établis par la suite. ...

Jeudi, le 21 août : Le Puericultorio de Lima

Ici, nous sommes dans un centre du Bien-être social du gouvernement péruvien. Un centre immense où résident environ 650 garçons et filles de moins de 18 ans. Ils sont organisés en 3 groupes : les petits de moins de 6 ans, les garçons et les filles. Un frère est responsable du groupe des garçons. Ils sont environ 220. Ce centre accueille des enfants semi-abandonnés de familles très pauvres (les parents ne pouvant pas les nourrir ou s'en occuper). Le centre est le milieu de vie de ces jeunes. Ils y vont à l'école. Malgré toute la bonne volonté des éducateurs, il est très visible que tous ces jeunes manquent d'affection. Ils font tout en leur possible pour attirer notre attention. Le dimanche, je suis allé à la messe avec eux. Seulement 20% d'entre eux étaient sortis la fin de semaine dans leur famille. Beaucoup de ceux qui sont demeurés au centre sont quasi oubliés des leurs. J'ai été ému de voir tous ces jeunes rassemblés, chantant et frappant des mains durant cette célébration. Mais au fond, que de tristesses en voyant ces enfants quasi oubliés de leurs parents. Et je dis, qu'au moins eux, ils ont la possibilité de manger trois repas par jour et d'avoir des adultes pour s'occuper d'eux. Beaucoup dans la ville de Lima et d'ailleurs dans le pays n'ont pas cette chance.

Environ 200 éducateurs y travaillent. Un bon nombre d'entre eux sont « sans contrat » et peuvent être congédiés sans aucun recours. Ils n'ont aucune assurance, aucun fonds de pension, travaillent plus d'heures que les « sous-contrats » et sont payés beaucoup moins. Un beau cas d'injustice sociale... Mais il faut travailler pour manger !

Ce centre a été construit, il y a environ 75 ans. L'architecture des bâtiments est très belle. Il y a cependant beaucoup de négligence dans l'entretien actuellement. Il coûterait une fortune pour remettre le tout à point. L'argent va plutôt pour les amis du président du centre... Il y a une couple de semaines, j'ai vu à la télévision un reportage très dur sur l'administration de ce centre. En plus, un récent rapport sur la santé des jeunes dans le centre a estimé que 50% d'entre eux souffrent de malnutrition... Ce taux de malnutrition des jeunes est de 26% pour l'ensemble du pays. Le Pérou est un pays vraiment pauvre.

Dans la communauté qui travaille dans ce lieu, il y a 3 frères et les 3 jeunes aspirants péruviens. Cette année, ces jeunes font une année d'études théologiques en plus de rendre de nombreux services aux jeunes.

Dimanche, le 24 août: San Judas Tadeo

Cette communauté de 3 frères est située dans un quartier moyen de Lima. Ils dirigent une école d'environ 650 élèves d'une zone économique moyenne inférieure et une maternelle d'environ 50 élèves choisis parmi les familles les plus pauvres du milieu. Les éducatrices de cette maternelle font un travail formidable.

Nous rencontrons les professeurs et plusieurs groupes d'élèves pour discuter avec eux. Ils sont intéressés et questionnent beaucoup. L'atmosphère est détendue et tous semblent heureux d'être dans ce collège. Il y a également une école pour la formation des parents: éducation, vie de couple, religion, etc.

Dans une rencontre avec un groupe de délégués des classes, ces derniers nous disent que le problème majeur de leur famille est le manque de travail, les entrées d'argent très faibles et l'éclatement de beaucoup de familles. Économie et éclatement de la famille semblent réellement une constante dans ce pays.

Mercredi, le 27 août : Départ de Lima en direction de Montréal.

Durant ce voyage de retour, je me dis : Les Péruviens sont des gens

attachants. Cependant, une pauvreté extrême les accable. La violence extrême des 20 dernières années (Sentiers Lumineux, armées, police, autres groupes rebelles) a vraiment déchiré ce peuple. La corruption est très grande. Presque tous en souffrent. Les plus jeunes particulièrement ceux, très nombreux, qui vivent dans des familles désunies où la mère est l'unique pourvoyeuse de fonds souffrent beaucoup. On y souffre de la faim, du manque de sécurité, et les problèmes de drogues et prostitution sont très présents.

Les frères espagnols ont choisi d'aller fonder une mission dans ce pays pauvre. Ils y travaillent dans l'éducation et sont très appréciés de tous. Je les admire pour leur générosité. Ils y vivent simplement et travaillent généralement dans des régions pauvres et éloignées.

CHAPITRE 6

CAMEROUN et TCHAD

15 mars au 18 avril 2004

15 mars : Départ de Rome

Nous, nous levons tôt pour prendre l'avion d'Air France à 7 h. À l'heure donnée, le frère Mathieu Cabo, Sénégalais, et moi-même, sommes dans l'avion, mais un fort brouillard sur la région de l'aéroport nous retarde... pour un temps indéterminé. Qu'en sera-t-il pour nous qui devons prendre notre correspondance à Paris à 10 h 30? Nous partons finalement vers 9 h 30.

Nous arrivons à Paris à 11 h 45. Inutile de dire que l'avion Paris-Douala est déjà parti. Air France nous prend en charge pour la journée. Nous sommes logés dans des hôtels près de l'aéroport. Le frère Mathieu ayant une carte de grand voyageur d'Air France supérieure à la mienne est logé au Sofitel (5 étoiles) et moi, le pauvre, au Campanille (3 étoiles)!

Le lendemain, nous nous envolons à l'heure prévue vers Douala, Cameroun. Le Cameroun est un pays d'environ 16 millions d'habitants. Ses langues officielles sont le français et l'anglais. Ce pays est situé en Afrique centrale et a un accès à la mer. Le sud est chaud et humide et le nord est plus sec.

16 mars au 20 mars : Douala

Douala est un port de mer et est la capitale économique du Cameroun. C'est une ville d'environ 2 millions d'habitants. La chaleur et l'humidité y sont fortes. Le passage à la douane s'annonce long. On fouille... Les lignes

s'allongent... Le frère Mathieu rencontre, par hasard, une amie malgache dont le mari camerounais est importateur de produits pharmaceutiques. Avec son gérant, elle a des facilités de douane! Un simple mot à l'officier et... les lignes d'attente n'existent plus. Et je me retrouve tout surpris dehors! On peut appeler cela « jeu d'influence »... Je découvrirai par la suite pourquoi le Cameroun est classé au 3e rang des pays les plus corrompus du monde!

Le frère André Zanga, responsable actuel des frères, nous accueille. Nous nous rendons rapidement à la communauté du Collège St-Michel. Trois missionnaires canadiens, dont André Cloutier, et Claude Doyon avec qui j'ai étudié à l'Ancienne Lorette, sont là en plus de 2 confrères camerounais.

Le lendemain, nous prenons quelques heures de repos. J'en profite pour faire le tour des lieux. Le Collège St-Michel est immense. Environ 2000 élèves le jour et 650 le soir. Cette école secondaire (lycée) reçoit surtout des jeunes des milieux populaires. Elle donne à tous la chance d'étudier. Le jour suivant, nous rencontrons les professeurs pour les encourager dans leur mission d'éducateurs et leur donner les orientations pédagogiques de l'institut. Cette année, le thème porte sur une pédagogie de la confiance à développer dans nos rapports mutuels avec les collaborateurs et dans notre façon d'éduquer les jeunes. Les éducateurs se montrent très intéressés et posent des questions pertinentes.

21 au 23 mars : Nlong

Le dimanche matin, nous nous rendons à Nlong, village situé en direction de Yaoundé, la capitale du pays. Yaoundé est à environ 300 km de Douala. La route est bonne. À une quarantaine de kilomètres de la capitale, nous prenons une route de campagne assez minable pour Nlong. C'est la brousse. Après une vingtaine de minutes, nous arrivons au village. Nous y apercevons une grande église, un presbytère de style colonial, une école primaire et un internat pour les filles. Tout a une apparence vieillotte et négligée. Ce furent certainement de beaux édifices dans le temps... Derrière l'église, nous retrouvons la propriété des frères. Un grand terrain ayant appartenu à une communauté de frères indigènes qui s'est jointe à nous il y a plusieurs années. C'est là que résident nos frères âgés. Les quatre frères vivant à Nlong sont très âgés et passablement handicapés. Trois souffrent de cécité dont l'un totalement et se déplacent péniblement. Le responsable tient le coup, malgré ses 77 ans.

C'est également le lieu d'un internat pour les garçons de la région. Cette année, l'internat est fermé pour permettre une rénovation absolument nécessaire. Je suis surpris de voir son état... En plus, il y a environ un mois, la toiture de l'internat a été complètement arrachée par un vent très violent. Alors, réfection du toit et rénovation intérieure sont au programme de l'année. Crudem, une O.N.G. canadienne, s'est engagée à aider pour les travaux. L'internat rouvrira en septembre.

C'est à Nlong que se situe notre cimetière communautaire. J'y retrouve un confrère avec qui j'ai vécu à Rome de 1997 à 2000, le frère Claude Cadoret. Ce dernier s'était porté volontaire pour venir servir au

Cameroun à la fin de son mandat de conseiller général en 2000. Il devait nous recevoir et avait organisé notre visite. Mais deux semaines avant notre arrivée, il est décédé à la suite d'une crise de paludisme très forte. Il avait 66 ans. Ce fut un choc pour tous ici. Il m'avait écrit quelques jours auparavant pour me souhaiter la bienvenue dans son lieu d'adoption. Nous étions de bons amis. Qu'il repose en paix!

24 au 26 mars : Yaoundé

Yaoundé est la capitale politique du Cameroun. Cette ville est située dans le centre du pays. Elle compte environ 1,5 million d'habitants. Elle semble un peu plus riche que Douala. C'est le siège du gouvernement et son centre-ville est assez bien. Le palais du président que nous voyons de loin semble imposant. Comme toutes les villes africaines, les boutiques pullulent et les marchands ambulants sont partout. Un certain désordre règne dans la circulation. Les taxis de couleur jaune sont omniprésents. Ils circulent lentement cherchant des clients. Ils coupent la circulation et arrêtent à tout moment. Ils sont si nombreux que cela me semble une véritable marée jaune.

Dans cette ville, nous habitons une maison qui nous est prêtée par le diocèse. La maison est assez bien, mais est mal située. Tout y est bruyant et les environs, malpropres. C'est là que se situe le bureau du supérieur de la délégation. Le frère Claude, récemment nommé à ce poste, venait d'y entrer. Il n'aura pas eu le temps d'y faire grand-chose. Un frère étudiant y vit avec un autre confrère complètement aveugle. Un autre aveugle, me direz-vous. Eh oui, cela semble un problème important ici. Le gouvernement vient de lancer une campagne particulière de dépistage. Un

troisième frère vit normalement là. Il est actuellement à Rome pour suivre une session de formation. Je l'ai vu avant de partir et il m'a donné une pile de lettres à distribuer aux siens. Près de la maison, il a fait un jardin intéressant où tout pousse : bananes, aubergines, haricots, choux, maïs, ananas... Il suffit d'arroser.

26mars : Retour à Douala

Nous retournons à Douala pour continuer notre voyage vers le Nord Cameroun et le Tchad. Nous prenons un bus EXPRESS. Un petit problème cependant. Le président de la Guinée est en visite et les routes de l'aéroport sont bloquées pour son arrivée. Nous sommes arrêtés pendant une quarantaine de minutes.

En arrivant à Douala, j'ouvre l'internet. J'y découvre quelques courriels qui nécessitent une réponse immédiate. Je le fais, car je sais que dans le Nord, je n'y aurai pas accès. Les communications téléphoniques et Internet avec le Nord Cameroun et le Tchad sont excessivement difficiles sinon inexistantes. Le 27, je confirme les billets d'avion pour Maroua en direction de Mokolo. Ce fut bien de le faire, car le voyage est devancé d'une heure. Départ de la maison à 4 h 30 pour le vol prévu à 6 h 30. J'en profite pour visiter un peu la ville avec un confrère camerounais. Ma constatation : les conditions affreuses des rues. La circulation y est très difficile.

Le 29 mars : départ pour Mokolo via Maroua (détourné via Garoua)

Lever vers 3 h 30 pour être à l'aéroport 2 heures avant le départ tel que confirmé samedi. Tout semble calme à notre arrivée à l'aéroport. Un

porteur nous invite cependant à vérifier les annonces sur un tableau. On y lit : Vol pour Maroua annulé (sans autre raison). Interrogations, frustration chez les voyageurs qui arrivent. Pour nous, c'est la première fois. D'autres avaient goûté à la même médecine vendredi! Aucun représentant de la compagnie Air Cameroun n'est là car ils n'ont pas de vol! Quel service... Il n'est pas possible d'envisager un transport routier, car les routes sont affreuses dans ce secteur et il y a des coupeurs de route qui volent les passants. De retour à la maison, nous décidons de prendre notre chance le soir même avec un autre vol sur une ville: Garoua. Le voyage sera plus long. C'est comme, étant à Toronto, prendre un vol pour Rimouski, mais devoir s'arrêter à Québec. Nous devons donc ajouter 200 km de route aux 75 prévus... Et comment nous débrouillerons-nous en arrivant là-bas en pleine nuit, à 23 h 00 ? On déconseille de prendre des taxis à ces heures par peur des bandits et des vols... Et comment aviser le frère Gilbert Allard qui nous attend à Maroua puisque nous ne pouvons pas téléphoner à Mokolo? Dans la salle d'attente, nous nous informons auprès d'une sœur qui voyage sur le même vol. Elle connaît bien le milieu, se rend à Garoua et ira coucher à la Procure des Missions. C'est rassurant. Plus tard, à l'escale de Yaoundé, elle téléphonera à la Procure pour avertir de notre arrivée. On lui dit que le frère Gilbert est là également pour nous attendre. Comment a-t-il su? Nous apprendrons plus tard qu'ayant vu l'annulation du vol de Maroua, il s'est dit tout simplement que nous arriverions à Garoua et a fait les 200 km pour venir nous y accueillir.

Après une longue attente de 90 minutes pour les bagages, nous allons à la Procure des Missions pour y dormir. La nuit est fraîche... Il fait 39° C

seulement! Nous y arrivons vers minuit et demi. (La Procure des Missions est très importante en Afrique. C'est un lieu d'accueil tenu par une communauté religieuse dans les principaux endroits de passage des missionnaires. On peut y dormir et manger à coût abordable, le temps qu'il faut pour faire les emplettes ou attendre un prochain avion...)

La nuit est courte. Vers 5 h, l'appel à la prière des musulmans se fait entendre par haut-parleurs. Ces derniers sont nombreux dans cette région du Cameroun. Je me lève donc vers les 5 h 30 et participe à la messe de 6 h 15 où sont présentes une quinzaine de personnes dont un bon nombre de missionnaires de passage comme nous.

Après le petit déjeuner, nous partons rapidement afin de voyager avant la chaleur. 275 km à faire sur une route assez bonne. Nous y serons pour le repas de midi. Le paysage du Nord est différent de celui du Sud. Actuellement, tout est sec... Les arbres sont presque tous sans feuilles et les champs sont brûlés par le soleil. Le sable est omniprésent et les rivières sont de sable. On me dit cependant que dans environ deux mois, tout redeviendra vert et que les champs produiront abondamment. Le miracle de l'eau qui redonne vie à tout. Tout au long de la route, je suis surpris du style des maisons: des huttes de terre avec toiture faite d'herbes sèches. Chaque famille regroupant 4 ou 5 de ces cabanes, généralement en cercle. Chacune a sa fonction: cuisine, grenier, chambre à coucher, etc. Le centre, libre, sert de lieu de vie.

Après un bref arrêt à Maroua pour se désaltérer et acheter quelques provisions, nous continuons notre route pour atteindre Mokolo où vivent les frères. Ils habitent dans un centre

d'animation appartenant au diocèse. C'est le Village de l'Amitié. Des sessions de formation et des retraites y sont offertes. Le frère Lucien Provencher, agronome, y tient aussi son « École d'agriculture ». Il y initie et forme des paysans à une meilleure production agricole. Malheureusement, ce frère est actuellement en repos au Canada pour l'ablation d'un kyste malin dans la région du cou. Nous trouvons également la fameuse « Bûcherie », projet chéri du frère Claude Cadoret. C'est un lieu d'études et de travail scolaire pour les étudiants du quartier. Il y a l'électricité qui permet d'étudier le soir, ce que les jeunes ne peuvent pas faire à la maison.

Ici, les communications sont quasi inexistantes. Il n'y a pas de téléphone, pas d'internet... On doit se rendre à environ 50 km pour téléphoner ou à Maroua (75 km) pour l'internet. Ils ont cependant la télévision par satellite et je peux écouter les nouvelles de France sur TV 5. La température y est « agréable ». Vers midi, il fait 40 degrés C à l'extérieur et environ 36° C à l'intérieur. Inutile de dire que je transpire au moindre effort et qu'il me faut boire beaucoup.

30 mars : Visite d'un village en montagne

Le frère Gilbert Allard est animateur de petites communautés chrétiennes dans les environs. Chacune comprend de 10 à 15 adultes baptisés. Ces communautés vivent en montagne. Il nous en fait visiter une. Ces gens, de la tribu des MBASA, habitent la montagne depuis toujours. Une vraie montagne de rochers où ils ont fait une multitude de petits gradins pour la culture. Leurs maisons sont de terre battue et de pierres. En cette période de l'année, tout est sec. Il n'y a pas plu depuis plusieurs mois.

En route, nous croisons plusieurs groupes allant au marché de Mokolo. Ils apportent chèvres, grains, mangues ou tout autre produit de la terre dans l'espoir de les vendre afin d'acheter ce dont ils ont besoin : mil, savon, ustensiles, etc. Au retour, nous passons par le marché. Les rues du marché sont très animées. Les étalages nombreux se font le plus attrayants possible et il est vraiment difficile d'y passer, tant la foule est dense. Tout le monde est là et les vêtements élégants et colorés des femmes donnent de l'éclat à l'ensemble. C'est la sortie hebdomadaire.

3 avril : Voyage vers le Tchad : 1ère étape Mokolo-Maroua-Figuil

Le Tchad un pays d'environ 9 millions d'habitants. Le français et l'arabe sont ses langues officielles. Le nord est habité par les Arabes et est surtout désertique. Le sud est semi-désertique et à la saison des pluies, on y fait de la culture. Ce pays a vécu une guerre civile, il y a une vingtaine d'années. Ses problèmes sociaux et politiques ne sont pas tous réglés et il y a souvent des accrochages entre tribus. Le gouvernement est accusé de favoritisme et de laisser traîner les conflits tribaux existants. La découverte de pétrole dans le sud du pays pourrait annoncer un avenir meilleur si cette richesse est bien gérée.

Pour nous y rendre, nous prenons une automobile de Mokolo. Nous prendrons à l'aéroport de Maroua, à environ 75 km de Mokolo, le frère André Zanga qui nous accompagnera au Tchad. Rendus à l'aéroport, on nous informe, ô surprise, que l'avion ne vient pas ! Nous réussissons, heureusement, à téléphoner au frère André à Douala. Il nous rejoindra le lendemain au Carmel

de Figuil où nous passerons la nuit en l'attendant. Figuil est entre Maroua et Garoua. C'est de là que nous prenons la route nous conduisant au poste-frontière de Lérée au Tchad. Il arrive le lendemain comme prévu après un vol sur Garoua et un trajet de plus de 2 heures de bus.

4 avril : Voyage vers le Tchad : 2^e étape : Figuil-Pala

La distance de Figuil à Pala est d'environ 135 km. La route y est cependant affreuse : une vraie course à obstacles. Il nous a fallu éviter de nombreux « cratères » et circuler de grands bouts sur de la vraie « planche à laver » ou « tôle ondulée » comme on dit dans la région. À la frontière de Lérée, nous devons remplir une demande de visa. Au premier bureau, cela va bien. Nous nous rendons ensuite dans un autre bureau pour les formalités d'entrée de l'auto. Nous avons les documents nécessaires procurés gratuitement au Cameroun, mais un agent exige un autre document qui selon lui fait partie de nouvelles normes administratives. Ce papier coûte environ 8 €uros. Nous n'avons pas réellement le choix même si nous contestons ses affirmations. Il nous donne le papier sans reçu, et pour cause, car au barrage routier suivant, on nous dira que ce papier n'a aucune valeur et que notre premier document était le bon ! Et nous devons passer par 3 autres bureaux où chaque fonctionnaire étire le temps au maximum dans l'espoir que nous lui offrons un petit encouragement pour activer son travail.

Nous arrivons à Pala vers 14h. Les frères y dirigent une école secondaire (lycée), option technique agricole, d'environ 350 élèves. Cette école appartient à la communauté et

est encore en agrandissement, car il manque encore 2 classes afin d'offrir le cycle secondaire au complet. Quatre frères de nationalités différentes y travaillent (1 Américain, 1 Sénégalais, 1 Camerounais, 1 Tchadien).

Le dimanche, nous nous rendons à la célébration des Rameaux. Une foule nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfants de toutes conditions sociales, fait la procession d'environ 1 kilomètre en chantant, en criant de joie (ces cris stridents des femmes africaines) et en dansant. La messe célébrée par l'évêque, un oblat canadien de St-Éloi près de Trois-Pistoles, est animée en 6 langues différentes. C'est vraiment la fête de tous les chrétiens du coin.

7 avril: Voyage de Pala à Bébedjia

Une autre distance d'environ 300 km nous attend. Nous partons tôt le matin pour éviter au maximum la chaleur du jour. La route ressemble aux précédentes. Il y a cependant des travaux de réfection en cours à certains endroits. À un barrage routier, à Krim Krim, les contrôleurs routiers, après avoir pris nos passeports, exigent de nous environ 10 € par passager pour passer. Ils appellent cela « les formalités ». Nous sommes 4 étrangers : 2 Camerounais, le frère Mathieu et moi-même. Ils ont les cartes maîtresses de leur côté. Nous négocions environ 1 h 15 avant de nous rendre et de payer 5 € chacun, sachant bien que cet argent ira directement dans les poches des douaniers. Mais nous n'avons pas d'autres choix si nous voulons continuer notre route. Il est fréquent que les agents de la police nationale, mal payés, arnaquent ainsi les gens aux postes de contrôle pour

« arrondir » leur budget. Malgré les protestations des gens, cette situation perdure, car le gouvernement a placé ses amis à ces différents postes. Malgré nos craintes anticipées, la suite du voyage se fait sans anicroche.

Bébedjia est une petite ville. Les services peu nombreux: pas d'électricité, ni service d'eau courante, ni d'égoûts. Un missionnaire capucin italien y a organisé un hôpital et un centre d'animation sociale, il y a une vingtaine d'années. Le diocèse a hérité ensuite de l'ensemble. L'évêque a alors demandé aux Frères du Sacré-Cœur de changer la vocation de ce centre d'animation et d'en faire une école secondaire. C'est là que nos frères travaillent. Ils y sont 4 dont le frère Armand Boisvert, un Canadien, ancien conseiller à Rome. C'est une école secondaire privée d'environ 300 élèves. Ici, comme à Pala, l'école dessert une population de petits paysans qui pratiquent une culture de subsistance. Les frais des élèves, très peu élevés, couvrent environ le tiers du budget de l'école. Le reste est quêté par le diocèse auprès de bienfaiteurs surtout italiens. Une trentaine de séminaristes et six aspirants à devenir frères fréquentent cette école.

Depuis quelques années, la découverte et l'exploitation du pétrole dans la région de Bébedjia ont influencé la vie de ces gens. De nombreux étrangers, des Américains surtout, y travaillent et le coût de la vie ne cesse d'augmenter. Certains problèmes sociaux s'ensuivent.

Je participe aux cérémonies de la Semaine sainte à la paroisse les jeudi et vendredi saints. À la veillée pascale, il y a eu de nombreux baptêmes d'adultes. Ce sont de très longues cérémonies. Les Africains aiment se rassembler tout simplement pour être là, prier et chanter ensemble.

Le temps a peu d'importance. Je fais remarquer que le christianisme n'est implanté au Tchad que depuis environ 75 ans. L'Église tchadienne est très pauvre et vit surtout de l'aide extérieure. Les chrétiens, peu nombreux, sont environ 6% de la population. Ils vivent surtout dans le Sud et côtoient les religions traditionnelles. Par contre, au Nord, les musulmans se sont implantés chez les populations d'origine arabe. Les relations sont généralement cordiales entre eux.

11 avril : Jour de Pâques et retour vers Pala

Nous partons tôt en ce matin de Pâques afin d'entrer à Pala pour fêter avec nos frères la Résurrection du Seigneur. Nous sommes accompagnés d'un frère tchadien (F. Urbain) qui parle arabe et nous n'avons pas de problème particulier de formalités cette fois! Il conduit rapidement et nous « survolons » les trous! Tout empoussiérés, nous entrons à Pala pour le repas du midi.

Les jours suivants, nous visiterons notre autre communauté de Pala qui vit au Séminaire diocésain. Ils sont trois. Le frère J-N Mathieu y est responsable des séminaristes depuis plus de vingt ans. Un autre confrère est responsable d'un centre d'animation pour les jeunes et le troisième rend différents services.

14 et 15 avril : Retour vers Garoua et Douala

En quittant Pala, nous avons terminé la visite de nos différentes communautés. Nous étions sur le chemin du retour. Un retour qui s'est fait sans problème. Nous nous sommes rendus à Garoua afin de reprendre l'avion pour Douala. Nous avons couché à Garoua où nous avons réservé des chambres à notre aller. La température était aussi chaude. Nous avons eu une bonne journée de repos avant de prendre notre vol en soirée. Bien entendu, ce vol a son histoire particulière. Prévu à 19 h 30, l'avion n'est parti qu'aux environs de 22 h 30. Et un surplus de passagers à l'escale de Ndjamena au Tchad, nous a valu un retard supplémentaire d'une heure! Nous sommes arrivés finalement à Douala à 5 heures du matin au lieu de 23 h 30 comme prévu. L'important est que nous soyons arrivés!

15 au 18 avril : Repos à Douala et départ

L'étape finale de Douala nous a permis de rencontrer le responsable de la Délégation afin de partager avec lui les conclusions de notre visite. Nous en avons profité pour refaire un peu les énergies avant la suite : une visite rapide de quatre autres pays africains (Côte-d'Ivoire, Togo, Mali et Burkina Faso) pour Mathieu et le retour à Rome pour moi, le 18 avril en soirée. Un voyage qui s'est bien déroulé malgré un léger retard au départ.

CHAPITRE 7

HAÏTI

17 décembre 2004 au 30 janvier 2005

17 décembre : Départ de Rome et voyage vers Londres et New York

Je prends British Air pour me rendre à Londres. Je continue ensuite avec American AirLines. Nous partons à l'heure. En arrivant à Londres, nous devons cependant tourner en rond environ 1 heure au-dessus de la ville, car l'aéroport est congestionné. Le temps du transfert devient alors très court, surtout que je dois transférer du terminal 1 au terminal 3. Cela prend environ 20 minutes avec l'attente du bus. Finalement, après une longue marche dans les corridors, j'arrive au comptoir AA. Au poste de sécurité, j'ai droit à un vrai contrôle : sac de voyage et souliers. Et en retard que j'étais, je me retrouve en avance, car j'attends encore une heure avant le départ !

L'avion AA est vaste. Les sièges ont plus d'espace et je suis plus confortable que dans les autres modèles. Le service est bon. Cependant, AA ne donne aucune boisson alcoolique ou vin pour les repas, même sur un vol international. Une nouvelle restriction pour économiser ! Il faut payer si nous en désirons. Durant ce voyage d'environ 7 heures, je dors un peu tout en écoutant Céline Dion. J'arrête à New York pour la nuit et continuerai demain à 9 heures. La douane se fait rapidement, car je ne récupère pas mes bagages. Ils suivront demain, du moins, je l'espère. Je sors pour rencontrer le frère Joe Rocco, qui réside tout près de l'aéroport JFK, à South Ozone Park. Il est là, mais on ne se voit pas. Je passe et repasse...et je ne le vois toujours

pas. Je me dirige vers le téléphone. En cherchant le numéro, j'aperçois de dos quelqu'un qui pourrait être Joe. Je vais vérifier. C'est bien lui. Il ne m'avait pas vu passer. Il me conduit à la résidence des frères en 5 minutes. C'est un lieu connu. J'étais ici, il y a environ un mois. Le salon est bien décoré pour Noël. Je ne m'éternise pas dans les bla-bla. Il est 23 heures. Pour moi, il est déjà 5 heures du matin et je m'endors...

18 décembre : Arrivée en Haïti

Une bonne nuit, avec lever à 5h45, et je pars vers 6h30 pour l'aéroport. Ce trajet de 5 minutes me prend environ 1 heure. Un blocage à l'entrée de l'aéroport en est la cause... Je suis à temps sans problème, car je ne suis pas le seul à avoir vécu le blocage... Nous montons finalement dans l'avion AA vers 9h15. Quand tout est prêt vers 10 heures, on nous annonce un nouveau délai à cause d'un surplus de poids dans l'avion. On fait descendre six personnes qui, bien qu'étant sur la liste d'attente, étaient montées. Il faut savoir que les Haïtiens voyagent toujours avec des bagages énormes. Venant de l'extérieur, ils apportent avec eux toutes sortes de marchandises pour le commerce ou pour la famille. Le temps de sortir les bagages, d'assister à quelques palabres de mécontentement et, finalement avec 2h15 de retard, nous partons. Le voyage se fait bien. J'ai hâte de revoir ce pays malgré les conditions d'insécurité actuelles. J'en suis à mon troisième voyage. J'ai déjà rencontré toutes les communautés en

2001 et fait une courte visite en 2003 au moment où cette entité devenait une Province communautaire.

En survolant Haïti, je vois les montagnes dénudées et brûlées par la sécheresse. Lors de sa découverte, Haïti était riche de ses arbres et de sa végétation. Les colons français et les exploitants forestiers américains ont coupé la forêt à des époques différentes sans faire le reboisement. Et les Haïtiens brûlent ce qui reste maintenant pour faire cuire leur nourriture... Vive la protection de l'environnement ! Et cela produit les inondations vécues à Gonaïves en novembre dernier, avec ses 3000 morts...

Nous atterrissons vers 15 h 30. Un avion d'Air Canada est sur la piste. La sortie se fait vite et je suis surpris de voir l'aéroport renouvelé et propre. Lors de ma première venue, il y a quatre ans, c'était réellement différent. Ce fut un projet pour le bicentenaire de l'indépendance acquise en 1804 avec la révolte des esclaves contre les colons et l'armée française. Voilà pour l'histoire !

Le passage aux douanes et la récupération des bagages se font rapidement. Le frère Joseph Alexandre, le supérieur provincial, m'attend. Sur la route, je vois des soldats de l'ONU qui assurent la sécurité. Ils sont ici depuis le départ du Président Aristide en mars 2004. Ses partisans, les chimères, veulent son retour et manifestent régulièrement. Ces chimères sont de jeunes pauvres des bidonvilles que l'ex-président a armés pour assurer son pouvoir. Ce sont eux qui créaient du trouble dans les manifestations anti-Aristide et qui, maintenant, produisent le désordre contre le régime actuel. Ils contrôlent des quartiers, brûlent des autos et parfois attaquent les gens. On

les dit responsables de plusieurs assassinats de policiers (une cinquantaine). Ils sont soutenus et fortement payés par des membres influents du parti d'Aristide, le Famy Lavalas, ou d'autres profiteurs qui souhaitent déstabiliser le pays au maximum afin de continuer le système de contrebande et le commerce de la drogue dont ils seraient les principaux bénéficiaires.

Nous faisons le voyage assez rapidement pour nous rendre à Pacot, la maison provinciale. Nous passons dans Delmas, une zone chaude, c'est-à-dire une zone où les chimères font régulièrement du grabuge, bloquent la route et parfois tirent dans la foule... Nous passons sans problème. Au moment du départ, 6 semaines plus tard, le frère Joseph me confiera qu'il avait fait le trajet le matin pour vérifier les conditions de sécurité de la zone et avait planifié d'autres possibles routes au cas...

Les dix frères de la maison de Pacot m'attendent et m'accordent un accueil chaleureux. Un peu de repos, une bonne douche et je suis presque frais et dispos... J'assiste à la messe dominicale du samedi soir avec la communauté. De nombreux laïques des environs y participent.

19 décembre : Repos

Un jour de repos n'est pas de trop. De la maison où je suis, j'ai un bon poste d'observation de la rue. Un peu plus haut, existe une zone pauvre où il n'y a pas d'eau. Je vois régulièrement des gens qui passent pour aller en chercher dans une fontaine située plus bas. Beaucoup de jeunes enfants avec des contenants de 4 litres, des adultes, des femmes surtout, et des jeunes garçons et filles

avec des seaux de 20 litres sur la tête. Des femmes descendent ou remontent aussi avec des bassins de linge pour le lavage. Le matin, plusieurs femmes circulent avec de grandes cuves contenant des produits de toutes sortes

qu'elles vont vendre en ville. Le peuple haïtien est un peuple de commerçants. Tout le monde vend quelque chose au marché ou le long des différentes rues: nourriture sèche, repas chaud, linge neuf ou friperie...

CARTE D'HAÏTI



20 décembre : Rencontre du Conseil provincial

Aujourd'hui, je rencontre le responsable, le frère Joseph Alexandre, et son conseil afin de planifier la visite et de partager avec eux certains thèmes d'animation. La province d'Haïti compte actuellement 39 frères. Ils sont tous Haïtiens sauf 3 Canadiens. L'administration est complètement autochtone. Les frères sont présents à la capitale, Port-au-Prince, à Carrefour, en banlieue, et dans trois localités du Sud : Port-Salut, Les Cayes et Miragoâne. Je visiterai tous ces lieux.

21 décembre : Visite de Thorland

Ma première destination est le postulat et le noviciat de Thor. Je revois le long de la route les misères que j'avais vues lors de mes deux visites précédentes. Nous passons par des quartiers chauds : Logane, Bicentenaire, etc. Les gens de l'ONU sont présents à quelques endroits. Leur présence veut rassurer les gens et calmer les ardeurs des chimères. La circulation est pénible. Les anciens autobus scolaires américains et les camions de toutes sortes qui servent de transport en commun, abondent et la circulation est très lente. Les intersections sont bloquées par une

circulation en désordre. Je constate cependant une amélioration au niveau de la propreté. La plupart des carcasses d'autos brûlées lors des manifestations ont disparu et les amas de déchets sont moins nombreux.

J'arrive à Thor. Cette propriété est un espace de tranquillité dans un environnement assez pauvre. J'y trouve des manguiers, des chocolatiers, des bananiers et différentes sortes de fleurs. C'est là où se trouve la maison de formation. Nous y avons 13 novices et 10 postulants. Ils sont âgés de 22 à 35 ans et ont tous au moins l'équivalent du niveau collégial. Quelques-uns ont un diplôme d'enseignant ou ont commencé des études universitaires.

Cette réalité contraste avec le peu de jeunes frères rencontrés dans les pays du Nord. Qu'est-ce qui attire ces jeunes ? Une vocation religieuse réelle ou un avancement social ? C'est une question que les responsables doivent se poser constamment en tentant de faire un réel discernement avec eux dans ce temps de formation. Il faut dire que ce pays est très religieux et que l'éducation est une nécessité. On estime à environ 40% les jeunes qui ne sont pas scolarisés.

Je rencontre chacun d'eux et, globalement, je vois en eux des jeunes sérieux, profondément spirituels et qui sont attirés par l'éducation. L'essentiel pour la communauté est de les former le mieux possible. Et tous seront, nous l'espérons, des piliers pour leur pays, qu'ils soient frères ou pas.

Le 24 décembre au soir, nous avons un repas festif et une soirée sociale avec petits cadeaux, chants et différentes activités récréatives. Vers 10 h 30, nous nous préparons pour la messe de la nuit à 11 heures. On a placé des chaises en quantité pour

recevoir les voisins. Mais voilà qu'un orage et des vents violents se déclenchent et durent une heure environ. Il va sans dire que les chaises ont été ramassées en vitesse et qu'il n'est venu presque personne.

J'ai appris plus tard que les Haïtiens ne sont pas pressés. S'il y a une activité à telle heure, les gens arrivent au moins 15 à 30 minutes en retard... Ainsi, le jour de Noël, à la messe, il y avait environ 50 personnes au début et à l'homélie, l'église était pleine. Ce qui m'a le plus surpris, ce fut de voir l'élégance de chacun. Habits et cravates pour les hommes et les garçons, chapeaux et robes de couleurs voyantes pour les dames. Les fillettes portent beaucoup la robe blanche et des rubans blancs dans les cheveux. Et les souliers sont toujours impeccables. On ne sort pas pour des cérémonies si on n'a pas de souliers de cuir propres. Et c'est une condition pour aller à l'école...

2 janvier 2005 : Repos à Tomassin (La Boule)

Après ma visite de Thor, on m'offre un temps de repos. Nous allons en montagne à environ 45 minutes de Port-au-Prince. La route est assez difficile et le trafic abondant et dangereux à cause des camions qui en prennent large. Nous allons à Tomassin. Les frères y ont résidé pendant 30 ans. En septembre dernier, à cause du retour au Canada d'un missionnaire et du décès d'un résident, la maison a été fermée. On attend une bonne offre d'achat. Elle sert actuellement de maison de repos pour ceux qui veulent sortir de la ville et de sa chaleur de temps à autre. Ici, la température est fraîche la nuit et le jour, c'est toujours bon à cause de l'altitude.

J'y demeure trois jours avec le frère Joseph. Nous visitons les environs. J'y découvre de très belles maisons qui n'ont rien à envier aux plus belles maisons canadiennes, avec une vue exceptionnelle sur Port-au-Prince. Il y a de l'argent dans ce pays qui est le plus pauvre de l'Amérique... À mi-chemin entre PAP et Tomassin, se situe Pétionville, une belle petite ville propre bien organisée avec plusieurs boutiques modernes. Nous la visitons. Il y a beaucoup moins de pauvreté qu'à la capitale.

5 janvier : Visite à la Maison Provinciale de Pacot

C'est la maison de l'administration de la province. Le provincial, l'économiste et quelques frères enseignants, étudiants ou au repos y demeurent. Ils sont 10. J'y retrouve les bienfaits de la modernité : eau chaude pour la douche, électricité régulière (car ils ont un moteur d'appoint), internet pour pouvoir répondre à mes correspondants et même le câble où je peux voir la télévision de Radio-Canada... Je rencontre chacun personnellement et anime quelques réunions comme dans toutes les communautés.

8 janvier : Début de la visite dans le Sud : Port-Salut

Après cette visite plutôt agréable, je pars pour un long voyage avec le frère Jos Alexandre, mon guide. Toutes les visites à venir se feront dans des communautés qui sont en charge d'écoles. En Haïti, les écoles sont généralement mixtes et le nombre d'élèves dans chaque classe voisine les 45. Les écoles des communautés religieuses sont très appréciées. Il y a des écoles privées, des écoles gouvernementales congréganistes, c.-

à-d. confiées à des communautés religieuses, et des écoles publiques. En général, le système public est très déficient et les professeurs manquent de professionnalisme. Ils s'absentent régulièrement et les écoles n'ont pas le minimum nécessaire pour un bon fonctionnement.

Nous partons donc à 5h30 du matin afin d'éviter le trafic et les bouchons de PAP en direction de la pointe sud de l'île. La route est meilleure qu'il y a 4 ans. Le secteur de Petit-Goâve est difficile, mais le reste est assez bon. Un secteur est en réparation. Une entreprise de Taïwan y fait de l'excellent travail. Nous longeons la mer. Il y a de belles plages et, à certains endroits, de très belles terres agricoles. On y cultive la canne à sucre, les bananes et des produits maraîchers. On rencontre régulièrement des soldats de la MINUSTA (ONU). Nous arrivons vers 11 h 30 à Port-Salut après nous être arrêtés quelques minutes aux Cayes où nous avons des frères. Port-Salut est la ville de naissance de l'ancien président Aristide. Cela paraît dans la rue principale qui est pavée avec des blocs de ciment. On aperçoit également quelques très belles maisons construites par des amis de l'ancien régime.

Nous sommes accueillis par les 3 frères qui y vivent. Ils travaillent à l'école qui compte environ 350 élèves du primaire. L'un la dirige et les deux autres, très jeunes, y sont en stage pour l'année. Ces derniers enseignent l'anglais, l'espagnol et la catéchèse. Il y a aussi un début de secondaire avec une petite classe de secondaire 1. Les gens ici sont très pauvres. L'école ne peut vivre par elle-même. Elle est subventionnée par les surplus de nos écoles de la capitale. On y offre régulièrement des repas aux élèves,

dons d'organismes internationaux qui fournissent le riz. Actuellement, il n'y en a pas, car les réserves n'ont pas été renouvelées depuis quelque temps.

L'après-midi de notre arrivée, je passe près de l'église. On y célèbre des funérailles. Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre la force des cris et des pleurs. Et dehors, un groupe musical attend pour accompagner le cortège vers le cimetière. Le défunt a été tué : une histoire de vengeance.

Il y a une plage à environ 5 km de la maison. Nous nous y rendons le dimanche après-midi. Ce fut certainement une plage très fréquentée autrefois. Quelques hôtels désaffectés bordent la route. Les touristes ont fui à cause de la violence. J'y rencontre de nombreux soldats de l'ONU. J'en contacte deux et nous causons un peu. Ils viennent de l'Uruguay. Leur rôle est d'assurer une certaine sécurité dans la région. Ici, ils n'ont pas de difficulté. Je sais par contre que ceux de PAP, des Brésiliens, ont à affronter régulièrement des bandits, des chimères et même des soldats démilitarisés.

Comme dans chaque école, j'ai droit à un accueil officiel. Tous les élèves sont alignés dans la cour, vêtus du costume réglementaire. On fait un petit discours de présentation et d'hommages. Parfois, on ajoutera des poésies, des chants, des danses et, à quelques occasions, des offrandes de fleurs ou de cadeaux, selon l'inspiration de la direction de l'école. Je réponds en leur disant de « belles choses » et en les encourageant à faire les efforts nécessaires à leur réussite. Je rencontre également l'équipe de direction, lorsqu'il y a lieu, et les enseignants pour une animation sur la pédagogie des Frères du Sacré-Cœur basée notamment sur le respect et la confiance en l'enfant, sur ses capacités de croissance personnelle et sur l'aide

à donner à ceux qui ont le plus de difficultés.

10 janvier : Les Cayes

On retourne sur nos pas pour atteindre les Cayes. C'est une des premières écoles que les frères canadiens ont ouvertes en Haïti lors de leur venue en 1943. Cette école appartient à la paroisse. Elle est située dans un milieu insalubre à cause du marché public qui l'entoure depuis quelques années. Des déchets y pourrissent et les feux qu'on y fait régulièrement pour brûler ces « fatras » créent un air infect. Une senteur repoussante est constante et les bruits du marché envahissent l'école de 8 à 18 heures. L'enseignement y est fait dans le bruit. Les 4 frères de la communauté vivent à l'étage. Les frères se construisent actuellement une résidence hors de la ville avec l'idée de bâtir plus tard à cet endroit une école privée primaire et secondaire. Ils continueront cependant de garder la direction de cette première école. Ils dirigent également une petite école technique de l'autre côté de la rue. C'est le frère Jn-Paul Labrecque, un Canadien, qui la dirige. Cette école est appréciée pour son enseignement pratique en menuiserie, en soudure et en électricité, je crois. Elle permet aussi à quelques-uns des anciens élèves de travailler dans certains ateliers, à leur propre compte, en attendant de se trouver du travail.

Comme ailleurs, il est surprenant de voir passer dans les rues un grand nombre d'uniformes scolaires différents. Chaque école a le sien. Le soir, je vois des élèves qui étudient sous la lumière de la lampe de rue, car plusieurs maisons n'ont pas l'électricité. Bien sûr, lorsque le service n'est pas coupé...

12 janvier : Miragoâne

Miragoâne est un lieu très négligé et très pauvre situé sur la côte sud. C'est un port de mer sans grandes activités. Trois frères y vivent présentement et y dirigent une école maternelle et primaire, et un début d'école secondaire. C'est l'endroit de la première fondation en Haïti. Par manque de personnel, les frères ont quitté ces lieux pendant plusieurs années. Lors de mon passage en 2001, les gens réclamaient le retour des frères. Ils y sont revenus l'année suivante. L'école a repris de l'allure depuis et quatre salles de classe y ont été construites pour accueillir le secondaire. De même, des locaux adaptés pour la maternelle sont en construction. De la vieille résidence rénovée, située à côté de l'école, nous avons une vue superbe sur la mer, sur la grande île de la Gonâve et... sur la zone des taudis environnant le port.

14 janvier : Le Juvénat-Collège de Carrefour

Carrefour, c'est le retour à la capitale ou presque. C'est une ville qui est dans la banlieue de Port-au-Prince dans une zone assez pauvre. Nous y avons une école « immense ». Environ 3000 élèves la fréquentent, divisés en trois groupes : la maternelle de 3 à 5 ans qui accueille 600 petits, le juvénat-collège qui reçoit 2150 élèves réguliers du primaire et du secondaire et un groupe spécial, l'École André-Coindre qui accueille des élèves de tout âge, au niveau primaire ou secondaire, en après-midi et en début de soirée. Ces derniers, environ 250, d'occupations variées, veulent ou apprendre à lire et à écrire ou compléter des études déjà commencées. Ce sont de petites gens qui paient une très petite scolarité. Ils travaillent le matin. Je fus particulièrement bien accueilli par ce

groupe avec chants, danses folkloriques, poèmes, etc. Ce sont des personnes qui apprécient la chance d'être admises dans cette école et d'étudier à un coût minime.

Cette école est bien organisée. Elle possède un très grand terrain pour les activités extérieures et le sport, un auditorium impressionnant, un bon laboratoire d'informatique. Et des paons circulent librement sur la cour de récréation. Une petite communauté de 4 frères gère cela (directeur général et préfets) avec la collaboration d'un groupe imposant de cadres, professeurs et employés de maintenance. L'esprit de tous est très bon et ils sont fiers d'être dans cette école qui jouit d'une excellente réputation.

18 janvier : École St-Jean de Port-au-Prince

Dans cette communauté, nous avons trois jeunes frères : un directeur général à temps plein et deux préfets qui travaillent le matin et étudient à l'université en fin d'après-midi et en soirée. C'est généralement la façon de faire de nos frères en Haïti pour la poursuite des études universitaires. Cela leur fait une bonne journée ! Par la suite, on essaie d'offrir la possibilité d'études à plein temps pour des spécialités particulières. Il y a cette année deux frères aux études en France.

St-Jean est une école à double rotation. C'est d'abord une école primaire qui reçoit des élèves de familles aisées. J'ai su que la scolarité de beaucoup d'entre eux était payée par des parents vivant au Canada ou aux U.S.A. Cet argent venant de l'extérieur est l'un des apports monétaires principaux du pays.

Les 950 garçons sont divisés en 20 classes, des groupes d'une moyenne de 47 élèves. Le but de cette école est clairement de produire un surplus monétaire afin d'aider nos écoles qui ne bouclent pas leurs budgets. Elle est la porte d'entrée principale de notre école secondaire qui lui est voisine et qui jouit aussi d'une excellente renommée. Elle accueille également un groupe d'élèves du secondaire en après-midi et en soirée. Ce groupe, peu nombreux cette année en raison de l'instabilité sociale et de l'insécurité en soirée, compte 5 classes de jeunes adultes. Ils sont environ 225.

21 janvier : École Jean XXIII à Port-au-Prince

Visiter cette école, c'est entrer dans un quartier chaud et pauvre de la capitale. Ce secteur du Bicentenaire qui voisine la Cité de Dieu est un milieu populaire pauvre. Il est déconseillé aux étrangers d'y circuler. Les frères y tiennent une école congréganiste sur les lieux d'une ancienne exposition commerciale. Les bâtiments sont des hangars au toit rond en tôles d'acier. Le gouvernement a demandé aux frères d'y organiser une école, il y a plusieurs années. Dans ces écoles, le gouvernement propriétaire ne paie qu'un petit salaire pour les enseignants autorisés et ne donne rien pour le fonctionnement de l'école ni pour les réparations. Depuis ma dernière visite, les frères ont dépensé beaucoup d'argent pour restaurer cette école. Elle est plus propre maintenant et plus claire. En contrepartie, le gouvernement nous a donné une partie du terrain sur lequel, il y a deux ans, une petite école secondaire privée a été bâtie par la communauté. Elle accueille les élèves du quartier à un coût minime. Cette école est leur école. À preuve, durant les manifestations, on

a brûlé les bureaux de la télévision nationale situés en face, mais personne n'a fait quoi que ce soit à « leur » école.

Il y a trois frères qui y travaillent : 1 directeur et les 2 préfets du primaire et de la maternelle. Il n'y a pas de résidence à cet endroit et les frères vivent à Pacot. Je voyage avec eux. Et là, quelle merveille : je prends une douche à l'eau chaude pour la première fois depuis le 8 janvier! C'est le grand luxe.

22 janvier : Montrouï, une journée de repos.

Montrouï est à environ 2 heures de Port-au-Prince avec les routes existantes et les bouchons. Ce village est le long de la mer des Caraïbes. En m'y rendant, j'admire de belles plages et je vois quelques beaux terrains agricoles où on cultive surtout la banane et de la canne à sucre. Il y a aussi quelques hôtels le long de la côte. Il n'y a malheureusement pas ou peu de touristes à cause de la situation sociale.

De notre propriété, nous avons une belle vue sur la baie. Nous voyons l'autre côté de la grande île de la Gonâve déjà vue à partir de Miragoâne. L'endroit est paisible et le soleil est bon. Même si la plage est abrupte et un peu dangereuse pour les débutants, l'eau est bonne et je me baigne. Cette propriété est un lieu de repos pour les frères. Personne n'y vit en permanence, sauf une famille qui en fait la garde. C'est un centre d'animation pour les écoles de Port-au-Prince. Une petite école y a déjà existé, mais a été fermée, il y a quelques années, faute de personnel. Le projet actuel est de former une petite communauté qui y vivrait dès l'an prochain et de rouvrir l'école : une

école d'alphabétisation gratuite pour les enfants et pour les adultes. Il y aurait 2 classes au début. Ce serait un projet spécial pour répondre aux besoins primaires des gens de cette région. Les habitants du village vivent essentiellement de pêche. Ils sont pauvres, peu cultivés et envoient peu les enfants à l'école. Le financement viendrait des revenus de nos trois écoles « vaches à lait » de Port-au-Prince.

22 janvier : Arrivée au Collège Canado-Haïtien, Port-au-Prince.

Cette école est un lieu d'éducation « référence » dans le pays. C'est une école secondaire privée d'environ 1600 élèves. Sa réputation est excellente. Elle tient son nom des frères canadiens fondateurs. Cette école est reconnue pour sa qualité éducative et est recherchée. La communauté a décidé d'y accepter des élèves de familles aisées afin que les surplus générés aident les écoles plus pauvres. Cette école reçoit également ses propres pauvres. En plus de la rotation du matin, un groupe d'alphabétisation d'élèves de 7 à 77 ans fréquente l'école l'après-midi. Ces élèves peuvent faire le primaire et le secondaire à un coût minime. Parmi les jeunes rencontrés, j'ai vu des jeunes, filles et garçons, qui sont « prêtés » à des familles plus riches. Ces jeunes de familles très pauvres sont pris en charge par ces familles contre les petits services qu'ils peuvent rendre. Certains ont la chance d'aller à l'école après leur travail tandis que d'autres sont simplement exploités. Cette coutume semble cependant diminuer peu à peu.

Comme dans toutes les écoles, j'ai rencontré les 4 frères de la communauté, les professeurs, l'équipe de direction et j'ai eu droit à une

réception officielle devant toute l'école réunie : discours, fleurs, cadeaux, etc. Dans mon message, j'ai utilisé le slogan de l'école en créole : « Pi wo, Pi fô, Pi lwen ». Comme vous voyez, le créole, c'est facile : « Plus haut, plus fort, plus loin ». Cette langue est utilisée presque partout. Les chaînes de télévision et la plupart des postes de radio sont en créole. Les gens parlent normalement en créole. On fait un effort pour parler en français devant l'étranger que je suis.

25 janvier : Centre de formation professionnelle d'Haïti. (CFPH)

Juste à côté du collège Canado, nous avons un centre de formation professionnelle. Ce collège technique est renommé et est possiblement le meilleur d'Haïti, en toute modestie ! Il a reçu et reçoit encore occasionnellement des subventions de l'ACDI, l'agence canadienne de développement international. Il offre l'informatique, l'électrotechnique, l'électromécanique, la mécanique industrielle et le secrétariat. On offre aussi des sessions de formation pour les formateurs : enseignants, garagistes, etc. La formation technique est un besoin en Haïti, mais elle n'est pas suffisamment reconnue. Les jeunes adultes veulent être des diplômés des facultés universitaires, mais souvent cela ne débouche pas sur un emploi. La formation professionnelle assure généralement un travail.

Pour permettre à différentes classes d'élèves (jeunes adultes et adultes) de suivre les cours, il y a trois rotations : matin, après-midi et soirée. Environ 1000 élèves fréquentent cette école. Le directeur est un frère. Deux autres frères âgés vivent avec lui et rendent les services qu'ils peuvent. Une bonne équipe accompagne ce frère

dans la gérance et l'administration de l'école. Environ une centaine de professeurs y enseignent.

26 janvier: retour à Pacot et début de la fin...

Et voilà! Je reviens à la communauté qui m'a accueilli au début de la visite, le 18 décembre. J'ai fait le

tour de la boucle. Il ne me reste qu'à mettre le point final au rapport que je présenterai au conseil provincial demain le 27, et à préparer une intervention pour la rencontre de tous les frères, samedi le 29 à Thor. Ils s'y réuniront pour célébrer le second anniversaire de la fondation de la province communautaire d'Haïti et, comme par hasard, pour fêter mon départ pour Rome le lendemain.

CHAPITRE 8

MADAGASCAR

2 janvier au 20 février 2006

2 janvier : Voyage Rome-Madagascar

Je visite Madagascar pour une seconde fois. Un autre reportage a été fait dans les pages précédentes. Une vision différente peut-être, quatre années plus tard.

Cette visite débute un lendemain de Jour de l'An. Malgré les festivités de la veille, il faut se lever tôt. Nous partons de la maison à 05h15, le frère Ramón Luis García, conseiller général espagnol, et moi-même vers l'aéroport de Fiumicino de Rome. La route est libre si tôt en ce lendemain de fête.

Déjà, à notre arrivée, un groupe important fait la queue au comptoir d'Air France. C'est en ces moments que ma carte de Voyageurs fréquents est utile. J'ai une carte qui nous permet de nous enregistrer au comptoir de la classe Affaires. Il n'y a qu'une personne dans la ligne d'attente.

Le vol Rome Paris se fait normalement et nous arrivons dans les temps annoncés. C'est bien ainsi, car notre temps de transit est de seulement 75 minutes. Un problème se pose rapidement. Les corridors conduisant au poste de contrôle douanier sont pleins. Il semble qu'il y ait eu du brouillard tôt ce matin et plusieurs vols ont été retardés. Les gens sont impatients en ce jour d'affluence. Nous arrivons finalement au lieu de transbordement pour nous rendre en bus au terminal C d'où nous devons prendre le vol pour Madagascar. Le tableau des départs indique un départ à temps, soit à 10 heures...Il est 10

heures et nous sommes encore au poste de sécurité... Nous sommes un peu nerveux et marchons vite pour arriver à notre barrière d'embarquement. Nous y arrivons finalement vers 10h05. Il n'y a plus de file d'attente et les agents de bord semblent fermer les portes... Je fais des signes pour montrer notre arrivée. Une personne à mes côtés me dit tout simplement : " L'embarquement n'est pas encore commencé." Ouf! Un retard bienvenu pour une fois. On nous explique que le retard a été causé par une erreur d'aiguillage des équipes de ménage. Et il a fallu attendre plus d'une autre heure avant que ne commence l'embarquement...

Le vol Paris-Antananarivo dure environ 10 h 30 min. Il est tranquille. Nous arrivons vers 01h15, heure locale, Madagascar ayant 2 heures en avance sur l'Europe. La douane et la récupération des bagages se font assez vite. À la porte, six ou sept frères sont là à nous attendre. Je les reconnais tous sans cependant me souvenir de tous les noms : Je les ai tous rencontrés lors de ma première visite ici en 1999. Nous nous rendons à la Maison provinciale où nous attendent quelques autres confrères. De rapides salutations; un petit goûter et un lit s.v.p

3 et 4 janvier : Maison provinciale

Nous faisons la grâce matinée et prenons le temps de nous adapter à notre nouvelle réalité : des personnes différentes, une température plus chaude et une autre nourriture.

Et déjà, le 4 janvier, nous nous mettons au boulot. Nous nous levons tôt et allons à la messe chez les pères jésuites situés à 5 minutes de marche. Tout est en malgache sauf les numéros des pages dits en français : on nous explique que c'est très compliqué de les dire en malgache et qu'on utilise généralement le français pour les chiffres.

Dans la journée, nous rencontrons les membres du conseil provincial pour partager les objectifs de la visite et dialoguer sur leurs différentes activités. C'est une bonne rencontre, mais la fin de journée m'est

plus pénible. Je me retrouve avec une diarrhée et une fièvre : je passe la nuit entre le lit et les toilettes.

Au matin, je me retrouve passablement affaibli, les muscles endoloris. Je prends la journée tranquillement. Je me sens déjà beaucoup mieux après la sieste. En fin d'après-midi, nous changeons de maison et allons commencer la visite de la communauté des frères étudiants établie à l'ESCA (École Sacré-Cœur Antanimena), notre grand collège de la capitale. En chemin, je constate une certaine amélioration des routes depuis 1999.

Carte de Madagascar



Ambovombe Farafangana Ambatolampy

5 au 8 janvier : Communauté des étudiants à l'ESCA

Le soir, au souper, nous sommes reçus officiellement par les deux communautés qui vivent au collège : la communauté des étudiants et celle de l'ESCA. Les étudiants dont on parle ici sont des frères qui, après quelques années d'enseignement, retournent compléter les études qu'ils n'ont pas eu la chance de faire auparavant. À la réception, on s'aperçoit vite qu'il faudra s'habituer à la coutume locale des discours au style un peu officiel et ampoulé! Le lendemain, c'est la ronde des rencontres qui commencent: deux rencontres d'animation avec la communauté, des rencontres individuelles avec chaque confrère et une célébration de prière incluant une évaluation à la fin.

Le samedi, nous prenons une marche dans la ville. Nous visitons quelques lieux dont *La place du 13 mai*, une boutique de souvenirs, un centre d'achats à la malgache et serpentons quelques rues afin de voir un peu la réalité du milieu.

Le dimanche, nous participons à la cérémonie de la profession perpétuelle de deux confrères, les frères Barthélémy Maharéky et Raphaël Rakotomiandraibe. Deux heures d'une cérémonie significative et bien animée avec de très beaux chants malgaches. De nombreux confrères sont venus des villes environnantes ainsi que quelques parents des profès, des religieux ou religieuses de la ville et des amis.

Un moment particulièrement émouvant fut la bénédiction des profès par un représentant de la famille, soit le grand frère pour l'un et la mère pour l'autre. Ce geste de bénédiction des

parents est très important dans la culture malgache. C'est l'autorisation de quitter la maison et de vivre sa propre vie. C'est un geste de respect et de soumission à la volonté parentale. Après la cérémonie, pendant que les invités se rendent au banquet, il nous faut quitter rapidement pour nous rendre à l'aéroport, car l'avion nous conduisant à la prochaine ville part à 13h.

8 au 12 janvier : Morondava

Nous nous rendons maintenant sur la côte, à Morondava. C'est à environ 550 km vers le sud-ouest. Nous voyageons en avion, car la route y menant est affreuse et il nous faudrait environ 20 heures pour nous y rendre. L'avion nous prendra environ 1 heure. Le voyage est retardé d'une heure à cause d'un problème technique de l'avion. Par la suite, tout se fait normalement. Du haut, nous constatons la couleur rouge des rivières, un phénomène causé par le ravinement de la terre qui n'est plus retenue à cause de la déforestation importante.

Et nous arrivons à Morondava. Il fait très chaud. C'est un milieu très pauvre. Les 4 frères y vivant travaillent dans une école diocésaine d'environ 1100 élèves de la maternelle au second cycle (Maternelle à secondaire III), l'École St-Paul. Environ 35 professeurs y collaborent.

Le lundi matin, nous sommes accueillis par le personnel et tous les élèves. Déjà le soleil est fort et les élèves s'alignent sous les quelques arbres qui donnent de l'ombre. Les mots de bienvenue se font en français et sont traduits en malgache. Nous rencontrons ensuite quelques groupes

d'élèves, parmi les plus vieux. Ceux dont le français est plus fort. Une fois la gêne passée, ils sont curieux et questionnent sur la réalité des frères et des jeunes dispersés dans le monde. Quelques-uns posent leur question en malgache et ils sont traduits par le professeur. À ce niveau scolaire, ils comprennent généralement le français parlé lentement, mais ils ont des problèmes dans l'expression. Nous rencontrons également les enseignants. Nous leur faisons une projection sur l'institut, son internationalité et quelques-unes de nos préoccupations actuelles.

En après-midi, nous faisons une petite sortie pour visiter les environs. Nous nous rendons dans un secteur touristique intéressant à cause de son allée de baobabs. C'est beau à voir. Une petite fille nous offre un caméléon. Il semble que certains touristes en achètent. Nous prenons une photo avec quelques jeunes qui nous demandent en retour des bonbons que nous n'avons malheureusement pas. En soirée, nous découvrons une présence abondante de nos amis les moustiques... Il faut des insecticides pour se protéger. Et le matin, je prends une douche à la chandelle. Le service d'électricité étant coupé régulièrement... On appelle cela le délestage.

Avant notre départ, nous rendons visite à Mgr Pelletier, l'évêque du lieu. C'est un Américain, neveu de l'un de nos frères de Nlle-Angleterre. Il nous invite à un repas. Nous y rencontrons tous les prêtres du diocèse : ils ont une couple de jours de formation à ce moment. La majorité de ces prêtres sont des missionnaires de La Sallette venant de l'étranger. L'Église locale est encore faible dans cette région.

12 au 16 janvier : Tuléar

Nous continuons en avion notre tournée vers Tuléar (Toliara)¹, une ville située le long de la mer toujours vers le sud. Tuléar est une ville chaude (34-35 degrés) dans un territoire très sablonneux et semi-désertique. La ville est plane et les bicyclettes y foisonnent. Nous y rencontrons également de nombreux pousse-pousse. Par cette chaleur, cela demande un effort très grand pour tirer ces voiturettes parfois lourdement chargées. Les frères y dirigent un collège de la maternelle au Bac de 1760 élèves. Le nombre d'élèves a diminué d'une cinquantaine cette année suite à une décision de limiter à 55 le nombre d'élèves par classe. Cinq frères vivent ici. Trois travaillent à l'école comme directeur, économiste ou préfet du 1^{er} cycle et les deux autres terminent leurs études en philosophie à l'université.

Nous faisons une tournée des classes du second cycle, une douzaine de classes de la troisième à la terminale (10 à 13ième). C'est un gros contrat que je partage avec Ramón. Nous nous divisons les groupes et restons dans chaque classe environ 30 minutes : présentation personnelle et de l'institut, rôle des conseillers généraux, emplacements des frères dans le monde, le tout suivi de questions : mode de vie dans les pays du nord, situations des jeunes, nos voyages...

Ce tour des classes est fatigant, car il fait très chaud. De plus, nous rencontrerons les membres du personnel pour un entretien et les représentants des élèves de l'école. Le scénario comprendra toujours hommages, cadeaux et discours de

¹ Tuliar est le nom donné par les Français lors de la colonisation. Toliara est le nom malgache. Il en sera de même pour quelques autres noms de villes.

notre part... Parfois, nous aurons droit à des danses locales ou à un chant. On s'y fait !

L'école, propriété du diocèse, est bien organisée : 4 terrains de sport en ciment, un centre de judo, un centre d'athlétisme, une piste de course, une salle d'informatique, une salle de spectacles... Un frère canadien, le frère Romain Légaré, y a travaillé longtemps et y a obtenu de nombreux projets d'O.N.G. ou d'amis. Ce « Romain » est un véritable monument à Madagascar. Et il sait comment trouver de l'argent pour ses projets. À un moment, il fut consul du Canada à Madagascar et il a su se faire des amis bien placés ...

L'internet ne fonctionne plus dans l'école actuellement ... Peut-être, un jour, le système sera-t-il réparé... Ici, on a généralement peu de souci de l'entretien et des réparations. Nous trouvons un cybercafé où cela fonctionne bien. Nous pouvons reprendre contact avec le monde... Et nous dégustons les fameux litchis du pays. C'est un fruit excellent, juteux et rafraîchissant. Avant de quitter Rome, nous en avons mangé qui venait de Madagascar.

16 au 19 janvier : Ambovombe

De Tuléar, nous continuons en avion vers Fort-Dauphin, situé à environ 500 Km. Les routes pour s'y rendre sont également impraticables. Nous avons cependant un excellent service avec Air Madagascar. Les frères nous y accueillent, mais nous n'arrêtons pas ici immédiatement. Après un peu de repos, le frère Pierre, le directeur, et un mécanicien-chauffeur nous accompagnent par la route vers Ambovombe situé à environ 125 km. La première partie du voyage, nous avons

un paysage agréable avec quelques belles rizières et de la verdure. Mais, après avoir traversé une montagne, nous nous retrouvons progressivement dans une zone quasi désertique. Nous avons parfois quelques poudreries de sable suite à des coups de vent. Nous voyons le long de la route quelques immenses champs de sisal, une plante ligneuse qui sert à faire la corde et les câbles. Cette production crée de nombreux emplois dans la région. Cette usine est propriété d'un français du temps de la colonisation. Et la route est horrible, sauf quelques bons bouts ... On met 3h15 environ pour nous y rendre.

Ambovombe est une ville vraiment isolée et très pauvre. Trois frères vivent ici. Ils travaillent dans une école d'environ 650 élèves du primaire au premier cycle du secondaire. Cette ville n'a pas d'eau. On transporte l'eau en camion-citerne à partir d'une belle rivière vue en cours de route à environ 30 km. Les enfants de l'école sont malpropres ainsi que leur linge, faute d'eau. L'école a un puits qui permet au moins de boire. Les jeunes parlent très peu le français. La réception se fait avec traduction. Nous avons droit à des danses locales effectuées par un groupe de tout-petits. C'est sympathique. Les frères ont quelques animaux (chèvres, poules, dindes) pour compléter le menu les jours de fête... Et sur la cour de l'école vit une famille de maki, une sorte de singe particulier à Madagascar. Ils sont jolis avec leur grande queue grise à rayures blanches.

Dans cette région, peu de jeunes vont à l'école. Ils sont occupés à la surveillance des zébus de la famille et à la recherche de pâturages qui se font souvent rares. La culture ici est particulière. L'élevage du zébu (boeuf local) est l'unique richesse et a une importance et une symbolique très

grandes. La coutume veut que lorsque le propriétaire décède, on mange tout le troupeau. On voit sur les tombeaux les cornes des zébus montrant la richesse du défunt. Les héritiers n'ont qu'à se refaire une richesse...

20 au 24 janvier : Fort-Dauphin (Toalagnaro)

Cette ville est située dans une baie très belle sur la pointe sud de l'île. En Europe ou en Amérique, ce serait un site touristique exceptionnel, un peu comme San Sebastian en Espagne. Mais la situation est très différente ici. Les rues de la ville sont affreuses... et la baie est un vrai cimetière d'épaves de bateaux.

Le collège de 950 élèves vieillit... L'humidité de la mer fait rouiller les tiges d'acier à l'intérieur du ciment et ce dernier éclate. Ici, on donne le second cycle du secondaire jusqu'à la terminale (10^{ième} à 13^{ième}). Notre accueil à l'école se fait en grand : hôtesse avec costume spécial, discours du directeur et des élèves, en français, en espagnol et en anglais pour ces derniers... L'espagnol et l'anglais sont un peu faibles cependant, mais l'effort y est! Le français est plus fort ici. Nous leur adressons la parole sans traduction. Ils semblent bien comprendre. C'est certainement dû à la présence coloniale française qui fut importante ici dans le passé à cause du port.

Le comité des parents nous invite pour un souper. Nous allons dans un petit restaurant assez simple. Une entrée de langoustes nous attend. Il faut dire que le président du comité est exportateur de fruits de mer. Le repas est bon. Les parents se disent heureux du renouveau apporté à l'école par le nouveau directeur. Il y avait eu des

problèmes avant son arrivée. À la communauté composée de 4 frères, on nous sert assez souvent du thon et des crevettes. Ils nous disent que cela coûte moins cher que la viande.

Nous partons le mardi p.m. pour Antananarivo en avion. Nous retournons vers Tuléar et nous nous dirigeons ensuite vers la capitale. Le voyage se fait bien et prend environ 2 heures. Le frère Eugène, provincial, nous attend. Nous nous rendons rapidement à la maison provinciale où on nous attend pour le repas d'anniversaire du frère François-de-Sales qui a vécu quelques années à Rome avec nous.

25 au 28 janvier; Fianarantsoa

Nous partons de Tana (Antananarivo) à 05 heures pour Fianarantsoa, ville située à environ 525 km. Le frère Eugène nous conduit. La route est bonne. Elle est asphaltée, mais les courbes sont innombrables... Tout au long, nous pouvons admirer plusieurs rizières. C'est très beau à voir. Nous arrêtons, après environ 1 h 30 min de route, à Ambatolampy pour le déjeuner. Nous avons à cet endroit une communauté que nous visiterons plus tard. Nous continuons la route par la suite. Nous arrêtons à Ambositra pour visiter un centre important de sculpture. Il y a des œuvres très belles. Nous achetons quelques souvenirs. Les prix sont très bas, car le niveau de vie est sans comparaison avec celui du Canada. L'argent malgache est l'ariary. Nous arrêtons pour manger dans un restaurant de belle apparence. Nous avons un bon repas au coût de 12 € (16 \$) pour les trois. Nous arrivons vers les 17 h à destination.

Le collège est situé sur une colline au centre de la ville, près de la

cathédrale. Il est propriété du diocèse. 3 frères y dirigent une école secondaire d'environ 1100 élèves. Le milieu est plus riche que sur la côte. Cette ville est une ville éducative qui compte un grand nombre d'écoles et d'universités.

Je me renseigne un peu sur le coût de l'écolage et le salaire des professeurs. Les élèves paient environ 3,50 € par mois (4,50 \$) et les professeurs gagnent environ 40 à 45 € par mois (55 à 60 \$). On me dit également que beaucoup de personnes gagnent moins de 1 € par jour (1.40 \$). Il y a beaucoup de pauvres dans la ville et environ 80 élèves mangent à une cantine scolaire pour presque rien.

Nous participons à une messe des élèves. La qualité du chant est toujours présente. Les Malgaches chantent fort et en polyphonie. Ils sont vraiment artistes.

28 janvier : Vers Farafangana, une route exécrable

Nous partons à 5h du matin sur une route difficile que j'ai déjà parcourue en 1999. Farafangana est à une distance de 350km de Fianarantsoa. Nous traversons une première partie particulièrement horrible en longeant un parc national. Nous prenons 2 heures pour faire 22 km : les nids-de-poule sont des nids d'autruche ici... Nous admirons cependant de belles plantes dont des fougères géantes. La seconde portion se fait très agréablement. La route qui traverse la montagne vient d'être refaite. Des courbes innombrables se succèdent, mais le goudron est excellent. Le paysage est magnifique. Les rizières verdoyantes se succèdent. Nous admirons des plantations de bananiers et de beaux jardins de fruits, particulièrement d'ananas. Une grande partie du trajet se fait le long d'une

rivière qui nous montre parfois ses magnifiques cascades.

La route et ses abords sont bien entretenus. De nombreux cantonniers s'affairent le long du chemin avec des moyens très rudimentaires ... La coupe de l'herbe se fait avec une faucille et les fossés sont nettoyés à la pelle. L'entretien des bordures de la route est un moyen pour donner de l'emploi à de nombreuses personnes. Il y a au moins cela de bon. Le troisième segment de notre route va jusqu'à Manakara. Un trajet de 100 km qui nous prend 4 heures : Retour à une route infernale! Et finalement la dernière section, de Manakara à Farafangana. C'est la continuité d'une route pénible qui a cependant de bons bouts. Les 100 km se font en 2 h 30 min. Nous arrivons finalement à destination après 11 heures de voyage. Un véritable calvaire que d'avoir fait cette distance en auto...

Nous sommes accueillis par 4 frères et 1 postulant. Ils sont compréhensifs face à notre fatigue. Eux, ils font généralement cette route en taxi-brousse et cela leur prend trois jours... Ces frères sont vraiment généreux de vivre là, car c'est un endroit très éloigné et les routes pour s'y rendre sont quasi impossibles.

28 janvier au 1er février : Farafangana

En 1999, cette école venait d'être passablement amochée par un cyclone. Aujourd'hui, grâce à une aide financière venant de l'O.N.G. Manos Unidas de l'Espagne, elle a été complètement rafraîchie. Elle est coquette... Tout est propre : la peinture a été refaite, les portes et les fenêtres changées et le système électrique renouvelé également. Le tout a coûté environ 35 000 € (environ 50 000

\$Can). Ce travail aurait coûté certainement plus de 500 000 \$ au Canada. Les frères ont une rizière devant l'école. Ils ont également canards, dindes et 7 zébus qui entretiennent la pelouse... Cela aide à l'autosuffisance alimentaire.

L'accueil se fait sous des nuages menaçants... Les élèves sont sur la cour et nous sommes sous la véranda. Et bien sûr, nous avons eu droit à un bon orage durant les discours et les présentations. Ce fut un bel accueil : danses, chants, discours du frère directeur, des représentants des élèves, des parents et des professeurs... Et nous avons reçu également des cadeaux, soient une dinde et deux canards... Une chance que la grippe aviaire n'était pas encore connue là-bas ! La dinde a fini une couple de jours plus tard dans la marmite et les deux canards dans l'enclos des volailles des frères.

L'école fonctionne bien. Les professeurs et le comité des parents sont dynamiques et l'esprit est bon. Les trois dernières années ont vu l'ajout progressif des trois dernières années du secondaire. Cette année, ce sera la promotion du premier groupe de terminale. Tous sont fiers de ce progrès et la représentante des élèves nous a promis une réussite à 100%. Je le leur souhaite.

Cette visite doit cependant avoir son petit côté un peu plus ennuyeux... J'attrape la bourbouille. Le petit Larousse m'en donne la définition : « Affection cutanée bénigne observée en climat tropical, consistant en une éruption de petits boutons rouges ». C'est plus simple à définir après une visite médicale et la guérison qu'avant ! J'ai eu ces boutons rouges sur une bonne partie du corps, spécialement au dos, accompagnés de démangeaisons qui m'empêchèrent de dormir quelques

nuits. Et comme cela ne semblait pas vouloir se passer, je suis allé voir un médecin en arrivant à la ville suivante (Fianarantsoa). Par la suite, le tout s'est passé rapidement avec crème et comprimés...

1^{er} au 5 février : Fianarantsoa

Je vous épargne le récit de notre retour... Ce ne fut pas mieux qu'à l'aller ! 325 longs kilomètres. Nous fûmes à Fianarantsoa dix heures et demie plus tard, les muscles « un peu » courbaturés. Nous nous rendons à la maison de formation où nous attendent deux novices, 4 postulants et les 3 frères responsables. C'est un accueil chaleureux et sympathique. Ces jeunes accueillent les « supérieurs venant de Rome ». Et quand on connaît l'importance de l'autorité dans la culture malgache, cela se comprend.

Ici, le temps de formation des jeunes aspirants se fait ainsi : une année de postulat et deux années de noviciat, la dernière année de noviciat se faisant en grande partie dans une communauté locale faisant une expérience apostolique. Ces jeunes participent avec des jeunes d'autres communautés masculines et féminines à un programme commun de formation à la vie consacrée. Il semble que ce soit un bon programme apprécié de tous.

C'est ici que l'un de nos frères a été tué lors des troubles politiques de l'année 2002. Notre maison est voisine de la garnison et le frère Roger Morin, un Canadien, y a été atteint par une rafale de mitrailleuse dirigée vers la maison du noviciat. Quelques rafales avaient été tirées à ce moment. Des impacts de balles sont encore visibles à certains endroits dans sa chambre et

sur le mur de la chapelle. Je connaissais bien le frère Morin. Je l'avais rencontré à quelques occasions auparavant. Il était à l'Esca, à Antananarivo, à ma visite précédente. Il était, au moment de sa mort, responsable des postulants.

Sur le terrain du noviciat, les frères, dont le frère Dieudonné qui est technicien agricole, possèdent une petite exploitation agricole : une grande rizière, sept vaches laitières, quelques porcs et des arbres fruitiers... Cela aide à nourrir tout le monde et à faire vivre les familles des quelques employés qui y travaillent. Il y manque cependant de fourrage pour y nourrir suffisamment les vaches laitières... C'est une question ouverte. Est-il mieux de vendre les vaches ou de les garder ? La réponse devrait venir en juin après une étude de la gestion de l'ensemble de la ferme !

5 février au 8 février : Visite d'Ambatolampy

Nous devons nous payer un autre voyage d'environ 320 km... Une route déjà faite à l'aller. Cette route sinueuse ayant cependant une bonne chaussée nous paraît excellente après les péripéties des jours précédents... Les paysages sont agréables. Nous sommes sur la région du plateau et la terre y est fertile. Nous admirons de belles rizières, certaines exploitations maraîchères de maïs ou de légumes divers, des arbres fruitiers tels pommiers, pêchers, pruniers, etc. Cette région est prospère, car quelques rivières importantes la traversent. Il y a donc de l'eau.

Nous arrivons à Ambatolampy, notre prochaine étape, après 7 h 30 min de voyage. De jeunes aspirants (27 jувénistes) de niveau secondaire nous

y accueillent avec la communauté des frères. Ils sont huit frères à s'occuper des différents projets en activité sur cette grande propriété qui comprend une école secondaire second cycle d'environ 210 élèves (le Juvénat Sacré-Cœur), le Centre Sacré-Cœur nouvellement créé pour les jeunes pauvres (Promotion féminine-formation d'une année, Confection-formation de trois mois, Menuiserie-formation de trois ans), une médiathèque comprenant une bibliothèque, une classe d'informatique avec internet, un internat pour les jeunes et quelques logements pour les enseignants.

Cet ensemble scolaire est situé sur la plus grande de nos trois propriétés à Madagascar. En plus de l'espace réservé à l'école et au centre de formation, un grand terrain sert à l'agriculture et une autre partie est boisée. C'est le lieu de rencontres des frères durant les vacances pour les retraites, les rencontres fraternelles et les sessions de formation. Le cimetière de la communauté est là également.

Le frère Romain Légaré dont nous avons déjà souligné le talent, a facilité la réalisation du Centre Sacré-Cœur, un projet pour les plus pauvres, en s'entourant de généreux amis donateurs extérieurs au pays ou en obtenant des subventions d'organismes internationaux.

8 février au 13 février : L'ESCA, Antanimena

Nous entreprenons la dernière partie de notre tournée par la visite de nos œuvres de la capitale, Antananarivo. Nous y avons d'abord une grande école d'environ 3000 élèves, de la maternelle à l'École Supérieure (université ou Bac plus 4, équivalant d'une 17^{ième} année). Ce

centre scolaire accueille des jeunes de la classe moyenne malgache. C'est une vraie cité étudiante où travaillent 8 frères et environ 240 collaborateurs.

Ici, comme nous sommes à la capitale, les élèves parlent beaucoup plus le français et ils sont plus ouverts. Nous rencontrons une classe de l'école supérieure et quelques groupes de 3e et de terminale (10 et 13ième années).

Cette école qui nous appartient est, avec sa salle de spectacles louée occasionnellement pour de grandes démonstrations, une source de financement (presque l'unique) pour notre province communautaire malgache.

Cette année, ils ont un projet d'envergure : l'assainissement de leur terrain. En effet, depuis un certain nombre d'années, de nouvelles constructions ont bloqué l'irrigation des eaux usées de tout le secteur. La cour de l'école étant dans un terrain bas conserve une grande partie de ces eaux polluées. Il s'ensuit une situation sanitaire inquiétante. Et comme la ville ne veut rien savoir pour collaborer à ce projet, l'école a creusé à ses frais un canal de 94 mètres le long de la route pour atteindre une bouche d'égout plus importante. Le système d'irrigation de la cour de l'école sera refait également afin de répondre aux besoins. Le seul problème est que les capacités financières de l'école sont largement dépassées par ce projet. Des demandes d'aide ont donc été acheminées à divers endroits. (Note : Le fonds de solidarité de l'institut a accepté par la suite de financer le projet).

Nous profitons de la journée du dimanche pour faire un peu de tourisme dans la ville. Deux confrères nous y guident. Nous visitons entre autres le

palais de la reine Ranavalona. Cette reine fut très importante et très puissante. Son palais surplombait la capitale. Il a été détruit par le feu en 1992. Il avait été transformé en musée. De nombreux objets anciens ou d'art ont été détruits à ce moment. On songe à reconstruire ce palais à cause de son importance historique. Et surtout, je crois, pour prouver aux Malgaches qu'ils sont encore capables de réaliser de grandes choses comme dans le passé. Quelques anciennes pièces du musée ont été sauvées et sont en montre dans l'ancien palais du président que nous pouvons également visiter. Nous nous rendons aussi visiter le zoo de la ville. C'est un endroit intéressant pour la variété des espèces conservées. L'entretien reste cependant à désirer. Il y a un manque de budget évident. Lorsque les gens n'ont pas suffisamment à manger, c'est difficile de mettre de gros budgets pour l'entretien d'un zoo !

13 au 16 février : Maison Frère-Théophile, Antananarivo

Une autre communauté se trouve également à la capitale. C'est celle de la maison provinciale et de la communauté des anciens. En plus du frère provincial, le frère Eugène, 7 frères demeurent dans cette résidence. C'est la maison de retraite des frères âgés. Actuellement, il n'y a pas de grands malades. Plusieurs de ceux que j'avais connus en 1999 sont décédés dans les dernières années.

Près de notre maison, il y a une école américaine. Plusieurs Américains, professeurs à l'école, habitent dans les environs. C'est un milieu aisé où la sécurité est bonne. Elle est assurée par les gardiens des différentes maisons privées qui nous entourent. Les frères manquent

cependant d'espace. Ils ont un petit potager, quelques arbres fruitiers, des fleurs et un petit poulailler. Cela donne un peu d'occupation à quelques-uns d'entre eux. C'est certainement bon pour le moral.

17 au 19 février : Fin de la visite et retour à Rome

Le 17 février, nous terminons la visite officielle par une rencontre du conseil provincial afin d'évaluer notre tournée et le vécu des communautés visitées. Le lendemain, nous visitons deux des douze montagnes entourant Antananarivo où étaient logées les 12 épouses du roi de Madagascar vers les années 1800. Chaque montagne possédait son palais où vivait une épouse royale et sa cour. Un seul site est digne d'intérêt. Nous le visitons. Il a été rénové et on peut y voir les maisons de la reine et celles de son entourage. Du sommet de cette montagne, nous avons une très belle vue sur la vallée. On y voit des rizières et au loin la ville de Tana.

Le dimanche, nous nous rendons à l'ESCA pour la fête du

départ. Nous assistons d'abord à la messe de la communauté chinoise qui a son centre paroissial dans la chapelle de l'école. La messe est en français, ce qui fait qu'un certain nombre de « vaza », le nom qu'on donne aux étrangers ici, y participent.

La fête du départ se fait au repas du midi. Un bon repas où se rencontrent quelques invités et une trentaine de frères. Et comme il se doit, il y a les discours et un autre petit souvenir...

Nous retournons à la Maison Frère-Théophile pour nous reposer un peu avant le souper. Et comme nous ne partons de la maison que vers 21h, je décide de prendre de l'avance sur la nuit qui se passera dans l'avion : une petite sieste après le souper. Je me réveille vers les 20h45 pour le départ.

Le vol de retour s'est fait sans aucun problème, si ce n'est un retard d'une heure à Paris avant de prendre le vol pour Rome. Le frère Bernard nous y attendait.

CHAPITRE 9

SÉNÉGAL

27 mars au 8 mai 2006

Un retour au Sénégal, quatre ans plus tard...

Je visite de nouveau le Sénégal, du 27 mars au 8 mai 2006, avec le frère Mathieu Cabo, sénégalais, conseiller général comme moi. J'ai déjà visité ce pays et en ai fait un reportage précédemment. Je ne ferai que quelques observations et réflexions sur des situations de vie rencontrées.

Les relations entre chrétiens et musulmans : Le Sénégal est un pays à large majorité musulmane. Sur une population d'environ 10 millions, près de 95% est de foi islamique répartie en différents groupes, et plus ou moins 5% sont chrétiens, la plupart catholiques. Ce pays est une république laïque d'influence française à cause de la colonisation de ces derniers. Ce mode de gouvernement assure une certaine indépendance du gouvernement face aux différentes règles religieuses et le Sénégal ne vit pas les extrémismes religieux vécus en certains autres pays, avec l'application rigoureuse de la charia et les limitations de la liberté religieuse.

Un certain danger pourrait cependant se présenter par la présence en politique de certains chefs religieux (califes ou marabouts). Actuellement, la société civile craint cette orientation.

Les écoles coraniques : Dès mon arrivée, la présence de nombreux jeunes malpropres et pauvrement vêtus, quêtant dans les rues, m'a particulièrement surpris. J'ai questionné

quelques frères sur cette situation. Voici les renseignements recueillis.

On m'a expliqué que ces enfants fréquentaient les écoles coraniques. En effet, il est habituel dans plusieurs pays musulmans que les parents confient leurs enfants à des maîtres, nommés Serignes, pour leur éducation. Ces jeunes sont alors pris en charge complètement par le maître.

Ces écoles, selon la tradition, devraient donner une formation coranique aux jeunes et les initier aux valeurs de l'Islam. Ces étudiants appelés Talibés (on voit ici le lien avec les Talibans, étudiants coraniques radicaux et intégristes de l'Afghanistan), apprennent le Coran et certaines valeurs humaines et demeurent chez le maître.

Il semble que le système connaît de plus en plus de ratés et on le conteste de plus en plus. Sous prétexte d'une formation rigoureuse, les maîtres exigent que les jeunes mendient pour gagner leur subsistance et parfois pour enrichir le maître... Comme l'un des principes de base de l'Islam est l'aumône, il est de règle pour un musulman de donner à ces enfants. Certains maîtres, très exigeants envers les jeunes, exigent qu'ils se nourrissent eux-mêmes par la quête et même qu'ils leur apportent un surplus d'argent ou de rations quotidiennement.

Je lisais dans un journal local qu'une O.N.G. internationale et des groupes de femmes, font des pressions actuellement auprès des autorités afin de mieux encadrer ces « écoles » où

les enfants sont dans les rues toute la journée. Parmi ces jeunes qui traînent continuellement dans les rues, certains seraient battus, d'autres sont malades et n'ont pas de soin. Ces jeunes ne reçoivent pas dans ces centres une formation intellectuelle et professionnelle appropriée et l'éducation donnée ne correspond pas à celles exigées dans une société moderne.

Les écoles publiques ou privées:
Il a toujours été dans la tradition chrétienne, catholique ou protestante, de fonder des écoles dans les lieux d'implantation. Généralement, ces églises jouent un rôle de suppléance à la faiblesse du système public existant. Ce fut le cas au Sénégal. La situation change actuellement. Le gouvernement actuel semble vouloir corriger la situation et bâtit des écoles, même dans les lieux les plus éloignés. Ces changements influencent l'organisation des écoles religieuses privées qui doivent se financer par les scolarités payées par les parents, ne recevant pas de subventions gouvernementales... Plusieurs écoles, particulièrement dans les zones pauvres et isolées, manquent actuellement d'élèves, les parents préférant envoyer leurs enfants dans les écoles publiques gratuites. Cela est compréhensif et normal. Des écoles privées devront fermer dans plusieurs endroits.

Là où il y a problème, c'est dans la qualité de l'éducation et dans la différence des résultats aux examens. Les écoles publiques ont, en général, de grands problèmes de qualité, cela pour différentes raisons, dont l'absentéisme ou le peu de souci éducatif des enseignants... Par contre, les écoles dirigées par les communautés religieuses sont généralement reconnues pour la qualité de l'éducation donnée et le fort

pourcentage de réussite aux examens officiels.

Un exemple assez patent : à Ndongol, une petite localité à la limite du désert, il y a deux écoles, l'une publique et l'autre privée dirigée par nos frères. L'an dernier, tous les élèves de l'école publique ont raté l'examen officiel de fin d'études primaires, tandis que les résultats dans l'école privée dépassaient les 75% de réussite... Inutile de dire que cette année, les inscriptions à l'école privée ont afflué... Certains élèves ont été acceptés, mais en étant classés une ou deux classes plus basses, la plupart n'ayant pas les prérequis nécessaires... Il est fréquent de voir de nombreux élèves s'inscrire dans les écoles privées, pour les années de certification, espérant sauver en un an le fiasco des 4 ou 5 années précédentes....

Dans la capitale, Dakar, les parents peuvent plus facilement payer les scolarités, nous avons deux écoles. L'une a 4 000 élèves et l'autre 3 500 et ils refusent des élèves à chaque année. Les étudiants, musulmans et catholiques, sont acceptés sans différence. Un grand nombre de professeurs sont également musulmans.

Les troubles sociaux en Casamance : La Casamance est la partie du Sénégal située le plus au Sud. Elle est séparée en partie du Sénégal par la Gambie. Ce petit pays, incrusté dans le Sénégal, est un signe évident de la mauvaise division géographique des pays par les colonisateurs européens agissant selon leurs intérêts propres et divisant des régions où vivaient des tribus de la même ethnie.

Toujours est-il que la Casamance connaît des troubles sociaux depuis une vingtaine d'années. Des groupes rebelles ont pris les armes afin d'exiger la séparation de cette

partie du pays. Les troubles durent et un climat de terreur s'est créé. Des routes ont été coupées, des personnes rançonnées et des terres agricoles minées. Plusieurs individus sont disparus et d'autres ont été tués par des mines antipersonnel, par les rebelles ou encore par l'armée qui les soupçonnait d'être des rebelles ou des collaborateurs.

La situation semblait s'être réglée définitivement en janvier 2005 à l'occasion d'une rencontre de négociations tenue par les différents groupes impliqués et le gouvernement. Un groupe de rebelles, évalués à 400 ou 500 hommes, a cependant refusé l'accord.

Au moment de notre visite en Casamance, il y avait des combats dans la région à environ une dizaine de kilomètres de la ville de Ziguinchor où nos frères dirigent une école. Nous n'avons pas cependant été dérangés, car les combats étaient dans la forêt voisine où les rebelles se sont réfugiés.

Pour compliquer la situation, lors de notre visite, l'aéroport de Ziguinchor qui est utilisé normalement pour se rendre en Casamance, était fermé, car la piste, non clôturée, était dangereuse. Des piétons la traversaient régulièrement et des animaux y pacageaient à l'occasion. Quelques semaines auparavant, un avion y avait frappé un cochon en atterrissant... La compagnie aérienne avait alors suspendu tous ses vols jusqu'à la confection d'une clôture assurant la sécurité de ses avions et des passagers.

Pour nous rendre en Casamance, nous avons donc pris un avion jusqu'à Cap Skirring, un lieu de tourisme prisé par les Européens et avons continué par une route de terre, en mauvais état, passant par le territoire rebelle... La situation étant

calme depuis plusieurs mois, les risques étaient minimes. Nous n'avons eu aucun problème.

Un certain risque existait quand même et le frère Mathieu, un Sénégalais, le connaissait très bien. Sans trop le dire, nous étions « un peu » nerveux lorsque nous avons su que nous devons prendre la route...Deux ou trois jours plus tard cependant, les accrochages entre l'armée et les rebelles ayant repris, l'armée a bloqué la circulation, le temps d'un retour au calme.

Au retour, l'aéroport ayant été heureusement rouvert, nous avons volé au-dessus du péril... Durant les deux semaines suivantes, passées à Dakar, nous n'avons pas entendu parler de la reprise des combats. De nombreuses personnes appellent à une reprise des négociations avec ce groupe afin d'en arriver à une paix définitive.

Cette situation est vraiment triste pour tous les habitants de cette région qui fut jadis, la plus riche du pays. Il y a de l'eau. La terre est riche et donne des récoltes abondantes et variées. La forêt toujours verte est impressionnante pour un pays africain si près du désert. Le développement est cependant au point mort et l'économie est au plus bas. De nombreuses terres agricoles et de grandes forêts sont inexploitées, car des mines antipersonnel y ont été cachées. Un certain nombre de personnes y ont d'ailleurs perdu la vie.

Avant les troubles, nos frères avaient acheté un terrain en campagne, afin d'y implanter une petite école d'agriculture. Inutile de dire que ce terrain est inexploitable et qu'il le restera tant qu'il n'aura pas été déminé...

Souhaitons un retour rapide à la paix afin de permettre à chacun de retrouver la quiétude perdue dans cette très belle région du Sénégal.

CHAPITRE 10

PROVINCE D'AFRIQUE DE L'OUEST

(Côte d'Ivoire, Togo, Burkina Faso et Mali)

26 décembre 2008 au 20 février 2009

26 décembre 2008 : Départ de Rome et arrivée à Abidjan (Côte d'Ivoire)

Les célébrations de Noël sont tout juste terminées. La visite à la province d'Afrique de l'Ouest prévue pour le début de janvier a été devancée car, demain le 27 décembre, se célébrera à Abidjan, en Côte d'Ivoire, la profession perpétuelle du frère Samuel Bama Obilma. Nous avons consenti avec joie à devancer notre arrivée afin d'assister à cette fête communautaire. Je viens d'écrire « nous ». Qui est donc l'autre partenaire de la visite ? C'est le frère Charles Biagui, un Sénégalais, élu au chapitre de 2006 comme conseiller général. Il est le responsable de l'Afrique francophone au conseil général. Nous ferons la visite ensemble.

Donc en ce 26 décembre, après un lever très matinal, nous quittons la maison à 5 h 30 pour nous rendre à l'aéroport Leonardo da Vinci de Rome. Le départ par Air France est prévu à 7 h 20. Nous n'avons aucun problème d'enregistrement. Nous nous rendons au salon VIP de cette compagnie car je possède la carte OR de Flying Blue, carte donnée annuellement aux voyageurs qui cumulent un certain nombre d'air-miles et de voyages. Cette carte permet l'accès au service d'enregistrement rapide et au salon avec un invité.

Le voyage Rome - Paris se fait normalement. Le vol Paris - Abidjan se fait également sans problème, mais

avec une heure de retard ; ce vol a été retardé par l'organisation du transport d'un grand malade nécessitant oxygène et soluté. Sa civière placée sur les bancs occupait 9 sièges à l'arrière de l'avion.

Abidjan est la capitale de la Côte d'Ivoire. Ce pays ne m'est pas complètement inconnu. En effet, j'y ai déjà passé une quinzaine de jours en janvier 2000, au lendemain du coup d'état militaire qui a marqué le début d'une crise politique et économique dont le pays souffre toujours. Ce pays qui borde le Golfe de Guinée a une population d'environ 17 millions d'habitants. Il est couvert en grande partie, particulièrement dans le Sud, par une végétation dense. L'agriculture y est assez bien développée et une certaine industrialisation est en place.

Auparavant, ce pays avait connu un développement économique intéressant et le niveau de vie y était l'un des plus élevés de l'Afrique francophone. C'était avant la crise politique de 1999 et la rébellion des années suivantes. Cette guerre a ruiné le pays et on se demande si, malgré les ententes signées entre les belligérants, on en viendra à un désarmement total et à des élections libres prochainement, élections régulièrement reportées depuis une couple d'années. Il semble que certaines personnes tiennent à ce que le conflit perdure. Ils en tirent probablement des profits. Pendant ce temps, la population devient de plus en

plus pauvre et souffre d'autant plus qu'elle était habituée à un bon niveau de vie. Les conditions sociales se détériorent et la criminalité s'accroît. À certains endroits, nos frères ont été attaqués, ligotés et volés dans leurs écoles. Un de nos frères, un français, a même été tué par ses agresseurs lors d'un vol, c'était à Man. La population a peur de ce banditisme grandissant. Vite, que les bonnes volontés s'unissent pour que se résolve ce conflit qui s'éternise et qui fait souffrir tout le monde !

Notre vol arrive donc à Abidjan vers 20 h 30. Après vérification du carnet de santé (contrôle du vaccin contre la fièvre jaune), le passage à l'immigration se fait sans problème. Dans la salle d'attente, deux frères nous accueillent chaleureusement et nous conduisent à notre collège (ISCA) situé à Adjamé. Nous y demeurerons une couple de jours avant de déménager au Centre International de Formation d'Abidjan (CIFA) dans le quartier Riviera - Palmeraie.

27 décembre : Profession perpétuelle du frère Samuel Bama Obilma

Après une bonne nuit de sommeil, nous sommes dispos pour les célébrations du jour. Nous nous rendons à la paroisse natale du frère Samuel pour sa profession religieuse qui aura lieu à 10 heures. Nous partons vers 8 h 30, à cause des possibles bouchons de la circulation. Le voyage dans cette zone de la ville n'a rien de réjouissant : trafic dense, bouchons fréquents, déchets nombreux accumulés sur le bord de la route, senteurs désagréables, etc. Arrivés sur les lieux, une immense église nous accueille. Ouverte sur les côtés, elle permet une bonne protection des fidèles contre le soleil ou la pluie et une

bonne circulation d'air, une nécessité à cause de la chaleur humide.

La célébration commence hors de l'église par l'arrivée du profès d'origine burkinabaise (plusieurs personnes originaires du Burkina Faso habitent la Côte d'Ivoire), accompagné de sa famille. Tous dansent en jouant leur musique traditionnelle. Le profès et quelques parents sont habillés du costume coutumier. Étant d'une ethnie de chasseurs, le frère Samuel tient arc et flèche en main. La cérémonie est présidée par l'évêque retraité d'Abengourou, un familier de la communauté. Nous avons droit à une messe d'environ 3 heures animée par deux chorales dont une formée de burkinabés d'origine. Avant de faire sa profession, le frère Samuel change son costume traditionnel pour la soutane des frères dans un geste très significatif. La procession d'offrandes, dansée par une douzaine de filles, est particulièrement belle.

Le tout est suivi d'une réception préparée par le comité paroissial des vocations: un repas offrant des mets locaux du Burkina et de la Côte d'Ivoire suivi d'une remise de cadeaux, de danses traditionnelles et d'une séance de photos. Une chose me surprend vers la fin du repas: des enfants pauvres du voisinage apparaissent pour vider les plats et même certaines assiettes. Quelques-uns ont même une boîte de conserve vide pour se faire des réserves. C'est une forme de partage avec les plus pauvres acceptée par les convives.

Du 28 décembre au 2 janvier: Rencontre du conseil provincial et visite du Centre International de Formation d'Abidjan (CIFA)

Le lendemain de la fête, nous déménageons dans une autre partie d'Abidjan, le quartier Riviera - Palmeraie, où nous avons une maison d'études pour les jeunes frères de l'Afrique francophone. Le premier jour, nous rencontrons les membres du conseil de la province communautaire d'Afrique de l'Ouest. Nous y présentons les orientations du dernier chapitre général et discutons des différentes réalités de cette entité qui s'étend sur quatre (4) pays : Côte d'Ivoire, Togo, Burkina Faso et Mali. Les jours suivants, nous rencontrons les 23 frères étudiants qui s'y trouvent ainsi que les 3 membres de l'équipe de formation.

Pendant la soirée du 31 décembre, nous avons une célébration d'action de grâces pour les bienfaits reçus du Seigneur dans l'année qui se termine, suivie d'une petite fête. Nous voyons même quelques feux d'artifice en ville. Cependant, rien de comparable avec ceux de Rome !

Le 1^{er}, comme il n'y a pas de cuisinier à la maison, nous allons manger en ville dans un restaurant assez chic, un des rares restaurants ouverts le midi de ce premier de l'an. Le souper est plus simple. Nous allons dans un « maquis », sorte de ces restaurants bars qui pullulent un peu partout. On y offre un menu simple et des breuvages rafraîchissants. Ce sont des lieux populaires très fréquentés.

2 janvier 2009 : Voyage et visite d'Abengourou

Tôt le matin, nous partons vers Abengourou, une ville située à une trentaine de kilomètres de la frontière du Ghana dans le centre-est du pays. Un voyage d'environ 300 kilomètres. La

route est généralement bonne, bien qu'il faille faire attention à certains trous... Nous arrivons à Abengourou pour le repas du midi. Nous y trouvons quatre frères dont un Canadien, missionnaire depuis une quarantaine d'années (F. Yvon Blais), un Togolais et deux Ivoiriens. Ils y dirigent une école secondaire appartenant au diocèse, mais bâtie par des frères canadiens avec des fonds reçus d'organismes de charité ou de l'ACDI. Le terrain est grand et ils ont de vastes terrains de jeux, espaces utilisés hors du temps scolaire par la population de la ville. Les élèves sont ordonnés et tranquilles.

Un problème majeur de fonctionnement est décelé : le manque de moyens financiers. À la suite de la crise politique, le pays s'appauvrit et les parents ont de plus en plus de difficultés à envoyer leurs enfants dans les écoles privées dont la qualité est reconnue. De plus, comme le gouvernement manque d'écoles, sa politique est d'affecter certains élèves dans des écoles privées et de payer les frais de scolarité. Ici, environ 85% des élèves sont affectés. Cependant, à cause de la crise sociale actuelle, les paiements tardent et retardent... Ainsi, dans cette école, rien n'a encore été versé pour l'année courante en plus de certains arriérages de la dernière année. Les réserves de l'école sont vides. Les professeurs ne reçoivent plus leur salaire. Chacun tente tant bien que mal de faire vivre sa famille. L'école à court de moyens ne peut rien faire et doit gérer l'impossible, fonctionnant avec le 15% donné par les élèves payants. Cela crée un climat peu intéressant. Nous apprenons que cette situation est la même dans toutes les écoles privées du pays... Rien pour faciliter le climat scolaire!

6 janvier : Voyage vers Gagnoa

Gagnoa se trouve à environ 450 km d'Abengourou ; nous traversons ainsi une bonne partie du pays de l'est en ouest. C'est un voyage d'environ six heures sur des routes respectables, sauf pour un segment près d'Abengourou. La végétation est toujours verte et dense. De grands arbres y poussent. On rencontre d'importantes plantations de bananiers, de tecks ou encore d'hévéas. On voit également quelques rizières.

Nous faisons un détour et passons par Yamoussoukro pour visiter la basilique Notre-Dame de la Paix. Cette immense église a été bâtie par l'ancien président Houphouët - Boigny qui gouverna la Côte d'Ivoire pendant plusieurs années. Il avait une grande fortune familiale faite dans le cacao et le café. L'état, riche à cette époque, ne le desservait certainement pas non plus. Il déménagea la capitale nationale d'Abidjan à Yamoussoukro, plus au centre du pays. Il y créa l'emplacement d'une ville moderne avec d'immenses avenues. Il y éleva le palais présidentiel, construisit la basilique, aménagea un petit aéroport et bâtit quelques autres édifices pouvant accueillir le gouvernement. Bien que la capitale soit officiellement Yamoussoukro, son plan est toujours en attente de finalisation, car la plupart des services gouvernementaux sont toujours à Abidjan.

Il fit donc construire cette basilique un peu sur le modèle de St-Pierre de Rome, avec un dôme majestueux, une colonnade immense, de magnifiques vitraux, de l'air climatisé dans les bancs, etc. Il créa et dota une fondation pour que l'entretien de la basilique puisse être assuré dans le futur. Cette construction peut paraître une extravagance pour certains, mais

les africains en sont généralement fiers disant que l'Afrique aussi peut avoir ses monuments somptueux.

7 janvier au 9 janvier: Visite de la Maison Arc-en-ciel

La Maison Arc-en-ciel est un centre d'accueil pour jeunes handicapés. Cette œuvre où vivent actuellement deux frères est un véritable engagement pour les plus pauvres. Il y a environ vingt ans, un frère français, le frère Jacques Bonneville, voyant la misère et l'abandon dont les handicapés physiques souffraient en Côte d'Ivoire, résolut de les aider. Il organisa dans des bâtiments diocésains plus ou moins abandonnés un centre pour l'accueil et le traitement des handicapés. Il y développa avec ses collaborateurs un programme d'aide comprenant l'apprentissage de quelques métiers, la réadaptation de certaines infirmités par l'utilisation d'orthèses appropriées, la possibilité d'interventions chirurgicales pour ceux qui en nécessitaient, etc. De plus, il organisa la cueillette journalière et gratuite des jeunes en achetant des minibus. Ayant un réseau d'amis important dans son milieu familial d'origine et aidé par la communauté et par des ONG du Canada et de la France, il lui fut possible de construire sur le terrain existant des locaux adaptés pour les handicapés et une résidence pour les frères travaillant au centre.

Depuis sa mort, un frère ivoirien (frère Guisso) poursuit cette œuvre malgré les pauvres moyens qui sont les siens. Les besoins sont immenses pour aider les 44 jeunes de 4 à 20 ans qui fréquentent assidûment le centre. Ces jeunes garçons et filles sont pour la plupart handicapés physiques ou handicapés mentaux plus ou moins

profonds. Une famille compte trois de ses enfants dans le centre qui est à la fois une garderie, un lieu d'apprentissage et de rééducation et une école de valorisation personnelle. L'état ne donne rien. Les parents appelés à fournir une maigre cotisation ne la donnent pas toujours et les confrères d'Afrique ne peuvent faire plus pour soutenir cette œuvre. Le groupe de soutien de France continue à aider mais cela ne suffit pas à assurer le fonctionnement minimum. Les moniteurs reçoivent un petit salaire qui leur permet tout juste de faire vivre leur propre famille. L'entretien des bâtiments, le renouvellement à venir des minibus âgés de plus de 20 ans, les coûts de l'essence, de l'électricité et de la nourriture qui augmentent exigent des revenus plus grands... Un service de premiers soins pour refaire les pansements après les opérations, pour désinfecter les petites blessures, soulager les maux de tête, a été abandonné faute de moyens. Quelques dons arrivent occasionnellement d'amis ou de personnes généreuses. Je peux me charger de recevoir et de faire parvenir des dons si le cœur vous en dit...

Nous rencontrons les deux frères de cette petite communauté ainsi que les 4 moniteurs qui s'y dévouent. Nous reconnaissons la beauté de cette œuvre et la générosité de ceux qui s'y dévouent. Une visite nous permet de mieux comprendre la réalité des enfants qui s'y trouvent et les difficultés rencontrées par les animateurs.

Et en ce 9 janvier 2009, jour du 150^{ème} anniversaire du décès du Vénérable frère Polycarpe, nous nous unissons à nos frères et aux élèves du Collège St-Jean situé à quelques kilomètres, pour participer à une messe d'action de grâce pour la vie et l'implication du frère Polycarpe dans la

survie et le développement de notre institut. Beaucoup d'élèves y assistent.

Du 9 au 17 janvier : Visite du Collège St-Jean et du Juvénat à Gagnoa

Nous déménageons au Collège St-Jean. Ce collège qui a près de 50 ans est bâti sur une grande propriété pleine d'arbres. Il reçoit environ 775 élèves du secondaire dont près d'une centaine en internat. Il est propre et bien entretenu. Cependant, certaines réparations et améliorations seraient bienvenues. Trois frères vivent dans cette communauté. Ils sont aidés par un frère de la communauté de l'Arc-en-ciel, le frère Gérard Spanneut, et les 3 frères du Juvénat, une autre communauté située à environ 1 kilomètre.

Le 14 janvier, nous allons au Juvénat. Dans le passé, des groupes de jeunes aspirants y vivaient. Actuellement, faute de ressources financières, les sept juvénistes vivent à l'internat du collège et retournent au Juvénat seulement les fins de semaine. Cet endroit est agréable et le terrain est grand. Sur le terrain de sport, des jeunes jouent du football (soccer); un frère a organisé une école de foot. Ici, tous les jeunes rêvent d'être footballeur professionnel.

Un employé travaille le jardin (ignames, arbres fruitiers) et entretient un poulailler de poulets à chair. On a également des jeunes plants d'hévéa qui attendent d'être transplantés sur le terrain. La production du caoutchouc par l'hévéa est actuellement rentable en Afrique. Cela pourrait être éventuellement une source de revenus afin d'aider au financement des œuvres.

Le centre ne servant actuellement qu'à loger les trois frères qui travaillent au Collège St-Jean et à accueillir les juvénistes les fins de semaine, on s'interroge sur la nouvelle vocation à lui donner. On pense possiblement à le transformer en un centre d'accueil pour retraites ou sessions. Pour cela, il faudra transformer certains appartements, faire d'autres chambres et améliorer l'ensemble... Et là, les difficiles réalités financières nous rejoignent de nouveau ...

17 janvier : Voyage vers Abidjan, visite de l'ISCA (Institution Scolaire Sacré-Cœur)

Aujourd'hui, nous voyageons de Gagnoa à Abidjan. Une distance de 350 kilomètres environ. La route est bonne. L'abondance et la qualité des terres cultivables continuent de me surprendre. Tout au long de la route, nous voyons des champs de cacao, de bananes, de riz, de tecks, d'hévéas, etc. Tout est vert. Ce pays peut vraiment nourrir sa population et même exporter. Mais la crise politique qui perdure fait souffrir les gens...

Nous sommes à Abidjan vers les 12 h 30 après environ 4 heures de route. Nous arrivons dans Adjamé, un des quartiers les plus pauvres de la ville. Les services publics étant quasi inopérants, les abords des routes nous conduisant à l'école sont de véritables dépotoirs. L'école est une vraie bénédiction pour ce milieu. Ses quelques coins de verdure, ses locaux accueillants et ses terrains de sports occupés régulièrement par les jeunes du voisinage sont appréciés. Les fins de semaine, les locaux de l'école sont très fréquentés par des groupes de jeunes et d'adultes de toutes sortes tels les scouts, les chorales, les cours de

catéchuménat, les cours de bible, des rencontres de groupes charismatiques, etc. C'est une vraie ruche humaine tout le samedi et le dimanche et les frères semblent bien se faire à tout ce bruit...

Le lundi, nous sommes présentés aux élèves et aux professeurs, avec petits discours, il va de soi. Une école secondaire, (selon les systèmes français en vigueur ici, de la sixième à la seconde) d'environ 775 élèves. Cette école appartient au diocèse d'Abidjan et les frères en assurent la direction depuis plusieurs années. La présence des élèves sera cependant de courte durée. En effet, les syndicats des enseignants des écoles privées catholiques et laïques du pays ont décidé de déclencher une grève afin d'être payés. Comme je l'ai expliqué précédemment, à cause des arriérés du gouvernement, les écoles ne peuvent plus payer leur personnel. Une grève de trois jours est déclenchée avec possibilité de grève illimitée...

Un phénomène qu'il me faut souligner ici en Côte-d'Ivoire, est la forte ferveur religieuse. La crise en est peut-être une cause immédiate, mais il semble que c'est une réalité plus ancienne. Les chrétiens comptent environ pour le tiers de la population. Le reste de la population est partagé entre l'islam et les religions traditionnelles. Les églises sont immenses et la présence aux offices religieux est très grande. Je suis agréablement surpris de voir les nombreux groupes de catéchuménat d'adultes qui suivent un plan exigeant de formation avant de se faire baptiser ; ce plan comprend des rencontres hebdomadaires et la participation à différents groupes d'engagement chrétien quatre années durant.

22 janvier : Voyage d'Abidjan à Lomé, Togo

Nous voyageons d'Abidjan à Lomé en avion. L'aéroport d'Abidjan fraîchement rénové et il très est propre. Le voyage d'environ 75 minutes se déroule sans problème et les formalités d'entrée au Togo se font rapidement. Des frères nous accueillent et nous conduisent vers leur résidence. C'est une maison solide, construite il y a cinq ou six ans. Trois frères y vivent : deux missionnaires canadiens et un frère togolais. Ce dernier travaille comme directeur de l'enseignement catholique au diocèse de Lomé. Cette maison devrait devenir sous peu la maison provinciale.

Le Togo est une bande de terre d'environ 600 km de long sur un maximum d'environ 50 km de large, un pays tout en longueur qui compte environ 7 à 8 millions d'habitants. Sa capitale est Lomé. Le pays a une ouverture sur la mer. Sa population est reconnue pour son accueil. C'est un pays pauvre dont la réputation démocratique a été critiquée il y a une dizaine d'années. Cela semble mieux aller maintenant. On me dit qu'environ 80 % de la population est pauvre et vit difficilement.

Les Allemands y ont fait la colonisation à la fin du 19^e siècle avant d'être chassés par les français durant la guerre mondiale 14-18. Cette présence allemande a certainement eu une influence sur la façon de planifier les rues de la capitale. En effet, nous voyons des rues très larges et bien structurées. Les maisons sont alignées sur les côtés. Cela n'enlève cependant pas l'immense travail à faire pour rendre ces rues plus aptes à la circulation automobile. Souvent, on ne peut déceler que le tracé de base... À l'exception des rues importantes, la

plupart d'entre elles sont très peu entretenues.

Le système d'éducation est modelé sur le modèle français, le dernier pays colonisateur. Le système public y est très déficient et de nombreuses écoles privées de qualité inégale s'y développent. Il y a peu d'universités et, faute d'emploi à offrir aux finissants universitaires, on bloque les étudiants en les faisant attendre pour finaliser leur formation. Ainsi, des étudiants ayant presque terminé un diplôme doivent attendre un an, deux ou même trois ans avant de pouvoir terminer un cours non offert ou de faire l'examen final manquant.

La température est actuellement bonne. Il fait chaud, mais c'est supportable. C'est la saison de l'harmattan. Un vent venant du Nord apporte un nuage de sable qui nous irrite la gorge, mais donne aussi un peu de fraîcheur. L'atmosphère est un peu lourde et le ciel est brumeux.

Comme je traîne un mal de gorge et un rhume depuis quelques jours, le frère André Bédard me conduit chez un ami médecin. Ce dernier est accueillant et aime parler. Il a été boursier et a fait sa formation en Chine. Il me prescrit sirop décongestionnant, gouttes pour le nez et antibiotiques. Coût de la visite, 2 000 francs CFA (environ trois Euro) et 6000 francs de médicaments (neuf Euro). Je ne me donnerai pas le trouble de demander un remboursement à mes assurances... Mes malaises passeront en deux jours. Ce fut efficace.

Le lendemain matin, on nous fait faire un tour de ville. Les frères tiennent à nous faire rencontrer des personnes influentes du milieu. Nous rencontrons ainsi deux évêques, un ministre et un

secrétaire particulier du gouvernement, anciens de notre collège d'Atakpamé, et un juge.... On entre facilement sans rendez-vous pour voir ces personnalités. Les contacts de bonne procédure sont importants. Il semble qu'ils seraient offusqués s'ils apprenaient que nous sommes passés sans les saluer.

On visite également la cathédrale et les locaux de l'évêché, édifices solides construits aux temps des Allemands. Ensuite, nous marchons dans le marché. On y vend de tout ou presque... La foule est dense et chacun essaie de vendre ou de revendre des objets afin de faire vivre sa famille. C'est une réalité généralement implantée en Afrique. Partout, on voit de petits kiosques ou des vendeurs itinérants qui offrent tissus, nourritures, vêtements usagés venant d'Europe, souliers de seconde main, etc. On peut trouver de tout : du bout de corde à la nourriture prête à manger. Et à tous les coins de rue, on nous offre des cartes téléphoniques de toutes les compagnies de téléphonies mobiles, les seules compagnies à mon avis qui font de l'argent..., l'usage du téléphone mobile étant omniprésent. C'est une nécessité à cause du système de téléphonie fixe quasi inopérant, mais en même temps une servitude qui coûte et fait bien paraître...!

23 janvier : Voyage de Lomé à Atakpamé

En après-midi, on nous conduit à Atakpamé situé à environ 150 km au Nord. Nous prenons environ 3 heures pour nous y rendre. La situation économique du milieu est très fragile. Le travail est rare. À part quelques

privilegiés qui ont un travail fixe, les gens sont pauvres. Ils vivent soit des petits services qu'ils peuvent offrir, d'une agriculture de subsistance ou, comme ailleurs, de la revente des produits.

La résidence, située sur une colline près de l'école, est grande et peut accueillir une quinzaine de personnes. Les fondateurs ont vu grand. Sept frères vivent dans cette communauté : un canadien et six togolais. De plus, une quinzaine de jeunes du secondaire second cycle étudient leur possible vocation de frères. Ils logent dans un foyer bâti sur le même terrain.

Les frères dirigent à Atakpamé le Collège St-Albert-le-Grand, un collège d'environ 800 élèves des premier et deuxième cycles du secondaire. C'est un collège appartenant au diocèse qui a une excellente réputation mais dont la survie financière est menacée. Il est dans le rouge depuis plusieurs années. Faute d'argent pour payer les minces frais de scolarité demandés, les parents envoient leurs enfants dans des écoles publiques déficientes mais gratuites ou dans des écoles privées de qualité très inférieure.

Nous nous adressons aux élèves et aux enseignants. Nous assistons également à la remise des certificats à des jeunes de l'école qui ont été formés comme éducateurs de leurs pairs dans la lutte contre la propagation du SIDA.

29 janvier : Retour à Lomé

Six jours plus tard, nous retournons à Lomé. En plus de la maison où nous avons logé à notre arrivée, les frères ont de l'autre côté de la rue, une maison qui accueille des étudiants universitaires, aspirants de la

communauté. Un frère canadien (Gilles Adam) anime ce groupe d'une quinzaine de jeunes. Ces derniers m'ont paru sérieux et très motivés. Nous les avons rencontrés en groupe et individuellement pour quelques-uns. Ils ont posé de nombreuses et sérieuses questions concernant le discernement de leur vocation. Ce fut une bonne rencontre.

Le frère Gilles est prêtre. Il offre le service quotidien de la messe pour la communauté et pour les gens des environs. Le dimanche, la chapelle devient une véritable église paroissiale. Elle déborde et la cour est pleine. L'animation faite par les aspirants et leurs amis est très vivante : musique, chants rythmés et danses créent une ambiance chaleureuse favorisant la prière.

Un problème auquel les communautés du Togo sont confrontées est l'absence d'une œuvre propre dans laquelle les frères pourraient travailler et assurer ainsi leur avenir. Ils ont de l'espoir cependant car un groupe de personnes fait actuellement des démarches pour obtenir du chef du canton et, par la suite, des autorités gouvernementales, un terrain qui serait donné aux frères à la condition qu'ils y bâtissent une école.

Nous visitons ce chef de canton. Un vrai chef dans la tradition africaine. Il est chef de canton depuis déjà 51 ans. C'est le plus ancien du Togo. Il est chrétien et cela se voit par les décorations de son salon où nous sommes reçus solennellement avec le cérémonial requis. Découvrant que j'étais canadien, notre hôte fait référence à son fils qui a fait un doctorat en philosophie à Québec. Il a marié une québécoise, docteure en sociologie, enseigne à l'université de Montréal et y vit avec sa petite famille.

2 février : Voyage LOMÉ - Abidjan - Ouagadougou (Burkina Faso)

Nous quittons Lomé vers 19 heures. Notre trajet prévoit un arrêt à Abidjan (C.I.) avant de continuer sur Ouagadougou (Burkina Faso) que nous rejoignons vers 23 heures.

Le Burkina Faso est un pays d'environ douze millions d'habitants. Le nom de ce pays signifie dans une des langues locales «pays des hommes intègres». Ce pays, comme les différents pays de l'Afrique de l'Ouest, fut colonisé par la France. Il est situé à la bordure du Sahel et son sol est aride. On y vit de l'élevage et d'une agriculture de subsistance (mil, sorgho). Les sécheresses y sont fréquentes.

Nous sommes accueillis à Ouagadougou par les Frères Michel Ouédraogo et David Coulibaly ainsi qu'un frère de la Ste-Famille chez qui nous logerons durant notre séjour, car nous n'avons pas de communauté dans la capitale du Burkina Faso. Les frères de la Ste-Famille sont nombreux ici (une cinquantaine dans le pays) et ils possèdent des institutions importantes. Ils ont quelques centres scolaires dans la capitale. Ils possèdent également un hôtel moderne et une petite industrie de pompes à eau qui leur permettent de s'autofinancer, une chose qui est difficile en Afrique. Le frère Michel, qui étudie à l'université, demeure dans l'une de leurs communautés. Le frère David, pour sa part, est venu de Toma pour nous conduire en automobile vers Koudougou, Toma et finalement jusqu'au Mali.

Ouagadougou, la capitale du pays, est une ville importante qui semble bien organisée. Nous y

demeurons deux jours et continuons ensuite notre route vers Koudougou où nous visitons un autre de nos confrères, le frère Samuel Bama dont j'ai déjà parlé, également étudiant universitaire ; il réside lui aussi chez les Frères de la Ste-Famille. Nous y sommes reçus très chaleureusement. Le jour suivant, une célébration est organisée pour célébrer son anniversaire et rendre grâce pour son engagement perpétuel fait à Abidjan le 27 décembre.

4 février : Voyage Ouagadougou - Koudougou - Toma (Burkina Faso)

Notre voyage de Ouagadougou à Koudougou et ensuite de Koudougou à Toma nous permet de découvrir la réalité de la campagne burkinabaise. Cette région assez désertique se caractérise par son peu de verdure ; nous sommes dans le sud de la région du Sahel. Les terres sont sablonneuses et sèches. Près des points d'eau, des paysans cultivent oignons, tomates ou autres légumes. Des champs de mil et de maïs, bases de leur alimentation, s'alignent aux environs des villages. Ce n'est pas cependant la saison et nous n'en voyons que les espaces vides en attente de la saison des pluies, saison propice à la culture. Brebis, chèvres, ânes croisent régulièrement la route et il faut en tenir compte. La confection particulière de leurs cases de formes carrées et faites de terre attire l'attention, la terre permettant de mieux se protéger des rayons chauds, même excessivement chauds (45-50° C) du soleil à certains moments de l'année. Les cases sont généralement petites et entourent un espace fermé, un genre de cour intérieure. Les greniers à mil font aussi partie du paysage.

Quand c'est possible, nous voyageons tôt le matin afin d'éviter la chaleur du jour. Car la chaleur est bien là, plus tôt que d'habitude, nous dit-on.

La route d'Ouagadougou vers Koudougou (environ 75 km) est bonne et goudronnée. La suite du voyage vers Toma (environ la même distance) sera plus difficile. Un chemin de terre poussiéreuse. Nous en sortirons couverts de poussière rouge: cheveux, bras, habits, etc. Un bon verre d'eau et une douche ne seront pas un luxe à l'arrivée... Notre arrivée à Toma où trois frères dirigent une petite école d'environ 300 élèves de niveau secondaire premier cycle et deux petits internats (filles et garçons) d'environ 35 jeunes chacun, se caractérise par une panne sèche à environ cent mètres de l'entrée... Une chance car le pétrole aurait été plutôt rare sur la route... Ce centre scolaire se veut également un centre de verdure dans ce territoire désertique. Des expériences de plantation d'arbres ont été réalisées dans le passé et se continuent avec l'aide de certaines ONG afin de domestiquer le désert. Des puits y ont été creusés et ils assurent une eau suffisante pour l'arrosage des arbres et des jardins.

Un centre internet a été organisé avec l'aide d'une ONG française. L'école le gère et espère en faire une source de financement. Pour cela, il faudra accroître la clientèle, ce qui n'est pas une sinécure dans une région où la majorité des gens ne savent ni lire ni écrire. D'autres projets sont en marche dont un jardin communautaire pour les femmes du village, un centre d'apprentissage de la couture et un possible atelier de mécanique.

10 février : Voyage de Toma à Dobwo (Mali)

La route de Toma – Dobwo est longue... Environ 250 km de mauvaises routes, nous dit-on. Nous partons tôt le matin, vers 6 heures. Et c'est la poussière pour longtemps. La première partie du voyage se fait bien. Nous ne rencontrons presque personne, si ce n'est des élèves qui se rendent à l'école à bicyclette. Dans les premiers 10 à 15 km, beaucoup sont les élèves de notre collège de Toma. Ils voyagent ainsi chaque jour. Ils sont courageux.

Le frère David qui nous conduit connaît bien la route et nous roulons aussi vite que le permettent la chaussée et les animaux (chèvres ou moutons) qui l'empruntent également. Après environ 75 km, nous continuons sur une route de sable fin. On remarque occasionnellement de petits villages dont les maisons sont faites de terre. Souvent, ils sont en retrait de la route et peu apparents. La végétation est toujours aussi pauvre, faute d'eau. Le long de la route, nous croisons une rivière. Un barrage y a été construit. Le voisinage est plus vert et nous y trouvons un peu plus de culture. Nous faisons malheureusement une crevaison. Une chance que nous avons un pneu de rechange, sinon les secours auraient été difficiles à trouver... À quelques kilomètres de la frontière du Mali, il y a un village assez important. Nous y faisons réparer la crevaison et, plus sereins, nous continuons notre route. Les derniers kilomètres sont assez difficiles. Nous rencontrons quelques autobus surchargés venant du Mali. La frontière se passe facilement. Le frère David est connu ici, car il a vécu quelques années à Dobwo situé à 6 kilomètres de l'autre côté de la frontière. Nous arrivons finalement vers 13 heures à destination. Les deux frères et un

stagiaire qui y vivent nous accueillent chaleureusement.

Nous sommes au Mali. Ce pays est très grand. Il est habité par environ 12 millions d'habitants. Le Nord et le Centre font partie du Sahara. On y pratique l'élevage nomade particulièrement. Le Sud où nous entrons est plus humide et l'agriculture fournit le mil, le sorgho, l'arachide, le riz et le coton. La population, arabe et blanche au Nord et plutôt noire au Sud, est islamisée presque entièrement. Les chrétiens et animistes y sont peu nombreux.

À Dobwo, nous découvrons un autre centre semblable à celui de Toma. Le terrain est agréable car beaucoup d'arbres y ont été plantés : manguiers, orangers, bananiers ou des arbres qui apportent ombre et verdure tels les nymes et les eucalyptus qui ne demandent pas beaucoup d'eau. On y a utilisé une technique de tranchées creusées le long de la rangée d'arbres afin d'y garder l'eau et d'empêcher l'érosion lors des grandes pluies. Des panneaux solaires fournissent l'électricité pour les maisons et pour les pompes qui tirent l'eau des quelques puits creusés sur le terrain. Où il y a de l'eau, il y a de la vie !

On y a bâti une école entourée d'une résidence pour les frères, un foyer d'accueil pour aspirants frères, une résidence pour une communauté de sœurs qui dirigent un foyer de filles aspirantes à la vie religieuse et une cité étudiante qui accueille une trentaine de filles vivant à la mode africaine dans de modestes cases, chacune y faisant sa propre nourriture. L'école éduque ces jeunes ainsi qu'un bon nombre de jeunes des environs. C'est une petite école de 4 classes de niveau secondaire (175 élèves). Nous les visitons et recevons un bon accueil. Les

élèves semblent un peu impressionnés par les étrangers que nous sommes. Quelques-uns risquent cependant une question.

Tout près de ce centre éducatif, le diocèse tient une école de formation de catéchistes. Une quinzaine de couples suivent cette formation de quatre ans. Ils y vivent avec leurs enfants, se forment en spiritualité et en animation et apprennent certaines techniques agricoles dans l'immense jardin potager qu'ils cultivent. Ils seront ensuite responsables de paroisses dans leur région respective. C'est un projet important pour le développement du christianisme dans ces populations à majorité musulmane ou animiste.

14 février : Dobwo - San - Bamako

La prochaine étape nous conduira à San où nous passerons la nuit. La route est bonne et 75 km plus loin, nous trouvons une autre maison d'accueil à la fois pour les aspirants de la communauté et pour ceux du diocèse ; ces jeunes étudient au second cycle du secondaire. C'est un centre plus petit qui se résume à un internat, à une résidence pour les frères et à une maison d'accueil pour les visiteurs. Les jeunes vont dans les écoles de la ville. Un groupe d'environ 35 jeunes y vivent. Il n'y a plus de frères à San. Les jeunes sont sous la direction d'un prêtre diocésain. C'est une entente faite avec le diocèse qui fournit le directeur et la communauté fournit l'habitat. Cela convient aux deux groupes.

Tôt le lendemain (6 heures), nous nous attaquons au dernier tronçon de notre route vers Bamako. Un trajet d'environ 500 km. La route étant très bonne, nous arriverons à Bamako vers les 13 h 30. Le paysage sec, semi-

désertique, nous accompagne toujours et de petits villages sont visibles le long de la route. Nous passons par Ségou, une ville assez importante. À partir de là, nous longeons à plus ou moins grande distance le fleuve Niger qui se dirige comme nous vers Bamako. En approchant de Bamako, la présence de grands vergers de manguiers est remarquable. Déjà, je salive à l'idée de déguster quelques mangues !

Bamako est la capitale du Mali. C'est une ville qui dépasse le million d'habitants. Certains quartiers semblent assez modernes et les routes principales sont bonnes. Les neuf frères qui y vivent habitent une maison située près du fleuve. Sur ce terrain, il y a en plus de la résidence, un bâtiment à bureaux utilisés par l'économiste provincial, les quatre frères étudiants universitaires et l'ONG CRUDEM. De plus, une autre bâtisse sert de maison d'accueil et peut héberger d'éventuels visiteurs. Nous y habitons, le frère Charles et moi. La proximité de l'eau leur permet d'entretenir un beau jardin potager et d'avoir quelques arbres fruitiers tels que manguiers, orangers, citronniers, etc. Ils gardent également des lapins et quelques canards. Le poulailler existe mais ses derniers locataires n'ont pas pu survivre... Et imaginez que malgré la promesse qu'au Mali, le pays des mangues, je pourrais en manger à satiété, je n'ai pu en déguster que trois, cueillies en pré-saison dans notre jardin. Je devrai donc me contenter d'attendre ma prochaine visite au Sénégal, en avril prochain, pour croquer les mangues du Mali qui envahiront alors le marché sénégalais car elles mûrissent avant les leurs... !

Les frères possèdent une école de la première à la neuvième année d'environ 1200 élèves. C'est une bonne école qui sera agrandie de huit classes supplémentaires dans les prochaines

années. Le projet commencera au moins de juillet et se prolongera sur quelques années. L'ONG canadienne CRUDEM s'est engagée à construire progressivement ces locaux. Une autre école a été ouverte il y a une couple d'années, afin de répondre aux demandes des parents d'accueillir les étudiants du lycée (second cycle du secondaire). Environ 500 jeunes y poursuivent actuellement leurs études et les demandes ne cessent de croître.

20 février : Départ pour Rome AF 1504 à 23 h 55

Le vendredi 20 février, je repars pour Rome tandis que mon compagnon, le frère Charles, se dirige vers le Sénégal afin de participer à une

réunion des supérieurs francophones de l'Afrique. Mon voyage vers Paris se fait très bien et j'arrive à destination avant l'heure prévue. Le transit parisien sera cependant assez long avec plus de trois heures d'attente prévues à l'horaire. Finalement, la dernière étape se fait bien et je retrouve la température fraîche du mois de février romain.

C'est la fin d'un voyage de près de deux mois en Afrique de l'Ouest. La visite de ces pays me fit découvrir la réalité des contrées situées à la bordure du Sahel ainsi que leurs difficultés propres liées particulièrement à la proximité du désert.

Rome, le 15 mars 2009

VISITE DE LA PROVINCE EASTERN AND SOUTHERN AFRICA (ESA)

(Zambie, Zimbabwe, Kenya, Ouganda, Lesotho)
et Mozambique

Du 26 décembre 2009 au 19 février 2010

26 décembre : Voyage Rome – Londres

Une première visite dans un lieu porte toujours un intérêt particulier. Il en est de même pour moi au moment de quitter la maison générale à Rome pour effectuer la visite de nos frères de la province anglophone de l'Afrique. J'effectue cette visite avec le frère Paul Montero, conseiller général américain, qui a une grande connaissance de cette région puisqu'il l'a déjà visitée en tout ou en partie au moins à cinq autres occasions.

Nous voici donc à l'aéroport Fiumicino de Rome en ce 26 décembre après-midi, au lendemain d'une tentative avortée d'acte terroriste sur un vol transatlantique d'Amsterdam à Détroit de la compagnie Delta. Inutile de vous dire que les contrôles de sécurité ont été renforcés.

Nous ferons ce voyage en direction de Lusaka, Zambie, en deux étapes. Nous voyagerons d'abord vers London où nous nous permettrons une journée d'arrêt afin de rencontrer nos frères de St-Alban et de manger la traditionnelle dinde de Noël que nous avons malheureusement manquée à Rome, menu italien étant prioritaire. La raison plus sérieuse est le coût nettement inférieur du billet offert par BA sur un vol en deux segments. Cet arrêt fut très agréable à la fois pour le repos et pour les rencontres fraternelles.

27 décembre : Arrivée en Zambie

La Zambie est située sur le plateau sud-est africain. Elle possède de bonnes terres agricoles et est traversée par 4 fleuves. Sa population est d'environ 20 millions d'habitants à 98 % de race noire. L'autre 2% est indienne ou blanche. Ces derniers étant des descendants des colonisateurs britanniques. Ce pays est devenu indépendant en 1964. Auparavant, il se nommait Rhodésie du Nord.

L'anglais est la langue officielle, mais 73 dialectes y sont parlés. Ce pays est chrétien à 60 %. L'autre 40% est hindou, musulman ou de religion traditionnelle. Le salaire moyen est d'environ 400 USD. L'espérance de vie est de 47 ans. On y vit particulièrement de l'agriculture et de l'exploitation des mines.

Après un voyage tranquille d'environ neuf heures, nous arrivons à Lusaka (Zambie) vers 09 heures. Nous sommes accueillis par le frère John Mayuka, supérieur provincial. Une première impression sur Lusaka : la ville est propre, les routes sont bonnes, le terrain est peu accidenté, la terre semble bonne pour l'agriculture et la végétation est verdoyante, du moins en cette période de l'année. On nous conduit au Centre d'accueil diocésain, lieu de la réunion du conseil provincial à laquelle nous participerons les deux prochains jours.

29 décembre au 2 janvier 2010 : Le noviciat

Suite à ces deux jours de rencontres, nous nous dirigeons vers l'extérieur de la ville pour nous rendre au noviciat. Nous y rencontrons en plus des responsables de la formation, des jeunes novices des 5 pays qui forment cette province communautaire, à savoir la Zambie, le Zimbabwe, le Lesotho, l'Ouganda et le Kenya. Une petite communauté internationale qui sera appelée à grandir dans les prochaines semaines avec l'arrivée prévue de 5 autres jeunes qui débiteront le noviciat et de 4 ou 5 autres qui commenceront l'étape du postulat.

La propriété est belle et les bâtiments bien entretenus. Une partie du terrain est cultivée. On y récolte différents produits tels les tomates, le maïs, la laitue, etc. Deux ou trois employés s'y affairant en plus des jeunes novices qui y travaillent occasionnellement. C'est un moyen d'aider au financement de la maison. Un élevage de poulets à chair est également en place.

Le 31 au soir, une célébration liturgique est organisée en action de grâces pour les bénédictions reçues du Seigneur dans cette année qui s'achève. Le lendemain midi, pour bien commencer la nouvelle année, les jeunes organisent un « cook out » i.e. un B.B.Q. Au menu, saucisses et poulets sur charbon de bois. Ce fut délicieux. Il faut souligner que durant notre séjour au noviciat, ce sont les novices eux-mêmes qui ont préparé tous les repas car le cuisinier était en congé. Et nous avons très bien mangé!

Si, en Italie, la « pasta » fait partie de tous les repas ou presque, ici il faut parler de la pâte de maïs appelée « nchima ». Nous en mangerons tout

au long de notre voyage mais sous différents noms... On le trempe dans une sauce ou on s'en sert pour prendre un petit morceau de viande. Le « nchima » se mange avec la main droite. C'est pourquoi, le lavage des mains avant le repas est une tradition bien implantée. Souvent, un plat d'eau est sur la table de service, juste avant les couverts.

Le 3 janvier : La maison provinciale

La visite suivante nous conduit à la Maison provinciale située au cœur de Lusaka : une petite maison de trois chambres qui héberge le supérieur provincial, le secrétaire et l'économiste. C'est une coquette maison, mais vraiment trop petite pour le rôle qu'elle est appelée à jouer... Le terrain est bien. Un petit lot adjacent offre des possibilités d'agrandissement. Il contient un hangar qui pourrait éventuellement être réhabilité en bureau provincial avec possiblement une chambre supplémentaire. Le reste de ce lot est cultivé. Un projet d'expansion est sur la table, mais les fonds ne sont pas disponibles.

Nous passons la journée avec ces confrères. Pour le repas du midi, nous nous rendons dans un restaurant de la ville. Ce fut simple et bien. Nous retournons au noviciat pour passer la nuit.

4 janvier au 7 janvier : Kabwe

Tôt le matin, nous quittons Lusaka en direction du nord vers Kabwe, conduit par le frère Sébastien Bowa. Un voyage qui nous permet de voir un peu plus les possibilités agricoles de ce pays. La terre est riche et nous admirons tout au long de la route d'immenses champs de caféiers,

de cannes à sucre, de maïs ainsi que quelques plantations d'arbres fruitiers.

Deux heures plus tard, nous arrivons à Kabwe, une ville d'environ 150 000 habitants où nous avons une communauté de 6 frères, dont deux missionnaires américains. Cette ville est assez pauvre et on voit facilement que le manque de travail afflige une bonne partie de la population. Nous nous rendons d'abord à la résidence des frères située dans un quartier modeste. Les frères travaillent dans différentes écoles : un dans une école technique gouvernementale, un autre dans un centre de formation de l'armée, un autre dans une école privée catholique pour filles, et les 3 autres à Shitima School qui tire son nom de notre premier frère zambien décédé il y a quelques années. Une école privée dont les frères du S.-C. sont propriétaires. Comme les classes ne sont pas encore ouvertes, nous visiterons cette école à notre retour, après la visite suivante à Malole.

8 au 11 janvier : Malole

Cette ville est située au nord du pays à environ 900 km de Lusaka. Il nous a fallu 10h pour nous y rendre à partir de Kabwe. Certaines parties de la route sont excellentes, mais d'autres segments sont affreux, particulièrement dans la dernière partie allant de Kasama à Malole. Encore là, je suis émerveillé de voir la qualité de la terre et un certain nombre de grandes exploitations agricoles modernes cultivant le maïs et la canne à sucre. Il y a aussi des exploitations agricoles de subsistance occupées par de petits paysans. On y cultive des légumes particulièrement les tomates. À plusieurs endroits, le long de la route, des vendeurs, généralement des femmes ou des enfants, offrent

également des fruits, du miel local, le produit de la chasse ou encore d'énormes champignons sauvages qu'ils récoltent dans les sous-bois.

Les Frères sont arrivés à Malole en 1956. Ce fut la première fondation des frères américains dans cette région. Cette école, située au milieu de nulle part est la propriété du diocèse. 400 pensionnaires fréquentent l'école en plus des 80 externes, garçons ou filles, venant des environs. Les pensionnaires viennent d'un peu partout dans le pays, car la réputation de l'école est excellente. Ce centre scolaire est un immense complexe comprenant les salles de classe, l'internat, des maisons pour les enseignants et la résidence des frères. Cette maison accueille également des aspirants. Nourrir un tel groupe de jeunes est une besogne en soi. L'internat peut compter sur les ressources d'un poulailler de 700 poules, sur un bon nombre de porcs, quelques jardins potagers et des arbres fruitiers.

J'y ai retrouvé le frère Sylvester rencontré à Lyon en 1998 à une session de formation. Il est le directeur de l'école. En ces premiers jours de l'année scolaire, il était passablement occupé. Il y avait également sur place un groupe de 6 jeunes « pré-aspirants » qui étaient en visite pour mieux connaître la communauté et possiblement s'y inscrire comme stagiaires.

Nous visitons également un projet mis en place il y a plusieurs années par des frères. Ce projet nommé Cinci est un genre de coopérative agricole, ayant pour but d'aider à la formation des paysans et à l'écoulement de leurs produits. Actuellement, il fonctionne au ralenti à cause du manque de support financier

des organismes internationaux. Les frères n'y sont plus impliqués faute de personnel.

La visite nous a permis également de vivre le quotidien avec les pannes d'électricité régulières (il y en a eu à chaque jour), la communication externe difficile et l'internet quasi inutilisable. Ce qui ajoute évidemment à l'isolement de ce lieu.

12 et 13 janvier: Retour à Kabwe et visite de l'école Shitima

L'école Shitima a une histoire particulière. Elle débute lorsque des frères étudiants voyant des jeunes inoccupés dans les rues autour de leur résidence, décident d'organiser pour eux quelques activités de loisirs et d'apprentissage. Les débuts sont modestes. Le petit garage de la communauté est transformé en centre d'animation et en classe. Aidés par une voisine, professeur à la retraite, les jeunes frères commencèrent ainsi, il y a environ une dizaine d'années, ce qu'est l'école actuelle. Une école aménagée sur une belle propriété qui accueille gratuitement dans des locaux appropriés des enfants de la rue, pauvres et sans avenir. Environ 200 jeunes garçons et filles de 5 à 18 ans la fréquentent. Tous ces jeunes portent un uniforme fourni par l'école et sont également nourris le midi. Quarante-vingts (80) parmi eux, 50 garçons et 30 filles, orphelins ou sans parent responsable, y vivent en permanence, 365 jours par année. C'est leur résidence n'ayant nulle part où aller.

Cette école dont quelques professeurs sont payés par le gouvernement est gérée par les frères. Elle peut vivre grâce à la grande générosité d'une riche dame

britannique, Miss Ugglà qui, avec ses amis, a fourni les argents nécessaires à la construction des principaux bâtiments et au soutien financier de toute cette organisation. Elle continue d'ailleurs sa contribution essentielle au fonctionnement de l'œuvre. Imaginez les argents nécessaires au fonctionnement d'une école, au financement de la nourriture et des habits pour plus de 200 élèves, aux frais engendrés pour l'orphelinat de 80 jeunes... Et le projet est toujours en croissance... !

Les résultats sont cependant palpables. Des enfants de la rue, orphelins ou sans logis, y découvrent une raison de vivre et sont valorisés ; les résultats scolaires de la classe de fin primaire ont été excellents (27 réussites sur 27). Nous avons rencontré quelques-uns des premiers étudiants qui étaient tout fiers de nous indiquer qu'ils préparaient leur entrée au collège postsecondaire... Vraiment, une école qui fournit un milieu d'espérance exceptionnel pour tous ces jeunes.

13 janvier : Retour à Lusaka en p.m.

Avant de quitter Kabwe, nous apprenons la nouvelle qu'un fort tremblement de terre vient de secouer Haïti. Sans trop savoir l'ampleur de la catastrophe, nous sommes préoccupés par la situation de nos frères haïtiens. Après la visite de l'école Shitima, nous voyageons vers Lusaka. Nous nous rendons à la maison provinciale car nous pourrions y avoir accès à internet et s'informer des derniers développements sur Haïti. Je reçois un courriel envoyé par le frère Jean-Paul Labrecque, un confrère canadien qui vit en Haïti (aux Cayes à environ 150 km de la capitale) donnant les premières informations. Il semble qu'il y ait des

dommages importants dans le pays, mais rien de précis au sujet de Port-au-Prince, épice du désastre où vivent plus de la moitié de nos frères.

Nous nous rendons ensuite au noviciat pour le souper. Une petite fête nous y attend pour célébrer à la fois notre départ du lendemain et l'arrivée des cinq nouveaux novices. Une soirée spéciale est organisée avec discours et cadeaux... Ce fut sympathique.

14 janvier: Voyage de Lusaka à Harare (Zimbabwe)

Nous quittons tôt le matin pour nous rendre à l'aéroport de Lusaka, situé à environ 10 km de la maison du noviciat, pour nous diriger vers Harare, la capitale du Zimbabwe.

Le Zimbabwe est aussi un pays de haut plateau sans accès à la mer. Le pays compte environ 13,5 millions d'habitants. Depuis 1960, il a plus que triplé sa population. Cependant, il est actuellement ravagé par le sida. Cette épidémie a fait baisser l'espérance de vie à 43,6 ans et est devenue une vraie menace pour la survie de l'Etat zimbabwéen. La capitale Harare est une ville de 2 à 3 millions d'habitants. La langue officielle est l'anglais.

À partir de 2003, une grave crise agraire et politique survient suite à la politique agraire du président Mugabe. Les grandes exploitations agricoles, propriétés des fermiers blancs, sont expropriées. L'État installe sur ces terres réquisitionnées des proches du régime, officiellement anciens combattants de la guerre d'indépendance. Ceux-ci n'ont cependant pas les connaissances ni le matériel nécessaires pour cultiver ces immenses fermes... Dans les luttes de pouvoir qui ont suivi, beaucoup de

fermes ont été brûlées et détruites, des terres ont été morcelées, d'autres abandonnées... Conséquence de cette réforme agraire ratée, l'ancien grenier à blé de l'Afrique du Sud-Ouest ne peut plus subvenir à ses besoins et 70 % de la population se retrouve sans emploi. On souffre maintenant de la faim... car l'exploitation agricole de production a été en grande partie abandonnée pour une culture paysanne de survie. Les mines sont encore exploitées, mais la production a baissé après les expropriations. Elles doivent être réorganisées...

La crise s'aggrave encore plus après les élections présidentielles de 2008. La population est affamée. Le pays est ravagé par des violences de toutes sortes. Face à une inflation sans contrôle, le pays abandonne sa monnaie qui n'a plus aucune valeur pour prendre officiellement le dollar américain et le Rand sud-africain comme monnaies officielles. Actuellement, l'économie se replace peu à peu, malgré le fait que la crise politique ne soit pas réglée. On peut maintenant se procurer presque tout, mais il faut de l'argent...

En arrivant à Harare, nous sommes accueillis par 2 confrères qui avaient fait le voyage depuis Loreto pour nous recevoir. En nous dirigeant vers le Centre diocésain où nos confrères ont passé la nuit, nous traversons une bonne partie de la ville. Harare est une ville moderne qui, avant la crise, n'avait certainement rien à envier aux grandes capitales. La crise économique a cependant laissé des séquelles : chaussée brisée, malpropreté, lumières de circulation brûlées... Avant de quitter Harare, nous nous arrêtons pour faire quelques achats dans un centre alimentaire bien fourni et poursuivons notre route vers Loreto, notre prochaine étape.

14 au 17 janvier : Visite de Loreto

Nous voyageons donc en direction de Loreto. C'est toujours le plateau et des terres agricoles de grande qualité. Cependant, la politique d'expropriation du gouvernement Mugabe a laissé aussi des traces ici. Nous allons vers le Sud et les routes sont bonnes. Cependant plus nous avançons, plus les terres sont sèches.... Et nous voyons les effets du manque d'eau...

Nous arrivons finalement à Loreto. Les frères y dirigent une école qui est un petit village en soi. Ce centre scolaire, propriété du diocèse, est avant tout un internat de 450 garçons et de 350 filles. Un petit groupe d'environ 75 externes habitant les environs y sont inscrits. Cinq frères y vivent et dirigent l'école. Il y a aussi une maison pour les candidats.

Le lendemain de notre arrivée, je participe à la messe de l'école. Elle se célèbre en shona la langue locale. C'est vraiment le style britannique. Tous les élèves portent le costume de l'école, cependant les chefs de classe ont un costume particulier. Une surprise : tous, garçons et filles, ont la tête rasée. Les classes des filles de 12ième sont les seules à faire exception. Un passe-droit accordé aux finissantes.

Le centre scolaire comprend en plus des classes et des locaux des internats plusieurs maisons qui sont attribuées à l'aumônier, aux professeurs, à la communauté des sœurs, à la communauté des frères... Un vrai village construit en grande partie par les frères américains avec l'aide de certaines ONG. Un investissement immense pour l'éducation.

L'école est moderne et possède un laboratoire d'informatique avec accès à internet. Ce laboratoire a cependant ses difficultés occasionnelles de fonctionnement à cause des pannes électriques qui sont fréquentes. Pour contrer ces pannes et assurer ses besoins en eau, l'école a creusé son propre puits et y a installé un système manuel de pompage pour usage de l'école et des villageois. Pour tous, cette pompe à eau est une vraie bénédiction. Ils ont constamment une eau excellente et en grande quantité. Cette école est vraiment un centre de premier ordre dans ce secteur. Elle rayonne sur toute la région.

17 janvier : Loreto – Gweru

La prochaine étape sera plus courte. Environ 90 km pour nous rendre coucher à Gweru en route pour Rutenga que nous atteindrons le lendemain. Cette portion de route passe dans une région boisée. Elle est asphaltée sur une demi-largeur, ce qui permet de circuler plus rapidement, sauf au moment des croisements.

18 janvier : Gweru – Rutenga

De Gweru à Rutenga, il faut compter environ 325 km. C'est une excellente route qui serpente à travers de belles montagnes. Nous voyons ici et là, des exploitations minières qui semblent assez importantes si l'on juge des quantités de maisons qui forment les petites villes ou villages environnants. Plus nous allons vers le sud, plus nous constatons la sécheresse. L'eau manque énormément en cette période de l'année. Des champs de maïs sont complètement séchés....

Nous arrivons à Rutenga. C'est une petite ville de 5 000 à 10 000 habitants. La pauvreté y est grande. Il y fait une chaleur écrasante, la première grande chaleur humide de ce voyage. Le frère Paul et moi-même visitons l'école et rencontrons les professeurs. C'est une rencontre sympathique. Nous entendons les professeurs exposer leurs espérances et leurs préoccupations. L'une d'elles concernent les salaires fixés par le gouvernement dans tout le pays, un salaire uniforme quelles que soient les qualifications et l'expérience. Un salaire nettement insuffisant de 150 USD par mois dans un pays où le coût de la vie est très élevé. On parle de grève nationale pour forcer le gouvernement à faire un pas...

Cette école appartient à la communauté, l'une des seules d'ailleurs de cette province communautaire. Elle comprend actuellement 8 classes et un bloc administratif. Environ 275 étudiants garçons et filles externes la fréquentent. Deux frères seulement y travaillent. C'est beaucoup de travail car c'est une école en développement. On y prévoit un plus grand nombre de classes et un internat.

Les frères ne demeurent pas sur le terrain de l'école actuellement. Ils ont cependant commencé à y bâtir leur résidence. Ils vivent actuellement au village dans une maison achetée à leur arrivée, située à environ deux ou trois km. Et là, nous expérimentons la pauvreté du milieu. En effet, depuis deux mois, l'eau et l'électricité manquent régulièrement dans toute la ville. Cela n'est pas sans inconvénients...

Je souligne ici quelques curiosités culturelles. Par exemple, on dit merci en frappant les mains deux

fois. C'est une façon de faire que j'ai vu dans quelques autres endroits du Zimbabwe. Ainsi, on frappe les mains après avoir reçu un cadeau, un mot de bienvenue, etc. Dans la même ligne, j'ai noté que lorsque la cuisinière vient demander quelque chose aux frères ou avertir que le repas est prêt, elle met un genou par terre pour leur parler. Elle est une employée et en plus, une femme, alors coutume oblige... Cette même cuisinière nous a montré son habileté en tuant, avec un jet de pierre précis, un cobra d'environ un mètre, cobra que j'avais aperçu dans un arbre à quelques mètres de la maison et que nous avions tenté de tuer sans succès.

Ici, le téléphone cellulaire fonctionne. Nous pouvons enfin communiquer avec Rome pour savoir des nouvelles du tremblement de terre d'Haïti. Nous apprenons avec soulagement qu'aucun frère n'a été sérieusement blessé, mais que les dommages matériels sont énormes : trois écoles détruites, le noviciat et le scolasticat détruits complètement, la maison provinciale ébranlée, mais surtout, aucune perte de vie de nos frères. Malheureusement, quelques professeurs et élèves ont trouvé la mort sous les décombres.

Le 22 janvier : Voyage de retour Rutenga-Gweru

Gweru est une ville importante. C'est la 3^{ème} ville du pays avec une population d'environ 400 000 habitants. Nous nous rendons à la résidence des frères. Ultérieurement, cette maison logeait l'administration du District communautaire de Zambie-Zimbabwe. Les frères possèdent 3 maisons voisines les unes des autres, l'une pour les frères, une autre pour les candidats et la dernière est louée. Trois frères y vivent. Ils ont des occupations

diversifiées : l'un travaille à l'université des Jésuites à Harare et voyage les fins de semaine, un autre est sous contrat dans une école privée de la ville et le dernier travaille au diocèse pour le projet Caritas. Ces frères se chargent également d'une exploitation agricole à Greenvale (environ 25 km) qui devrait aider la province dans son financement, mais les souhaits ne se réalisent pas toujours.

Nous sommes en ville. Nous pouvons donc reprendre contact avec le monde via internet que nous utilisons dans un cyber café. Nous nous y rendrons une couple de fois durant notre séjour. Aussi, nous visitons une école que le diocèse voudrait nous donner à Lalapanzi. C'est très bien. Les frères en prendront charge aussitôt qu'ils pourront y envoyer du personnel.

Nous recevons une invitation pour participer à une cérémonie de profession perpétuelle d'un frère de St-Paul, une communauté diocésaine de frères établie à Gweru. Nous y assistons avec joie. Ce fut une belle cérémonie qui débuta par une messe, sous les arbres, de seulement 3h30... avec discours, gestes coutumiers, etc. Nous n'avons pas participé au repas qui a suivi puisque nous avons prévu une rencontre de la communauté.

26 et 27 janvier : Voyage vers le Mozambique et visite d'Amatongas

Le Mozambique est un état africain situé sur la côte orientale de l'Afrique qui donne sur l'Océan indien, face à Madagascar. Il est voisin du Zimbabwe et de la Zambie que nous venons de visiter. Ancienne colonie portugaise, sa langue officielle est le portugais. Il compte environ 21 millions

d'habitants. Ce pays est indépendant depuis le 25 juin 1975.

De 1976 à 1992, une guerre civile sanglante a fait près d'un million de morts. Les luttes politiques internes et la guérilla, d'abord entretenue par la Rhodésie encore aux mains du pouvoir blanc, puis par l'Afrique du Sud, ont entraîné le pays à la faillite. Le Mozambique est un des pays les plus pauvres du monde. La moitié de sa population y vit sous le seuil de la pauvreté. Son économie repose essentiellement sur l'agriculture.

Nous nous y rendons pour répondre à l'invitation de Mgr Silota qui est venu à Rome pour nous inviter à ouvrir une maison dans son diocèse de Chimoio. Les frères Albert Mada et Joachim Kamwana qui vivent au Zimbabwe nous y conduisent en automobile.

C'est un long voyage que nous faisons par la route. Il y a environ 450 km pour se rendre à Mutare, ville voisine de la frontière. Les routes sont généralement bonnes. Cependant, près de la frontière entre les deux pays, nous rencontrons plusieurs barrages policiers. Il y a des mines de diamant dans la région et il y aurait beaucoup de trafiquants qui tenteraient de passer la frontière illégalement pour vendre les diamants au marché noir dans le pays voisin.

Une fois la frontière traversée sans trop de problème, il nous reste environ 75 km à faire pour nous rendre à Chimoio, la ville importante de la région. Cette ville possède environ 200 000 habitants. Nous sommes accueillis au Centre diocésain d'animation situé à environ 20 km de la ville car il y a panne d'eau à la maison de l'évêque. Le centre est accueillant et très bien construit.

Le lendemain, nous nous joignons à la commission d'éducation du diocèse et nous nous rendons visiter l'école d'Amatongas dont l'évêque souhaiterait nous voir prendre la responsabilité. Elle est située à environ 20 km de Chimoio.

Nous y trouvons une ancienne école fondée en 1937 par les Franciscains. Une école solide et bien construite qui servait également de maison de formation. Des ateliers bien organisés servaient la population et offraient la possibilité d'un enseignement professionnel adapté au milieu. Cette école a été nationalisée avec tous les biens de l'Église en 1974 lors de la venue du gouvernement communiste.

En 1995, après une vingtaine d'années de crises politiques et de guerres internes, un accord de paix fut signé et un gouvernement a été élu démocratiquement. Ce nouveau gouvernement remit alors la majorité des propriétés confisquées à leurs anciens propriétaires. Cette école fut donc remise au diocèse catholique. Elle est cependant dans un état lamentable, ayant été spoliée et détruite en grande partie. L'évêque nous invite donc à remettre cette école en service et à en faire principalement une école de métier, ce qui manque dramatiquement dans le pays. Nous visitons donc les lieux et voyons les possibilités de développement. Les murs sont solides, mais c'est à peu près tout ce qui l'est.... Nous ferons un rapport au conseil général et verrons de la suite à donner, s'il y a lieu.

28 janvier : Chimoio-Beira-Johannesburg-Bloemfontein-Lesotho

De là, nous nous dirigeons vers le Lesotho. Nous nous rendons d'abord

à Beira (MOZ) afin d'y prendre l'avion. Ce trajet d'environ 200 km se fait en automobile. Si à Chimoio et à Amatongas situées sur le plateau, la végétation était belle et le climat intéressant à cause d'une relative humidité, nous découvrons peu à peu une région plus sèche pour finalement, en approchant de la côte et de Beira, trouver une température écrasante, très humide et chaude.

De Beira, nous prenons l'avion pour Johannesburg, capitale de l'Afrique du Sud, et continuons ensuite, toujours en avion, vers Bloemfontein (Af. du Sud). De là, nous voyageons en auto environ 2 heures, pour finalement arriver à la nuit tombante au Lesotho, un petit pays enclavé dans l'Afrique du Sud. La population d'environ 1,5 million de personnes est à 80% chrétienne dont la moitié est catholique. C'est un pays pittoresque situé sur un plateau et entouré de montagnes très caractéristiques. La population du Lesotho est fière et elle a su lutter pour garder son indépendance au long des années malgré les efforts d'assimilation des voisins ou des britanniques.

28 janvier au 30 janvier : Visite de St Monica (Sacred-Heart School)

Nous sommes à Leribe, paroisse de St Monica, où nous dirigeons l'école Sacred-Heart, propriété du diocèse. Une école d'environ 650 garçons, fondée en 1937 par des frères missionnaires américains ; une école bien reconnue qui s'est classée la troisième du pays pour ses résultats. Deux frères y travaillent actuellement. L'école, bien que sous la responsabilité de la communauté, est dirigée par un laïc.

Le lendemain, après avoir visité l'école et adressé la parole au

personnel et aux élèves, nous rencontrons l'évêque qui vient tout juste d'être nommé. C'est une connaissance des frères et nous sommes accueillis chaleureusement.

La résidence des frères est bonne. Elle est entourée d'arbres fruitiers plantés par les frères au cours des années. Nous y trouvons une variété étonnante: pommiers, orangers, poiriers, pêchers et même la vigne. Il y a également un potager qui sait enrichir le menu quotidien.

31 janvier au 6 février : Visite de Roma (Christ the King School et Our Lady's House)

Nous nous rendons ensuite à Roma. Nous y trouvons une autre école diocésaine dont nous assurons la direction. Christ the King School est une école de 600 élèves incluant un petit internat de 60 jeunes garçons. C'est un très grand complexe scolaire comprenant de nombreux édifices incluant les classes, la résidence des frères, des maisons pour les enseignants, un internat et une section professionnelle. Un centre scolaire qui a eu ses heures de gloire au temps des missionnaires américains. Maintenant, pour toutes sortes de raisons, cette école a beaucoup de difficultés et les résultats sont très faibles. Trois frères y travaillent dont le doyen des frères du Lesotho.

Tout à côté, la communauté possède un centre de conférences: Our Lady's House. C'est un lieu d'accueil pour différents groupes: retraites, congrès, séjours touristiques, etc. Deux frères y résident. L'un, missionnaire américain(F. Robert Ruel), assure l'administration du centre et l'autre travaille à l'école Christ the King comme directeur. Deux autres jeunes frères y vivent habituellement, mais ils sont actuellement à Rome pour suivre une session de formation en vue

de leur profession perpétuelle prévue l'an prochain.

6 février : Voyage vers Johannesburg (Afrique du Sud)

De Maseru, unique aéroport international du Lesotho, nous voyageons vers Johannesburg. Nous y passons la nuit et continuons le lendemain vers Kampala, Ouganda. Nous couchons au motel Town City, assez près de l'aéroport. C'est propre et accueillant et les prix sont raisonnables. On s'aperçoit rapidement que Johannesburg est en effervescence... La ville recevra dans moins de 3 mois les championnats mondiaux de football (soccer). Un événement universel qui apportera les meilleures équipes mondiales et une foule de touristes. L'aéroport a été renouvelé, les services y sont exceptionnels et les routes y conduisant sont excellentes. Tout est presque prêt pour l'événement sportif de l'année en Afrique et possiblement dans le monde.

7 février au 11 février : Visite de Kampala (Ouganda)

Le voyage de Johannesburg à Entebbe, aéroport de Kampala, est assez long, environ 3000 km. Nous le faisons avec la compagnie South Africa qui nous a toujours assuré un bon service. L'Afrique n'est pas un petit continent.

L'Ouganda est un pays d'Afrique de l'Est. Il est aussi considéré comme faisant partie de l'Afrique des Grands Lacs. Le Sud du pays englobe une vaste partie du lac Victoria. Ce pays est indépendant depuis le 9 octobre 1962. La population est d'environ 24 millions d'habitants. La langue officielle est l'anglais. Mais, comme partout en

Afrique, on parle différentes langues locales. La population est majoritairement chrétienne, catholique ou anglicane. Les religions traditionnelles y ont cependant une certaine influence. L'économie de l'Ouganda est basée sur l'agriculture (80% de la population active), en particulier sur le café; elle se développe malgré un contexte régional souvent défavorable.

Une situation politique instable et une gestion économique erratique ont fait de l'Ouganda un des pays les moins développés et des plus pauvres du monde. Le pays souffre d'être enclavé, ce qui ne facilite pas le commerce extérieur. Il a aussi été perturbé par les guerres à répétition dans la région des grands lacs. Ce pays a été connu à cause du célèbre Idi Amin Dada qui a pris le pouvoir en 1971 par un coup d'État. En huit ans de pouvoir, le régime tyrannique et sanguinaire va être accusé de la mort ou de la disparition de près de 300 000 Ougandais.

La capitale Kampala est une grande ville qui dépasse le million d'habitants. Nous sommes accueillis par 2 frères qui nous conduisent, dans un trafic très dense, vers leur résidence. Quatre frères vivent ici. La propriété possède deux maisons familiales et une maisonnette pour les candidats. L'un d'entre eux attend actuellement le moment de se rendre au postulat de Lusaka. Je souligne ici une particularité culturelle du pays. En participant à la messe, j'ai été surpris d'entendre les gens applaudir après l'homélie du prêtre ou encore après la consécration. C'est en effet leur façon de dire merci ou de montrer sa joie.

Les frères travaillent dans une école privée de religieuses et le frère missionnaire américain (F. Robert

Martineau) travaille avec les candidats dans une petite école bâtie pour les enfants de la rue, le projet « Up Lift », un projet d'enseignement gratuit pour les enfants pauvres et les orphelins. Un certain nombre d'élèves sont assez âgés. Plusieurs avaient initialement commencé l'école ailleurs, mais faute d'argent ils avaient abandonné leur scolarité. Pour eux, c'est une occasion en or de poursuivre leurs études.

L'école accueille au maximum 120 jeunes garçons et filles. Et un petit internat reçoit 16 garçons et 6 filles. Ces petits édifices ont été bâtis avec des dons de différents organismes européens (Africa diretto d'Espagne particulièrement) ou américains. Le fonctionnement est assuré par des dons privés, ce qui crée une situation précaire. Les enseignants y sont bénévoles. Ce sont généralement des professeurs à la retraite ou encore des jeunes universitaires qui viennent donner quelques heures de cours. Les résultats obtenus par les étudiants sont très bons. Les premiers gradués commencent maintenant l'université. C'est vraiment un succès phénoménal pour eux.

12 février au 18 février : Nairobi

Le 12 février nous continuons notre long périple cette fois vers Nairobi, capitale du Kenya. Ma première impression en y arrivant est que ce pays est passablement riche. Des hôtels luxueux, de beaux restaurants et quelques industries longent la route. Certains quartiers de la ville, que nous visiterons plus tard, nous montreront cependant une réalité plus pénible, la réalité des taudis. La circulation dans le centre-ville est un vrai cauchemar et nous devons y passer pour entrer ou sortir de la ville. Il

manque de routes secondaires et de chemins d'accès.

La situation politique actuelle semble tranquille si on compare avec la crise de 2008 où après les élections, plusieurs personnes ont été tuées dans une rébellion de la population. Le pays a maintenant un gouvernement d'unité qui fonctionne depuis deux ans, non sans problème... En effet, lors de notre passage, l'annonce de larges corruptions dans les ministères de l'éducation et l'agriculture a forcé deux ministres à démissionner sous la pression populaire. Cette crise a montré la difficulté de relation entre le président et le premier ministre qui sont de partis politiques différents.

À Nairobi, nous avons une maison d'études pour nos jeunes frères que nous nommons scolastiques. Ils y sont présentement 17 venant des 5 pays de cette province communautaire. Ils suivent un programme universitaire de 4 ans afin d'avoir leur « Degree », un diplôme premier cycle universitaire qui leur permettra d'enseigner. L'atmosphère de travail est bonne et chacun veut vraiment réussir afin de pouvoir, après une longue période de formation de 8 ans (candidat, postulant, novice et scolastique), s'impliquer dans la mission.

Nous profitons de notre présence au Kenya pour visiter un autre projet assez exceptionnel réalisé par un autre frère américain. C'est une école située à environ 450 km de Nairobi fondée pour les filles exclusivement. La route pour nous rendre à la ville la plus proche, Meru, est très belle. Le paysage généralement montagneux est beau et verdoyant en cette période de l'année. Et tout au long du parcours, nous pouvons admirer les cultures de thé, de café, de maïs, de canne à sucre, de

bananes, de riz, etc. Également, des plantations de manguiers et d'eucalyptus se voient de temps à autre. Nous apercevons aussi un immense projet de production d'ananas monté par la compagnie internationale Del Monte. Des champs d'ananas à perte de vue. Vraiment la terre dans cette partie du Kenya est excellente pour la culture.

Nous atteignons finalement Meru où vit notre confrère. Les frères y dirigeaient autrefois une école, propriété du diocèse. Mais faute de financement et de personnel religieux, l'école a été remise au gouvernement. Un frère y est demeuré, le frère John Koczka. Depuis 1973, à la demande d'un curé de paroisse situé à une trentaine de kilomètres de Meru, il a créé un projet global d'éducation des filles : le projet Materi. Il faut se souvenir que généralement dans la culture traditionnelle africaine, les filles sont oubliées dans le système éducatif. Ce centre offre en plus de l'enseignement régulier des cycles maternels, primaires et secondaires, des programmes de santé et d'éducation à la nutrition et aux soins des enfants, des formations à l'agriculture et même une formation professionnelle et technique pour les filles qui ne peuvent se trouver du travail ou continuer à l'université après leur séjour. Ce centre scolaire reçoit à prix réduit, grâce aux dons reçus d'un peu partout, environ 800 filles. On y vient de tout le pays tant la réputation de l'école et de l'internat est bonne. Le centre est un immense village abritant les élèves en internat, tandis que les professeurs et tout le personnel administratif et de soutien vivent dans des maisons familiales. Un projet énorme à la grandeur de la générosité des donateurs et du cœur de celui qui en est l'âme, le frère Koczka.

18 février à 23h30 retour de Nairobi vers Rome

Après la visite du projet Materi, nous retournons à Nairobi et préparons notre retour à Rome. Dans nos valises, nous n'oublions pas d'apporter quelques pots de beurre d'arachide et des boîtes de thé (production locale). Cela sera certainement apprécié par les confrères vivant à Rome actuellement dont 4 venant des pays visités. Nous arrivons le lendemain, 19 février, un peu fatigué mais heureux de

cette longue visite qui m'a permis personnellement de découvrir un autre visage africain. Ces pays étant situés plus au sud, ils profitent d'une pluviosité plus abondante qui permet généralement une production agricole plus abondante. La richesse des terres et les montagnes verdoyantes diffèrent énormément de l'Afrique du centre-ouest située majoritairement en zone plus désertique, cette Afrique d'influence francophone connue jusqu'à maintenant.

VISITE DE LA PROVINCE DU BRÉSIL

Du 1^{er} octobre 2010 au 6 novembre 2010

1 octobre : Voyage de Rome vers São Paulo, Brésil

Cette visite a une particularité spéciale pour moi. Jusqu'à maintenant, j'ai visité tous les pays où il y a des communautés des Frères du Sacré-Cœur dans le monde, sauf le Brésil. Avec le frère Denis Plourde, mon compagnon de voyage, j'ai le bonheur de visiter ce pays. J'ai longtemps entendu parler de cet immense pays. C'est maintenant l'occasion de le découvrir.

Le Brésil est le pays le plus vaste et le plus peuplé d'Amérique latine. Avec une superficie de 8 512 000 km² et une population d'environ 200 millions d'habitants, c'est le cinquième pays du monde par la superficie et par le nombre d'habitants. Il est la huitième puissance économique mondiale. Il couvre la moitié du territoire de l'Amérique du Sud, partageant des frontières avec tous les pays du sous-continent à l'exception du Chili et de l'Équateur. Colonie de la couronne portugaise durant plusieurs siècles, le pays est aujourd'hui le seul héritage du Portugal en terre américaine, ce qui se manifeste par sa langue officielle, le portugais.

Le Brésil possède des caractéristiques communes avec la plupart des autres pays d'Amérique du Sud : c'est un pays en majorité catholique, la densité humaine moyenne est assez faible et la population est fortement urbanisée (à 84 %). Le Brésil présente de forts contrastes géographiques et

sociologiques. Alors qu'une grande partie du territoire est couverte par la forêt amazonienne pratiquement vide d'êtres humains, la côte sud-est abrite les mégapoles de São Paulo et Rio de Janeiro et l'une des plus grandes « régions urbaines » autour de la ville de Belo Horizonte. Les inégalités économiques sont parmi les plus élevées du monde. La ségrégation raciale bien que non officielle existe bien de facto. Le Brésil fait partie des grandes puissances émergentes aux côtés de la Chine, de l'Inde et de la Russie. (Wikipédia)

C'est donc dans cet immense pays que nous nous retrouvons. Nous arrivons sans problème, après un long voyage, à l'aéroport de São Paulo où des confrères brésiliens nous accueillent avec joie, malgré l'heure plutôt matinale (04h50). La communauté qui nous reçoit demeure au 3^{ème} étage de l'École Sagrado Coração, louée à un groupe éducatif qui gère des écoles privées. Il y a ici 2 frères qui accompagnent 7 jeunes frères aux études.

Durant l'avant-midi, nous faisons un bref tour du quartier, suffisamment pour voir que nous sommes dans un quartier à forte proportion d'une élite juive d'où la présence d'une forte sécurité qui se voit presque partout. Nous visitons également un centre commercial ultra moderne situé tout près de la résidence. Au cours de l'après-midi, nous participons à une rencontre du conseil provincial. Je comprends la majeure partie des discussions à cause de ma connaissance de l'espagnol. Je devrai m'habituer à saisir davantage le

portugais, car à part 7 ou 8 frères anciens (missionnaires canadiens surtout), les frères ne parlent que le portugais.

3 au 5 octobre : Campanha

À peine arrivés, nous partons pour Campanha située à environ 230 km, un voyage d'environ 3h 30. En sortant de São Paulo, nous constatons une grande pauvreté dans la périphérie; ces parties de la ville sont nommées favelas, i.e. bidonvilles. Il est facile de constater les différences de niveau économique vécues dans le pays : des personnes très riches et d'autres extrêmement pauvres. La route nous conduisant à Campanha est belle. Cette autoroute, comme la majorité des autres autoroutes du pays, est administrée par une entreprise privée qui l'a construite et en soutire les revenus pendant un certain nombre d'années selon leur contrat.

Arrivé à Campanha, il me fait plaisir de rencontrer 2 frères que j'ai connus dans le passé comme provinciaux. Ils sont trois frères vivant ici : un directeur du centre, un jeune frère talentueux, diplômé comme travailleur social, bon animateur et musicien, et un frère ancien qui rend divers services. Ici, comme dans la plupart des endroits au Brésil, nos frères ne travaillent pas dans les écoles. Ils se chargent plutôt de Centres d'animation sociale. On y accueille les enfants et les adolescents de familles pauvres et désorganisées (drogues, abus divers, séparations, violences). Chaque jour, on les reçoit en 2 groupes d'environ 100 jeunes le matin ou l'après-midi. Ce sont des élèves des écoles publiques. Ils fréquentent le centre en alternance avec leur horaire scolaire. Ainsi, pendant que le groupe du matin est au

Centre, l'autre groupe est à l'école et vice versa. Le Centre offre, dans un programmation bien structurée, du renforcement scolaire, de l'aide aux devoirs, des cours variés : artisanat, informatique, couture, guitare, des activités libres ou encore des sports. Il en est de même dans les 3 autres Centres sociaux que gère la communauté dans le pays. En plus, tous les jeunes ont la chance de manger un repas complet et une bonne collation à chaque jour. Ces centres sont encouragés et soutenus par les villes ou les gouvernements régionaux afin d'aider les familles démunies. Il en existe dans plusieurs endroits. Ils sont subventionnés en partie par les gouvernements. Ainsi, à Campanha, les professeurs sont payés majoritairement par la ville, ainsi que les repas. Les frères doivent se dévouer pour trouver le complément monétaire. La province communautaire fournit une part importante à même ses revenus. Ces Centres sociaux sont véritablement dans l'esprit de nos origines, quand notre fondateur, le père André Coindre, a fondé l'institut pour s'occuper des enfants de la rue, de la ville de Lyon en France.

6 - 7 octobre : Visite de Paraguaçu

Nous continuons notre visite, voyageant en direction de Paraguaçu, située à environ 50 km. C'est une ville moyenne d'environ 70 000 habitants. Les frères y vivent depuis plusieurs années. Cette maison a longtemps été le centre de la province du Brésil. Elle est l'ancien juvénat. Actuellement, elle sert de maison pour les frères anciens, accueille des aspirants et loge un Centre d'animation. Cette maison a été construite par les missionnaires canadiens. Elle est quelque peu modelée sur les anciennes maisons provinciales canadiennes. Elle est bâtie

sur un terrain de ferme. Cette propriété possède, en plus, un atelier pouvant faciliter l'entretien des bâtiments. Assez grande, cette maison peut également accueillir les rassemblements des frères. Actuellement, la communauté est limitée à 6 frères dont 4 anciens (3 missionnaires canadiens et le doyen des frères brésiliens) et 2 frères plus jeunes qui s'occupent du centre d'animation et de projets pastoraux divers. Il y a aussi 2 aspirants qui travaillent au Centre. En arrivant sur les lieux, nous apprenons que l'un des frères anciens, le f. Georges Lamy est à l'hôpital avec de graves troubles cardiaques. De même, le doyen, le f. Walter West est gravement atteint d'Alzheimer.

Le Centre d'animation social « El Juniorato » reçoit environ 150 jeunes en 2 groupes. Il semble que le fonctionnement aille bien. Cette maison, qui était un juvénat, a tous les locaux nécessaires pour faciliter le Centre. Il jouisse même d'un gymnase récemment construit.

Le lendemain, nous nous rendons visiter le Rancho San José, un camp d'animation.

Le long de la route, j'aperçois des champs immenses de caféiers en fleurs. C'est la première fois que je vois cette réalité de si près. Les fleurs dégagent une odeur de café. Ce Ranch est situé en campagne, près d'une rivière. Il est à environ 15 km de Paraguaçu. Il est fréquenté surtout par les jeunes des écoles environnantes et des groupes de formation pastorale animés par les frères. Le lieu accueille également des adultes. Son site est très beau. Il est situé sur une pointe s'avancant dans un lac agrandi artificiellement par la construction d'un barrage sur la rivière.

Anecdotes :

1- Ici, à cause des plantations de café en fleurs au moment de la visite, il y a beaucoup de cigales. Elles vivent dans les arbres car elles se nourrissent de la sève des arbres. Elles laissent entendre, presque sans arrêt, un cri strident et monotone. Il y en a partout et même quelques-unes entrent dans les chambres si on ne fait garde.

2- Lors d'une promenade sur la propriété, j'avançais dans un champ longeant un mur nouvellement construit. L'herbe était assez longue. Tout à coup, j'entendis le jardinier m'appelant et venant vers moi... « Attention, dit-il, il y a des serpents venimeux dans l'herbe... » Alors, Gaston, attention où tu marches dans un pays inconnu!

8 octobre : Jeux olympiques des Centres d'animation sociale des Frères du Sacré-Cœur.

Le 8 octobre, nous retournons à Campanha pour participer, entre autres, à l'ouverture des jeux olympiques intercentres. Quarante (40) jeunes ont été choisis dans chaque centre pour participer à ces compétitions qui ont lieu généralement tous les 2 ans. Pour plusieurs des jeunes, ce voyage est mémorable. C'est la première sortie hors du milieu familial de leur vie. C'est tout un événement.

Cette rencontre sportive coïncide avec la fête patronale de la ville. Ainsi, nous assistons à quelques manifestations publiques (danses, manifestations variées de groupes paroissiaux et scolaires). En plus, nous participons au dévoilement d'une plaque-souvenir pour un Frère du Sacré-Cœur qui a particulièrement laissé son empreinte sur la ville, le frère

Paolo, un frère missionnaire canadien maintenant décédé. Cette plaque, placée dans la crypte de l'église paroissiale, a été dévoilée par le préfet de la ville, le curé et le frère provincial. Ce frère a travaillé presque toute sa vie dans ce milieu. Il a beaucoup aidé à l'éducation des jeunes déshérités et aux développements d'un quartier pauvre par une animation de promotion humaine, sociale et religieuse.

Les jeunes olympiens et olympiennes des Centres Seama, Casa Pia, Promoama et El Juniorato ont également fait partie de la fête défilant dans les rues de la ville avec musique, banderoles, etc. L'ouverture officielle a eu lieu dans le gymnase. Elle comprenait l'entrée solennelle des délégations, des discours, des danses folkloriques et, finalement, l'arrivée de la flamme olympique. Ce fut le début d'une compétition saine et fraternelle entre les divers groupes. Les jeux ont duré 3 jours et se sont déroulés dans un très bon esprit selon nos sources...

En soirée, nous repartons de Campanha pour retourner à São Paulo où aura lieu la rencontre de la Conférence América Latina et España.

9 octobre : Visite de São Paulo

Une partie de la journée du 9 octobre sera dédiée à la visite de la ville. Le frère Felipe, un jeune étudiant, me fait visiter la cathédrale, un centre commercial et différentes places de la ville.

Nous voyageons principalement en métro. Il est très moderne et bien adapté aux exigences de cette grande ville.

Tout au long de la journée, les différents provinciaux d'Espagne, d'Argentine, de la Colombie et le

délégué du Pérou arrivent pour la rencontre qui débutera le lendemain.

10 au 12 octobre : Participation à la Conférence Amérique Latine et Espagne

Régulièrement, les supérieurs provinciaux de la région se rencontrent pour discuter de certains sujets d'intérêt et pour organiser la vie commune de leurs entités. Cette année, le sujet principal porte sur les programmes de formation des postulants et des novices, et sur le renouvellement de l'équipe de formation du noviciat commun de Lima, au Pérou. Avec le frère Denis, répondant du conseil général à cette conférence, je participe à cette rencontre qui me fait connaître davantage les questionnements propres à cette région de l'institut.

13 octobre: Voyage São Paulo, Paraguaçu, Marília

Ayant appris le décès du frère Georges Lamy à Paraguaçu, nous changeons quelque peu notre itinéraire pour assister aux funérailles de ce confrère avant de nous rendre comme prévu à Marília. Ce fut une longue journée de voyage. Le premier segment de São Paulo à Paraguaçu prenant 3h 30 et l'autre segment environ 7 heures. Nous arrivons à Marília assez tardivement.

14 octobre au 19 octobre : Marília, visite des deux communautés

Marília est une ville d'environ 225 000 habitants. Nous y avons deux communautés. Nous arrivons à la communauté du Collège Cristo Rei. Cette communauté est composée de 4 frères brésiliens et de deux frères missionnaires canadiens, le frère

Lebeau qui a passé 59 ans au Brésil et le frère Laplante. Le Collège reçoit environ 1000 élèves de 1 an et demi à 17 ans environ. C'est la seule école que les frères ont décidé de conserver suite à la décision prise dans le passé d'accentuer leur présence dans les centres sociaux d'éducation. Depuis l'an dernier, le directeur est un laïc. Nous le rencontrons pour le connaître et en savoir un peu plus sur les orientations données à l'école. C'est une personne agréable et dynamique. Il nous fait visiter les lieux et nous présente au personnel à qui nous adressons quelques mots d'encouragement et de remerciement pour leur travail d'éducation. Le directeur de l'école profite même de l'occasion pour nous offrir des billets de participation à un souper bénéfique au profit de la cathédrale. Ce souper se nomme ici « Jantar ». Il se tiendra au Golden Palace, un édifice immense utilisé principalement pour les réceptions grandioses.

Une activité importante liée à cette communauté est le Centre informatique ABASSE. Construit d'abord pour répondre aux besoins informatiques de l'école Cristo Rei, ce centre a grandi et offre des services internet à différents groupes gouvernementaux de la région ainsi qu'à de nombreux particuliers. C'est une entreprise commerciale de grande stature. Un frère en est le responsable avec une équipe énorme de techniciens et de personnel de service.

Le dimanche midi, nous avons un premier contact avec la deuxième communauté de Marilia. En effet, les deux communautés se rencontrent pour un repas fraternel d'accueil à la résidence de la maison de Cristo Rei.

Par la suite, nous nous rendons pour demeurer quelques jours à l'autre communauté, une communauté

regroupant 2 frères et 4 postulants. Le frère Michel Perron, un canadien, est responsable du postulat et directeur du centre éducationnel d'animation nommé SEAMA. L'autre frère est un jeune brésilien qui poursuit ses études tout en donnant un coup de main au centre. Les postulants ont entre 19 et 25 ans. Ils se préparent à leur entrée au noviciat au Pérou en janvier prochain. Ils ont un programme de formation humaine et religieuse intéressant. Ils étudient également l'espagnol afin de pouvoir profiter au maximum de leur stage au Pérou, une année de formation qui se fera en espagnol. Nous rencontrons également dans cette communauté deux confrères qui sont actuellement en apprentissage du portugais. Le frère Chris, un américain et le frère Angel, un espagnol, qui ont été nommés dans l'équipe fondatrice de notre future mission au Mozambique, mission qui sera ouverte en février 2011.

Les activités du Centre SEAMA sont semblables à celles des autres centres déjà rencontrés. Ils y reçoivent régulièrement 150 jeunes. Une autre activité occupe les locaux attenants au Centre. C'est le Centre Jeunesse de formation humaine intégrale. Un certain monsieur Brazil en est le responsable avec la participation occasionnelle de laïcs et de jeunes frères. Les rencontres des groupes ont lieu principalement les fins de semaine.

20 octobre : Voyage vers Lins

Lins est une petite ville de 60 000 habitants située à environ 1 h. de Marilia. Les frères y ont bâti un immense centre d'animation occupé actuellement par un groupe d'étudiants universitaires d'Angola. Ces derniers sont boursiers d'une compagnie pétrolière qui les envoie se former au

Brésil. Le F. Luc Favreau fait la gérance de ce centre initialement construit pour la formation religieuse et humaine dans le diocèse. Les demandes étant limitées dans ce domaine à cause de la petitesse de la ville, on a dû changer la clientèle. Un problème cependant est à l'horizon, le projet actuel tire à sa fin. Alors que fera-t-on de ce centre?

Il y a trois frères dans cette communauté. Leur travail est de type pastoral. Ainsi, ils accompagnent des paysans dans leur réclamation des terres abandonnées par les riches propriétaires terriens ou par le gouvernement; ils s'impliquent dans des communautés ecclésiales de base, travaillent dans les paroisses, animent des groupes de prière, etc. Nous avons visité un groupe qui s'est organisé communautairement après avoir reçu des terres du gouvernement. Nous y avons reçu un accueil chaleureux lors d'un repas communautaire. Les membres nous ont expliqué le fonctionnement communautaire de leur groupe : entraide donnée mutuellement dans l'exploitation de leurs lopins de terre, le partage des instruments agricoles de valeur, l'entraide pour la vente des produits, etc.

C'est aussi à Lins qu'a eu lieu la première rencontre des trois futurs missionnaires du Mozambique Chris, Angel et Luc dont on a parlé précédemment. Cette rencontre avait un aspect particulier. En effet chacun d'eux parle une langue différente. J'ai servi de traducteur afin qu'ils puissent, à partir des photos prises en janvier passé lors de ma visite et des photos prises par le f. Luc lors de sa récente visite au Mozambique, communiquer sur la réalité de ce pays et s'entendre sur certaines orientations pour le futur. J'ai pu ainsi partager leur enthousiasme face à ce nouveau défi. Leur premier

défi cependant est celui d'apprendre suffisamment le portugais pour pouvoir former communauté lors de leur entrée au Mozambique en février prochain et communiquer avec les gens de là-bas. Une chance pour eux que le frère Luc connaît déjà le portugais. Il sera la personne ressource pour les premiers temps. Le quatrième membre de la communauté est actuellement aux études à Nairobi, Kenya. Après ses études, il se joindra à eux, non sans avoir suivi des cours de portugais à Harare, Zimbabwe. Lui, cependant, étant originaire du Zimbabwe, a la chance de connaître une des langues locales (le shona) de ce pays voisin du sien.

23 octobre : Voyage à Ponta Grossa

Notre prochain voyage sera de Lins-Marília-Ponta Grossa. Une distance de 350 km parcourue en 7 heures, incluant un arrêt pour café et repas. Le Brésil, c'est grand, mais comme les routes sont généralement très belles, les distances paraissent moins longues... Nous trouvons à Lins une communauté de 3 frères et de 4 aspirants. Ils s'occupent principalement d'un centre d'éducation social nommé Casa Pía. Comme les autres centres semblables, la capacité d'accueil est d'environ 200 jeunes. En plus, les frères et postulants font de la catéchèse en paroisse. L'un d'eux est aux études. Ce Centre est bien construit. Son gymnase sert également pour différents groupes de la ville.

Nous sommes invités à une spécificité brésilienne : un repas où l'on mange à volonté. Ici, le menu est pizza de toutes les sortes et poulet. On s'assoit à table et les servants se promènent sans cesse dans les allées et offrent toutes les sortes de pizzas possibles, allant jusqu'à la pizza à la

banane... Nous avons vécu la même expérience dans un restaurant plus chic de São Paulo. Cette fois, on nous offrait de la viande à en mourir... gavés!

26 octobre : Voyage à Bauru

Pour aller à la prochaine communauté, celle de Bauru, il nous faudra environ 5 heures. Une route serpentant dans une région exceptionnelle de par ses montagnes bien habillées de plantations de pins et d'eucalyptus et une campagne où les champs immenses de blé, de canne à sucre, de soya, de café rivalisent les uns avec les autres pour leur beauté et la promesse de leur récolte.

Bauru est une ville importante d'environ 350 000 habitants. C'est un centre universitaire important et ses services de santé sont reconnus. Une communauté de 4 frères y vit. Ils animent un centre semblable à celui de Lins. Un centre d'animation contenant 64 chambres à un ou deux lits avec salle de bain dans chacune. Ce centre possède de nombreuses salles de rencontre, une chapelle, une piscine, etc. Il sert particulièrement à l'animation du programme PNL (programme neurolinguistique) qui est très populaire au Brésil. Le frère Domingos Goulart, que j'ai déjà rencontré à Rome, en est le principal animateur. Il donne ces sessions presque à toutes les fins de semaine. Sur semaine, des groupes variés s'y présentent : groupes scolaires, groupes de retraite spirituelle, groupes d'animation... Les frères ont une résidence sur la propriété.

29 octobre : Retour à São Paulo

Comme il a été souligné auparavant, les frères habitent à São Paulo dans un quartier à prédominance

juive. Leur résidence se situe au 3^{ème} étage d'une école dont ils sont propriétaires mais qui est louée. Cette communauté est un lieu d'accueil important à cause de sa position géographique, São Paulo étant le centre de beaucoup d'activités pastorales, diocésaines ou scolaires de toutes sortes. Comme la résidence a une capacité d'accueil par son nombre de chambres, il y a toujours des visiteurs, que ce soient des frères ou des animateurs laïcs de groupes de jeunes.

Deux frères y habitent ainsi que 7 jeunes novices de 2^{ème} année. Ces derniers étudient à l'université dans un programme de formation religieuse et sociale. Ces novices ont entre 25 et 35 ans et semblent sérieux dans leur démarche. Ils font également l'expérience de l'enseignement de la catéchèse dans les paroisses, participent à des groupes d'animation de pastorale jeunesse ou s'engagent dans des groupes d'entraide sociale dans le milieu. Après discussion avec eux, je constate qu'un certain nombre d'entre eux viennent du nord du pays, en Amazonie. Ils ont connu la communauté par des revues et de la propagande vocationnelle envoyée dans leur milieu. Un frère se charge maintenant de faire des tournées régulières et de rencontrer personnellement les jeunes et les familles des aspirants de cette région très éloignée et isolée du Brésil.

31 octobre : Journée d'élection nationale

Tout au long de la visite, nous avons été submergés, bien malgré nous, de la publicité électorale. Aujourd'hui, c'est le deuxième tour des élections où les Brésiliens ont à remplacer le président Lula qui termine

son second mandat et ne peut être réélu. Dilma Rousseff est la candidate de ce parti de gauche. Elle affronte le candidat de la droite, José Serra. Les thèmes de l'économie et de la répartition des richesses ont retenu l'attention durant toute la campagne. On y a parlé également beaucoup de corruption et d'inégalités sociales. Dilma Rousseff, la candidate de gauche, a finalement gagné et dirigera le pays pour les quatre prochaines années.

1^{er} novembre : Visite à Aparecida

Nous profitons d'une journée libre pour nous rendre visiter le sanctuaire national dédié à Nuestra Señora Aparecida. Ce lieu de pèlerinage dédié à la Vierge est connu de partout au Brésil. Les Brésiliens gardent une foi importante envers la Vierge et la piété démonstrative de l'Amérique du Sud. Ils visitent ce site en grand nombre. Il y a là un sanctuaire immense entouré de lieux d'hébergement, de restaurants, de kiosques de souvenirs, etc. Une foule importante assiste aux différentes

messes célébrées en ce jour de la Toussaint.

6 novembre : Rencontre du conseil provincial à São Paulo

Avant de terminer notre visite, le frère Denis et moi rencontrons les membres du conseil provincial afin de partager avec eux sur notre vision de la situation de la province, les encourager dans le travail d'animation important qu'ils font et leur proposer quelques éléments de réflexion pour tenter d'améliorer la vitalité des frères et de l'ensemble de la province communautaire tant au point de vue humain que religieux. Nous leur disons notre joie de cette visite et les remercions pour l'accueil chaleureux reçu partout. Après le repas du midi, nous prenons la direction de l'aéroport afin de retourner à Rome. Le départ de l'avion d'Alitalia est à 17 h 05. Nous serons à Rome tôt le lendemain matin, heureux de cette visite mais un peu fatigués de toutes les distances parcourues, des personnes rencontrées et peut-être, surtout, de la pratique du portugais durant presque six semaines.

Rome, le 4 septembre 2011

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos		3
CHAPITRE 1	Visite de Madagascar	5
CHAPITRE 2	Visite du Sénégal	7
CHAPITRE 3	Visite d'Espagne	9
CHAPITRE 4	Visite de Colombie	13
CHAPITRE 5	Visite du Pérou	19
CHAPITRE 6	Visite du Cameroun et du Tchad	25
CHAPITRE 7	Visite d'Haïti	32
CHAPITRE 8	Visite de Madagascar (2 ^e)	42
CHAPITRE 9	Visite du Sénégal (2 ^e)	53
CHAPITRE 10	Visite de l'Afrique de l'Ouest	56
CHAPITRE 11	Visite de Eastern and South Africa	69
CHAPITRE 12	Visite du Brésil	82
ANNEXE	Carte de l'Afrique	91

ANNEXE

Carte de l'Afrique

